



2 p. 50

~~CONFIDENTIAL~~

G. 120.6



Library
of the
University of Toronto

HISTOIRE
DE LA VIE
ET DES
OUVRAGES
DE

FRANCCIS BACON,

GRAND-CHANCELLIER
D'ANGLETERRE;

*Peinture exacte, quoiqu'anticipée, de la Conduite
& du Renversement du dernier Ministère :*

TRADUCTION DE L'ANGLAIS.

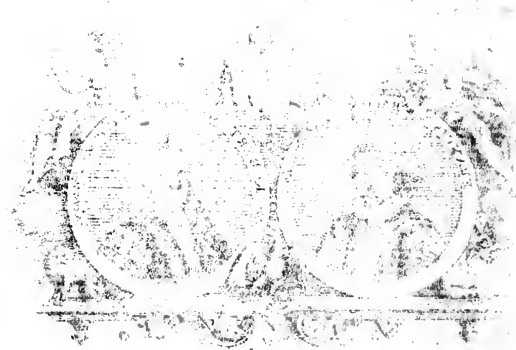


A LA HATE,
Chez ADRIEN MOETJENS,
M. DCC. XLII.

THE
17th

220 1700
1700 1700
1700 1700
1700 1700

1700 1700 1700 1700
1700 1700 1700 1700




1700 1700 1700 1700
1700 1700 1700 1700



P R E F A C E

D U

TRADUCTEUR.

 *ES Révolutions particulie-
res de Ministère dans les
Cours ne sont guères moins
importantes pour le Pu-
blic, que les Révolutions générales
d'Etats ou de Souverainetez ; puis-
qu'elles donnent quelquefois une nou-
velle Face à l'Europe entiere, &
qu'elles en changent réellement &
de fait toute la Politique, témoin
celle du Ministère Anglois vers la
Fin du Regne de la Reine Anne :
& les Relations approfondies des*

* 2

unes

P R E F A C E D U

unes & des autres, dans lesquelles on expose avec soin leurs Causes les plus secretes, & les Ressorts les plus cachés à l'Aide desquels elles ont enfin leur Accomplissement & leur Effet, ne sauroient qu'être également intéressantes, non seulement pour ces Lecteurs superficiels, auxquels l'Histoire & la Politique servent beaucoup plus d'Amusement que d'Instruction, mais même pour les Lecteurs appliqués & attentifs, qui sont bien aises de connoître à fond les Intrigues d'Etat, & les divers Moïens qu'on emploie pour les amener à leur But.

TELE est, en particulier, celle de ces Révolutions de Ministère, qui fit autrefois perdre au fameux FRANÇOIS BACON l'éclatante Dignité de Chancelier d'Angleterre, à laquelle il avoit su s'élever: & telle est celle, dont l'Evénement tout récent nous surprend & nous étonne encore.

A

A CETTE Différence près, que, de nos Jours, nous avons vu tout ne se gouverner que par Esprit d'Orgueil & d'Ambition, & ne s'emporter généralement de haute Lutte que par Brigue & par Intrigue; au lieu, qu'autrefois, le foible BACON, par son Indolence extrême pour ses Affaires domestiques, s'étoit mis dans la triste Nécessité, ou de manquer de tout, ou d'obéir aussi criminellement que servilement aux Ordres injustes d'un Prince encore plus foible, & totalement asservi aux Volontez iniques d'un Favori également insolent & ambitieux: à cette Différence près, dis-je, ces deux Révolutions se ressemblent si fort dans leurs Causes & dans leurs Effets, que j'ai cru qu'on verroit volontiers, dans l'exakte Description de l'une, une fidele Représentation de l'autre; & c'est ce qui m'a particulièrement déterminé à

P R E F A C E D U

mettre en François cette Histoire de la Vie du Chancelier Bacon.

D'AILLEURS, ce grand Personnage s'est rendu si célèbre par les Ecrits dont il a enrichi la République de Lettres, & ces Ecrits sont si généralement estimez des Savans les plus distingués, que je ne doute point, qu'il ne se trouve beaucoup de Gens, qui seront bien-aises de savoir les Particularitez de sa Vie Littéraire: & comme il a été tout-à-la-fois, & fort grand Philosophe, & Jurisconsulte très éclairé, il y a tout lieu de croire, que ceux, qui sont initiés dans ces Sciences, seront curieux de le connoître plus particulièrement par ces Endroits honorables & glorieux.

J E me flatte donc, que cette Histoire, composée en Anglois par Mr. Mallet, à l'Occasion d'une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres de Bacon, faite à Londres, chés A. Millar,
en

en 1740, en 4 Volumes in folio; sera d'autant mieux reçue du Public, qu'elle est écrite d'une Manière tout-à-fait impartiale, qu'on y dit rondement la Vérité, & qu'on n'y flatte nullement le Vice. De plus, elle contient bien des Choses curieuses, intéressantes, & instructives. Car, BACON n'a pas été de ces Savans, qui ne conversent qu'avec les Livres, & qui passent obscurément toute leur Vie dans leur Cabinet. Son Mérite extraordinaire le fit paroître avec Distinction à la Cour, où il fut long-tems employé dans les Affaires d'Etat; & , comme on l'a déjà dû remarquer, il parvint par Degrés à plusieurs Charges très-importantes, & finalement à la plus éminente de la Robbe.

CES divers Emplois de BACON l'avoient mis en Relation avec les Personnes les plus illustres, & les plus distinguées, de son Tems. C'est

P R E F A C E D U

pourquoi Monsieur Mallet a jugé, qu'il étoit nécessaire, pour faire mieux connoître le Caractere de celui dont il écrivoit la Vie, de donner une Idée succinte des Regnes sous lesquels son Héros a fleuri, savoir des Regnes d'Elizabeth & de Jacques I; & de tracer les Portraits des Ministres & des Favoris, qui avoient alors le plus de Crédit à la Cour. De plus, comme BACON fut employé, ainsi que nous avons dit, dans plusieurs Affaires publiques, Monsieur Mallet s'est quelquefois servi des Lettres que BACON avoit écrites en ces Occasions, pour éclaircir les Circonstances de certains Faits, qui apartiennent à l'Histoire de ces Tems-là, & qui n'avoient pas encoré été bien débrouillés jusques-ici. Toutes ces Raisons ont obligé Monsieur Mallet de donner à son Histoire, afin de la rendre plus utile, un peu plus d'Etendue qu'elle sem-

sembloit n'en exiger naturellement.

CÉPENDANT, malgré ces Digressions apparentes, cet Historien ne perd point de Vûe son principal Sujet: Tout ce qu'il dit se rapporte directement, ou indirectement, à l'Histoire de la Vie de Bacon. Il le suit pas-à-pas, & il nous marque avec beaucoup d'Exactitude en quelles Années ce célèbre Auteur a mis au Jour ses principaux Ouvrages, de même qu'en quels Tems il a été promu aux diverses Charges, dont il fut successivement revêtu, comme celles de Solliciteur-Général, de Procureur-Général, & enfin de Chancellier.

LES Moïens, que BACON employa pour s'élever à cette dernière Dignité, & la Conduite qu'il tint pendant qu'il l'exerça, n'ont point échappé à la Censure de Monsieur Mallet. A la vérité, il fut fait Chancellier dans un Tems où l'on ne pouvoit par-

P R E F A C E D U

venir aux Charges, ni s'y maintenir, que par une Complaisance servile pour toutes les Volontez & pour tous les Caprices du Favori de Jacques I., c'est-à-dire, du Duc de Buckingham; & en témoignant un entier Dévouement à ses Intérêts. Sur-tout, pour se conserver dans un Poste tel que celui que BACON occupoit, il falloit être dans une Disposition habituelle de sacrifier ses Devoirs les plus essentiels, & de prêter son Ministère, sans hésiter, aux Projets les plus injustes, & aux Entreprises les plus contraires aux Loix, lorsqu'il plaisoit à ce Favori de l'exiger. Dans un Tems semblable, il étoit plus nécessaire que jamais de mettre en pratique ce que prescrit cet excellent Vers Latin, qui, tant par sa Beauté réelle, que par la Vérité du Sens qu'il renferme, a enfin passé en Proverbe,

Exeat

Exeat ex Aulâ qui cupit esse pius:
c'est-à-dire, Quiconque veut con-
 server son Intégrité doit se retirer
 de la Cour.

C'EST ce qu'auroit dû faire BA-
 CON; & ce qu'il auroit apparemment
 fait, s'il avoit eu l'Ame plus dégag-
 ée d'Avarice & d'Ambition, & s'il
 avoit su se contenter de peu. Mais,
 il faut avouer, que ces deux gran-
 des Vertus lui manquoient. Quelque
 grand Philosophe qu'il fût d'ail-
 leurs, sa Philosophie n'alloit pas
 jusques-là. Ainsi, n'ayant pas la
 Force de briser ses Liens & de
 sortir d'Esclavage, il se vit obligé,
 pour se maintenir dans ses Postes,
 de déférer aveuglément à toutes les
 Volontez de Buckingham, & d'ap-
 poser les Sceaux à toutes les Pa-
 tentes illégitimes que ce Favori ju-
 geoit à propos de faire passer.

VOILA quelle fut la première &
 principale Cause de sa Ruine. La se-
 con-

P R E F A C E D U

de fut l'Indulgence excessive, qu'il eut pour ses Domestiques, aux Malversations desquels il conniva. Voilà, dis-je, les deux principaux Grieffs, qui attirèrent sur sa Tête une Sentence très sévère, de la part du Parlement qui fut assemblé en 1621. Par cette Sentence, notre Chancelier fut privé de toutes ses Charges, dépouillé même de son Privilege de Pair, & condamné à une Amende très-considérable.

APRÈS cette Disgrace, BACON passa le Reste de ses Jours dans la Retraite, s'attachant uniquement à l'Etude. Non seulement il revit les Ouvrages qu'il avoit déjà publiés auparavant, & les mit en meilleur Ordre; mais, il en composa même quantité de nouveaux, qui ne sont pas moins considérables par la Variété des Sujets, que par la Maniere dont il les a traités: Ouvrages, dit Monsieur Mallet, qui

T R A D U C T E U R.

qui auroient pû faire l'Occupation entiere, aussi bien que l'Honneur & la Gloire, d'une Vie longue & fortunée.

ON peut juger par-là quelle doit avoir été la Vigueur & la Fécondité du Génie de BACON; car, il ne vécut que cinq Ans dans sa Retraite, depuis qu'il eût été déposé de sa Charge de Chancellier. Ajoutez à cela, qu'il étoit alors avancé en Age, & de plus, accablé par le Chagrin que ne pouvoient manquer de lui causer, & le Renversement total de sa Fortune, & la Perte de sa Réputation. N'est-il donc pas surprenant, que, dans une pareille Situation, il ait eu la Force & le Courage de s'appliquer avec tant d'Assiduité à l'Etude?

MR. MALLET finit cette Vie, par l'Eloge des principaux Ouvrages de BACON, & sur-tout de sa
Gran-

P R E F A C E D U

Grande Instauration des Sciences ;
*dont il nous donne une Analise fort
exacte. Pour faire mieux conce-
voir le Mérite de cet Ouvrage ,
sur-tout par raport au Tems où
il a été composé , Monsieur Mallet
fait une courte , mais curieuse ,
Description de l'Etat où se trou-
vèrent les Sciences en Europe ,
depuis que les Nations du Nord
se furent emparées des plus belles
Provinces de l'Empire Romain ,
c'est-à-dire , depuis le sixieme Siè-
cle , jusqu'au Tems de BACON. Il
nous remet devant les Yeux les
épaisses Ténèbres d'Ignorance &
de Superstition, dans lesquelles le
Monde a croupi pendant un si
grand Nombre de Siècles. En sui-
te , il fait voir par quels Dé-
grés , & par le Secours de quels
grands Hommes , la Lumiere a
commencé à se reproduire peu-à-
peu. Il rend Justice à ceux qui
ont*

TRADUCTEUR.

ont réformé quelque Partie de la Philosophie avant BACON: mais, il observe en même tems, qu'il manquoit encore un Plan, qui pût embrasser tout ce qui est l'Objet de la Science, & nous guider dans toutes nos Recherches. C'est ce que BACON a heureusement exécuté, en nous traçant ce Plan dans ses Ouvrages. Ainsi, l'on ne peut avec justice lui refuser le Titre glorieux de Réformateur de la Philosophie en général. Il n'est pas, à proprement parler, le Fondateur d'une nouvelle Secte; mais, il faut reconnoître, que c'est à lui qu'est due la Gloire d'avoir délivré la Raison de l'Esclavage, où les Sectes, qui ont régné avant son Tems, sembloient toutes également avoir conspiré de la tenir, en la contraignant de plier sous le Joug de l'Autorité.

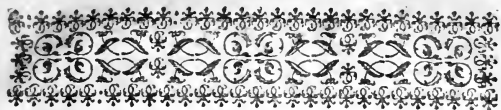
A LA Fin de cette Histoire, on
trou-

P R E F A C E.

trouvera un Catalogue exact & curieux de toutes les Oeuvres de BACON, selon l'Ordre où elles ont été imprimées dans la nouvelle Edition qu'on en a faite à Londres en 1740.



HIS-



HISTOIRE
DE LA VIE
ET DES
OUVRAGES
DE
FRANCOIS BACON,
GRAND-CHANCELLIER
D'ANGLETERRE.

PARMI les Loix, qui étoient en vigueur chez les anciens Egiptiens, il y en avoit une, qui ordonnoit que les actions & les mœurs de tous leurs défunts fussent folemnellement examinées devant certains Juges, qui étoient établis pour décider de ce qui étoit dû à la mémoire.

A re

re d'un chacun. Ni la naissance, ni les dignités, quelque relevées ou éminentes qu'elles fussent, ne pouvoient exempter ceux, qui avoient possédés ces avantages, de subir ce dernier & impartial Jugement. Une telle Loi, bien observée, fournissoit sans doute un puissant motif aux ames bien nées, pour s'attacher constamment à la pratique de la vertu ; & servoit de bride, aux plus dissolus, dans la carrière du vice. Quiconque entreprend d'écrire la Vie de quelque Personne, dont la mémoire mérite d'être conservée à la postérité, doit avoir cette Loi présente à l'esprit, & la considérer comme si elle lui étoit prescrite à lui-même. Il est obligé de rapporter sincèrement, & de bonne-foi, les fautes aussi-bien que les belles actions, les vices de même que les vertus, de ceux dont il décrit la Vie ; & cela, dans la vûë d'avertir les vivans de la conduite qu'ils doivent tenir, s'ils veulent mériter les éloges, ou éviter les censures, de la postérité. Suivant cette Regle, je rendrai très-volontiers, dans cet Ouvrage, toute la justice qui est dûë à la mémoire de Milord Bacon en qualité d'Auteur, & ne lui refuserai pas les louanges

ges qu'il mérite à cet égard ; mais, je n'entreprendrai pas , d'un autre côté , de cacher, ni de pallier, ce qu'il peut y avoir eu de blamable dans sa conduite en qualité d'homme ou de membre de la Société civile. Il importe également au Public de le bien connoître, tant sous un de ces égards, que sous l'autre.

LE Lord Nicolas Bacon fut le premier Garde des Sceaux, qui ait été revêtu de cette charge, avec tous les honneurs & tout le pouvoir attachés à la Dignité de Grand-Chancelier. Il exerça cet important Emploi, pendant près de vingt ans, sous la Reine Elizabeth. C'étoit un Ministre éclairé & d'un grand savoir, d'une prudence & d'une probité remarquable ; qui servit toujours sa Patrie avec la réputation d'un homme très-integre ; & qui, pendant tout le cours d'une longue prospérité, conserva toujours cette modestie, & cette simplicité de mœurs, qui conviennent si bien à un grand Homme. Il épousa , en secondes nœces , la fille d'Antoine Cooke , qui avoit été Précepteur d'Edouard VI , & qui est fort loué par les Historiens, pour son habileté dans les Langues savantes. Ils n'ont pas manqué non plus de faire une

mention honorable de sa fille, qui possédoit aussi les mêmes Langues. C'est une vérité, à laquelle les ennemis de sa Religion ont eux-mêmes rendu témoignage *, en lui reprochant d'avoir traduit du Latin l'Apologie de l'Evêque Jewel pour l'Eglise Anglicane.

VOILA quels furent les Parens de FRANÇOIS BACON, dont j'entreprends d'écrire la Vie. De deux garçons, qui naquirent du mariage dont nous venons de parler, notre Bacon étoit le plus jeune. Il naquit à Londres, au Palais d'York, dans le Strand, le 22. de Janvier 1561. Comme il avoit eu le bonheur de venir au monde dans un tems, où les Princes & les Grands estimoient & cultivoient les Arts & les Sciences à peu-près autant qu'ils les négligent présentement, aussi apporta-t-il en naissant une heureuse disposition pour toutes sortes de Connoissances, tant spéculatives, que pratiques. Il avoit reçu de la Nature un Génie supérieur & original, qui avoit été formé, non pour admettre aveuglément, & avec une foi implicite, les principes & les raisonnemens qui avoient passé pour bons & valables

* Le Jésuite *Parsons*.

lables avant lui, mais pour prescrire lui-même des Loix, tant aux hommes de son tems, qu'à ceux des âges suivans.

LE jeune Bacon donna de très-bonne heure des marques de la pénétration de son esprit, & de son heureuse disposition pour les Sciences. On dit, que la Reine Elizabeth prenoit un plaisir singulier à lui faire des questions, & qu'elle étoit extraordinairement satisfaite des réponses qu'il lui faisoit; parce qu'elles marquoient une présence d'esprit, & une maturité de jugement, qui surpassoient de beaucoup son âge: de sorte qu'elle avoit coûtume de l'appeller son petit Garde des Sceaux. On rapporte entre autres une de ses réponses, qui mérite qu'on en fasse ici mention. La Reine lui ayant un jour demandé, pendant qu'il étoit encore enfant, quel âge il avoit, il lui répondit sur le champ, qu'il étoit justement deux ans plus jeune que son heureux Regne.

JE ne sai pas les particularitez de son éducation, jusqu'à ce qu'il fut envoyé dans l'Université de Cambridge, pour y étudier sous le Docteur Whitgift, qui fut depuis Archevêque de Cantorbéri. Je trouve, qu'il entra au College de la Tri-

nité dans sa douzième année. Les progrès, qu'il fit dans ses études, furent rapides & extraordinaires; car, il avoit achevé son cours des Arts libéraux, tels qu'on les enseignoit alors, avant les seize ans accomplis. Mais, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il commença dès ce tems-là à s'apercevoir du peu de solidité de la Philosophie qui étoit alors en vogue, & de la futilité de ses Principes. Il entrevoïoit déjà, que les Arts & les Sciences, nécessaires ou utiles à la vie humaine, devoient être établis sur d'autres fondemens, & composer d'autres matériaux, que de ceux qu'on y avoit employés depuis plusieurs Siècles. En cela, il a fallu, que son génie, aidé d'un singulier discernement, ait été son seul guide, & son unique précepteur. Car, l'Autorité d'Aristote passoit alors dans les Ecoles pour infaillible en matière de Raisonnement; tout de même que celle du Pape, peu de tems auparavant, avoit été regardée, dans les mêmes Ecoles, & par-tout ailleurs, comme infaillible en ce qui concernoit la Religion. De sorte que notre Auteur peut être appelé à bon droit le premier grand Réformateur de la Philosophie. Il avoit à combattre des

sen-

sentimens reçus depuis plusieurs Siècles, un grand nombre de gros Volumes composez exprès pour les soutenir & les appuyer, &, plus que tout cela, la vanité de ceux qui avoient vieilli dans des opinions contraires à celles qu'il vouloit introduire. Cependant, malgré tous ces obstacles, il vécut assez, pour voir une Révolution considérable dans la République des Lettres en sa faveur : & l'âge suivant a vû les Savans de toutes les Nations se ranger unanimement à son Parti.

ON a sujet de s'étonner, que le Garde des Sceaux, Ministre de grande expérience, & qui connoissoit si bien les hommes & les affaires, ait envoyé son fils voyager dès l'âge de seize ans ; car, nous apprenons par une Lettre d'Amias Powlet, qui étoit pour lors Ambassadeur en France, que le jeune Bacon étoit à Paris, & logé dans l'Hôtel de cet Ambassadeur, en 1577. Il ne faut que jetter les yeux autour de nous, pour être convaincu, que notre jeune Noble, qui voyage dans les pays étrangers à cet âge-là, n'est guère en état de juger sainement des choses, ni de profiter de ses voyages pour se perfection-

ner en Sageſſe ou en Prudence. Mais, apparemment, que le Lord Bacon avoit remarqué dans ſon fils une maturité de bon ſens & de jugement, qui n'eſt pas ordinaire en cette ſaiſon de la vie. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant du moins, que l'Ambaſſadeur Powlet avoit lui-même conçu une très-bonne opinion du jeune Bacon; car, il le dépêcha vers la Reine, avec une commiſſion qui demandoit du ſecret & de la diligence. Notre jeune Voïageur s'en acquitta très-bien, & avec applaudiſſement; après quoi, il s'en retourna, pour achever la courſe qu'il avoit entrepriſe. Comme ſon eſprit étoit naturellement porté aux Recherches & aux Réflexions, il ne ſe borna point dans ſes Voïages à la ſeule étude des Langues; mais, il fit de plus des Remarques fort exactes ſur les coutumes & les mœurs de ceux qui les parloient, ſur les caractères de leurs Princes, & ſur la conſtitution de leurs divers gouvernemens. C'eſt ce que prouve un Ecrit, qui ſe trouve encore aujourd'hui parmi ſes Ouvrages, & qui contient des *Observations ſur l'Etat général de l'Europe*; car, il le compoſa peu après le tems dont nous parlons, ainſi que

que je l'ai découvert par une circonstance qui s'y trouve mentionnée *.

COMME il étoit le plus jeune des enfans du Garde des Sceaux, il semble aussi qu'il ait été le favori de son pere; car, ce Ministre avoit mis à part une somme d'argent considérable, qu'il destinoit à acheter quelques biens, ou quelque charge, pour ce fils, pendant son absence. Mais, avant qu'il eût pû exécuter son dessein, il vint à mourir presque subitement, par l'accident que je vais raconter. Il étoit entre les mains de son barbier : &, comme il faisoit fort chaud, il lui ordonna d'ouvrir un fenêtré, qui étoit vis-à-vis de lui. Le Garde des Sceaux, qui étoit devenu fort replet, s'endormit presque aussi-tôt que la fenêtré fut ouverte, & qu'il sentit la fraîcheur de l'air qui souffloit sur lui. S'étant néanmoins réveillé au bout de quelque tems, il se sentit fort mal, & dit à celui qui l'avoit rasé : *Pourquoi avez-vous souffert que je m'endor-*

* Il dit dans cet Ecrit, que Henri III, Roi de France, avoit alors 30. ans. Or, ce Prince avoit commencé son Regne en 1574. à l'âge de 24. ans. Ainsi, Bacon étoit âgé de dix-neuf ans, lorsqu'il composa ces *Observations*.

m'endormisse ainsi exposé à l'air ? Ce garçon répondit, qu'il n'avoit pas ôsé prendre la liberté de troubler son sommeil. *Fort bien*, repliqua le Garde des Sceaux. *Votre Civilité est donc cause qu'il m'en coûtera la Vie.* On le transporta de-là dans son lit, où il mourut peu de jours après. Ainsi, il ne resta au plus jeune de ses fils, qu'une très-petite portion de la somme dont nous avons parlé, qu'il falut partager entre cinq freres.

Ces facheuses circonstances obligèrent le jeune Bacon de songer à embrasser quelque Profession qui lui fournît les moyens de subsister. Ainsi, il résolut, plutôt par nécessité que par inclination, de s'appliquer à l'étude des Loix civiles. Pour cet effet, il se plaça dans la Société de *Gray's-Inn*, où ses talens supérieurs le rendirent bientôt l'ornement de cette Maison, de même que ses manieres polies & honnêtes envers un chacun lui gagnèrent bientôt l'affection de tous les membres qui la composoient. Il acquit en peu de tems une si grande réputation d'habileté dans sa Profession, que la Reine Elizabeth le nomma son Avocat extraordinaire, lorsqu'il n'avoit encore que

28. ans. A quoi nous ajoûterons, qu'il n'avoit pas besoin des longs Services de son pere, pour mériter cette distinction auprès d'elle. Cependant, il n'étoit guères possible, qu'un génie aussi sublime que celui de Bacon, qui étoit né pour embrasser toute la vaste étendue des Sciences, bornât ses Recherches à une Etude aussi sèche, & aussi embrouillée, que celle des Loix, & des Droits établis sur l'Usage ou sur l'Autorité: Etude, qui est environnée de toutes parts de ronces & d'épines; difficile & rebutante dans ses commencemens, à cause de la barbarie des termes; mais plus dégoutante encore dans ses progrès, par les ambiguïtez & les embarras sans nombre, qu'on rencontre dans les Commentateurs & les Compilateurs, Gens pour la plûpart d'un travail infatigable, mais de peu d'esprit & de discernement. Aussi trouvons-nous, que notre Auteur n'étoit pas si fort attaché à ce genre d'étude, qu'il ne portât souvent ses pensées plus loin. Il examinoit, à ses heures de loisir, en quel état étoient alors les Sciences en général; remarquant les défauts qui se trouvoient dans la méthode ordinaire de les enseigner, & s'appliquant en même tems

à en imaginer quelque autre qui pût y suppléer. C'est sur quoi il fit dès-lors un Essai, dans un Traité, qu'il intitula *The greatest Birth of Time*, c'est-à-dire, *La plus grande Production du Temps*; comme il paroît par une Lettre qu'il écrivit après sa Retraite au Pere Fulgence de Venise, dans laquelle il fait lui-même une espece de Censure du Titre pompeux, & un peu trop superbe, qui paroissoit à la tête de cet Ouvrage*. Nous n'avons plus aujourd'hui cette Pièce; mais, elle semble avoir été la première Ebauche du Dessein suprenant qu'il a depuis exécuté d'une maniere si glorieuse pour lui dans sa *Grande Instauration des Sciences*. Comme il n'y a point d'Occupation plus amusante, ni peut-être même plus utile, que de tracer l'Histoire de la route que notre esprit a suivie pour s'avancer dans la connoissance de la vérité, en se servant utilement d'une découverte pour parvenir à une autre, les Lecteurs intelligens auroient sans doute été bien-aisés de voir, dans le Traité dont nous venons de parler, par quels degrés un esprit tel que celui de Bacon étoit

* Bacon, Vol. II. p. 408.

étoit parvenu à se former une nouvelle Théorie universelle, qui avoit été le grand objet de ses Réflexions depuis plusieurs années. Notre Auteur se croïoit né pour le service du genre humain, & pour contribuer à l'utilité publique : c'est pourquoi, dans la Lettre mentionnée ci-dessus, il se qualifie le *Serviteur de la Postérité*.

Quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire, ni qui paroisse fort intéressant, dans cette première Partie de la Vie de Bacon, nous avons été néanmoins obligés de fouiller dans différens Recueils, pour y déterrer le peu de Faits, que nous avons rapportez, & qui étoient semez par-ci par-là dans ces sortes d'Ecrits, sans ordre ni connexion. Mais, je ne considérerai pas plus long-tems Bacon comme un pur & simple Philosophe, ni comme un Spéculatif, qui n'a dé commerce qu'avec les Livres, ni d'entretiens qu'avec ses propres pensées, dans l'ombre de la retraite. Il nous faut maintenant le suivre sur le grand Théâtre du Monde, où il a joué un Rôle considérable, à cause des Emplois importans dont il fut revêtu, qui l'ont engagé dans les Affaires, & impliqué en des relations diffé-

ren-

rentes avec les Personnes les plus illustres & les plus distinguées des lieux & des tems où il a vécu.

IL fut honorablement employé sous un Regne, & élevé à la première Dignité de la Robe sous un autre. Ainsi, pour donner à cette Histoire la juste Etendue qu'elle doit avoir afin qu'on en puisse tirer quelque utilité, il sera nécessaire de retracer ici une Idée abrégée des deux Regnes sous lesquels Bacon a fleuri, & passé sa Vie. Les Caractères de ceux avec qui il a eu quelque liaison, ou quelque affaire, feront mieux connoître le sien, & serviront à le faire paroître dans son vrai point de vûë.

NOUS avons encore une autre Raison d'étendre ce Récit un peu au-delà des limites ordinaires. Les Lettres de notre Auteur ont été écrites, du moins plusieurs d'entre elles, dans des occasions publiques; de sorte qu'on peut bien les considérer comme des garants authentiques de ce qui s'est passé en plusieurs occurences remarquables, où notre Auteur étoit lui-même un des Acteurs, & où il étoit bien informé des motifs qui faisoient agir les autres. Mais, comme ces choses n'y sont, pour la plupart, touchées qu'en passant, ou du moins

moins qu'elles n'y font détaillées qu'autant qu'il est nécessaire au but actuel de sa Lettre, il faudra nous arrêter quelque peu à les développer & à les ranger dans leurs véritables places.

ELIZABETH étoit douée d'un grand sens naturel, & d'une solidité de jugement qu'on peut dire sans flatterie avoir été extraordinaire. Elle joignoit à cela une grandeur d'ame, & une fermeté dans ses résolutions, qui auroient pû faire honneur au plus grand des Monarques. Ces grandes qualités naturelles s'étoient encore fortifiées & accrues chez elle, par les dangers auxquels elle avoit été exposée durant les premières années de sa vie. Elle avoit été obligée d'être fort attentive sur elle-même, sous le Gouvernement dur & rigoureux de son Pere; mais, il lui falut encore user d'une plus grande circonspection, & prendre garde de bien plus près à ses actions, à ses paroles, & même à ses regards, sous la cruelle Administration de sa jalouse & terrible Sœur : court, mais très-mémorable, période de tems, où l'Angleterre a vû, sous le regne d'une femme, les exemples les plus affreux d'une rage impitoyable, & des scènes d'horreur, qui ne le cédoient en rien à celles

celles qui firent autrefois trembler l'Empire Romain sous les Nérons & sous les Domitiens. Le Génie barbare & sanguinaire de cette Superstition , à laquelle Marie s'étoit totalement dévouée, ne se manifesta jamais avec plus de violence qu'alors. Les Inquisiteurs, & les Ministres de ces Prêtres inhumains, n'avoient d'autre soin, ni d'autre occupation, que celle d'emprisonner, de tourmenter, & de faire périr, par les supplices les plus horribles, ceux qui ne pouvoient se résoudre à faire une profession extérieure de ce qu'il ne leur étoit pas possible de croire. Si nous ajoutons foi aux Historiens, ces Ministres de Satan avoient même condamné Elizabeth à la Mort; & elle n'échappa à leur fureur, que par miracle. Elle en fut garantie, non pas tant par un effet de l'humanité, que de la politique, de Philippe*, qui étoit lui-même le Tiran le plus déterminé, & le plus inaccessible à la pitié, qu'on ait vû dans ces derniers tems.

CET-

* Philippe II, Roi d'Espagne, Epoux de Marie.

CETTE Princeſſe, à ſon avènement à la Couronne, trouva ſes revenus diſſipéz ou emploïés par avance, le Royaume déchiré & bouleverſé par la fureur extravagante de ſa ſœur, deſuni & foible au dedans, ſans alliés & ſans réputation au dehors. Mais, ſon bon-ſens lui fit profiter des fautes de ſon pere & de ſa ſœur. Elle conçut très-bien, qu'elle ne pouvoit eſpérer de régner avec tranquillité, qu'en s'attirant l'amour & la confiance de ſes Sujets; & que, pour ſe concilier l'un & l'autre, elle ne devoit ſe propoſer d'autres fins de ſon Gouvernement, que le bonheur & la gloire de la Nation. Ce fut à ce Siſteme de Politique, ſi ſimple en lui-même, ſi glorieux dans ſes conſéquences, & néanmoins ſi rarement ſuivi par les Princes, qu'elle ſ'attacha conſtamment pendant tout le cours de ſon long & triomphant Regne: & il ne fut ſi triomphant, que par cette ſeule Raiſon.

ELLE entreprit la Réforme de la Religion, & en vint à bout, dans un tems, où ſon Autorité n'étoit pas encore bien affermie, & où elle avoit à craindre des émotions inteſtines. Car, rien n'eſt plus propre à mettre le trouble dans un Etat

& à y causer des foulévemens, que les Révolutions en fait de Religion. Elles produisent même plutôt cet effet, que non pas les altérations dans le Gouvernement civil ; parce que chaque homme en particulier prend un intérêt extrême en ce qui concerne sa Religion, & qu'il regarde cette affaire comme d'une bien plus haute importance que toutes les autres. Elle fomenta, avec une adresse merveilleuse, les divisions qui régnoient alors en Ecosse, en France, & dans les Pais-Bas : & cela se pouvoit faire de sa part, avec plus de justice, que n'en observent ordinairement les Princes qui veulent rendre de mauvais offices à leurs voisins. Les Souverains de ces contrées, quoique fort divisés d'ailleurs entre eux, sembloient néanmoins s'accorder en un seul point, savoir dans l'inimitié commune qu'ils portoient à cette Reine ; pendant que, de son côté, elle ne pouvoit opposer à leurs prétensions, à leurs conspirations, & à leurs attaques ouvertes, que son propre courage, & les seules forces de l'Angleterre. Cependant, elle vint à bout, par sa prudence, de rendre tous leurs efforts inutiles. En aidant sous main les Réformez d'Ecosse ;
en

en assistant les Protestans de France; en envoiant, à propos, des secours d'hommes, d'argent, & de vivres, aux Hollandois, qui combattoient vaillamment, pour la défense de leur Liberté & de leurs Vies, contre un Tiran inexorable: par cette conduite, dis-je, bien ménagée & bien soutenue, elle triompha de tous ses ennemis, & se rendit l'Arbitre de l'Europe. Car, on peut dire avec vérité, que sa Politique produisit de plus grands effets dans les Etats de ses voisins, que le sien n'en ressentit jamais de leur part: Preuve non équivoque de la fermeté & de la vigueur de son Gouvernement.

LORSQU'ELLE parvint à la Couronne, elle trouva l'Etat chargé de quatre millions de dettes, somme très-considérable en ce tems-là, & même presque incroïable. Elle fit si bien, néanmoins, par son économie, qu'elle vint à bout d'acquitter cette prodigieuse somme. La monnoye avoit été fort altérée sous Henri VIII, & entièrement négligée sous le Regne de Marie; mais, Elizabeth lui rendit d'abord son juste poids & sa valeur intrinsèque, & la rétablit par ce moïen dans l'estime & la confiance publique. Elle

prenoit un soin particulier, que ses magazins fussent remplis d'armes & de munitions de guerre de toute espece. Elle avoit de plus ordonné, que toute la jeunesse d'Angleterre fût exactement instruite & dressée aux Exercices militaires. Les Vaisseaux de Guerre tomboient en grande décadence, & étoient presque tous ruinez ; tant la Marine avoit été négligée sous les Regnes précédens : mais, elle les fit réparer, avec toute l'attention que cette affaire meritera toujours de la part d'un Souverain de ce Royaume, qui comprendra en quoi consiste la principale force, & la plus grande sûreté, de ses Etats. Aussi sa Flotte étoit-elle pour le moins en état d'inquiéter & de harceler celle que le Roi d'Espagne mit en mer dans ces tems-là : je veux parler de cette Flotte si fameuse, qui fut surnommée l'invincible. En effet, cet Armement terrible étoit un effort prodigieux, qui montrait également, & la grande Puissance de Philippe, & la Haine mortelle qu'il portoit à Elizabeth. La Victoire, qu'elle remporta sur lui, fut aussi complete que glorieuse, & la Ruine de cette grande Flotte ne contribua pas moins à la gloire qu'à la sûreté de l'Angleterre. Car, malgré

gré tout ce que la partialité a pû faire dire aux Ecrivains étrangers, il est certain, que cette Victoire est dûë, tant à la Conduite héroïque d'Elizabeth, qu'à la Valeur incomparable de ses Sujets.

ELLE est la première de nos Souverains, qui se soit attachée, du moins dans un degré & avec un succès considérable, à la seule méthode sûre de rendre l'Angleterre riche & puissante : je veux dire, à favoriser & à étendre le Commerce de cette Ile, qui devint en effet très-florissant sous sa protection, & qui se répandit, non seulement dans le Nord, mais mêmes jusqu'aux deux Indes. En un mot, elle prenoit des mesures si justes, & tout ce qu'elle entreprenoit, soit en cette Ile, soit dans le Continent, lui réussissoit si heureusement, que ses Alliés mettoient leur plus ferme confiance en son appui, & que ses Ennemis au contraire la redoutoient extrêmement ; quoiqu'ils ne pussent s'empêcher en même tems d'admirer & de louer sa prudence. Or, de pareilles louanges, dans la bouche de ceux qui se croient en droit de nous haïr & de chercher notre ruine, sont incontestablement les plus sinceres & les plus honorables. Elle entendoit admirablement l'économie, & étoit ménagere de

l'argent du Public , pour n'être pas à charge à son Peuple ; mais, elle favoit aussi en faire usage, & le dépenser à propos , lorsque l'intérêt ou l'honneur de la Nation le requéroit. Jamais les entreprises du Gouvernement ne furent plus grandes, & jamais les impositions ne furent moins considérables. Tout cela donne, sans doute, la plus haute Idée de ses Ministres, & met leurs Caractères , en général, au dessus de tout reproche & de toute imputation.

Pour ce qui regarde NICOLAS BACON, pere de notre Auteur , nous avons déjà donné * quelques traits de son Caractere. Nous ajoûterons seulement ici, qu'il n'aspira jamais à un rang plus-élevé que celui qu'il avoit à la Cour. Il gardoit la même moderation en tout. La Reine lui ayant fait l'honneur d'aller un jour le visiter dans la maison qu'il avoit au Comté d'Hertford, elle lui dit par maniere de plaisanterie, que sa maison étoit trop petite pour lui. *Pardonnez-moi, Madame, lui répondit-il. Ma maison n'est pas trop petite pour moi ; mais, Votre Majesté m'a fait trop grand pour ma maison.*

WALSINGHAM, à le considérer sous le

* Ci-dessus , pages 3, 9, & 10.

le Caractere de particulier, étoit un homme d'une probité irréprochable. Comme Ministre, il avoit une sagacité particulière pour procurer des intelligences au dehors, & savoit les faire servir aux fins du Gouvernement, avec une dextérité merveilleuse. Il s'étoit dévoué lui-même au service de sa Patrie, avec tant de générosité & de desintéressement, qu'il en avoit acquis la réputation de mépriser les richesses: Qualité, qui auroit été fort estimée dans les meilleurs tems de l'Antiquité, mais qu'on est aujourd'hui sur le point de regarder comme pure folie ou extravagance.

LE Lord Trésorier BURLEIGH passoit pour le plus habile Politique, & pour l'homme le plus consommé dans les Affaires d'Etat, qu'il y eût en ces tems-là: & on peut encore aujourd'hui le proposer comme un modele, qu'on doit plutôt souhaiter qu'espérer de voir jamais parfaitement copié par ses successeurs dans les mêmes Charges. Comme il étoit d'un tempéramment robuste, & d'une application infatigable aux Affaires, son expérience doit avoir été universelle & incomparable; car, il étoit à la tête du Gouvernement depuis quarante ans.

Il paroît sur-tout avoir possédé, dans un degré fort éminent, cette force d'esprit, & cette intrépidité d'ame, qui sont si nécessaires dans un grand Ministre, & sans lesquelles il n'entreprendra jamais rien de noble ou d'héroïque, ni qui soit d'une fort grande utilité pour le Genre humain. Notre Trésorier, qui étoit inviolablement attaché aux intérêts de sa Maîtresse, la servoit avec autant de fidélité que de succès; & il avoit ce bonheur particulier, que les soins & les peines qu'il se donnoit, pour plaire à sa Souveraine, & pour se conformer à ses inclinations, tendoient en même tems au bien & à l'avantage de sa Patrie.

LA Gloire de cette Princesse recevra encore un nouveau lustre, si nous comparons l'Etat de l'Angleterre sous son Regne avec celui où se trouvoient presque toutes les autres Nations de l'Europe dans le même tems. Certainement, nos Ancêtres avoient tout sujet d'estimer encore infiniment davantage le repos & la félicité, dont ils jouissoient depuis un si grand nombre d'années sans interruption, lorsqu'ils considéroient les troubles & les divisions intestines, qui agitoient les païs voisins; car, l'Ecosse, la
Fran-

France , l'Espagne , & la Hollande , étoient alors enveloppées dans des guerres civiles ou étrangères.

LE Regne d'Elizabeth fut de plus un tems fertile en Héros , tant du côté des Arts , que de celui des Armes. Il y avoit alors de grands Capitaines , d'habiles Politiques , des Ecrivains du premier Ordre , que cette grande Reine honoroit de sa bienveillance , de sa protection , & de ses bienfaits. Ainsi , Bacon avoit devant les yeux des Exemples capables d'exciter son émulation pour les Sciences , & de le piquer d'une ambition généreuse d'illustrer son nom par une voye si glorieuse. En effet , ses propres Lettres font foi , que s'il recherchoit avec empressement les occasions propres à établir sa réputation , il ne négligeoit pas non plus celles qui pouvoient avancer sa fortune , & le mettre plus à son aise. Il nous apprend lui-même * , qu'après que le Grand Trésorier eût épousé sa tante , il faisoit souvent sa Cour à ce Ministre , afin d'obtenir quelque Poste ou quelque Emploi dans l'Etat par son moien : mais , il témoigne

* *Bacon* , Vql. IV. Lettre VII.

moigne en même tems, que ses vûës étoient auffi modérées fur cet article, que ses projets étoient vastes & ambitieux d'un autre côté, d'autant qu'il avoit pris toute la Philosophie pour sa tâche. Milord Burleigh s'intéressa si fort en sa faveur, qu'il lui procura, malgré une très-violente opposition, la Charge de *Garde des Regîtres de la Chambre étoillée*, qui raportoit environ 1600. Livres sterl. par an; mais, comme cette Charge ne lui fut alors donnée qu'en survivance, il n'en posséda les revenus, qu'autour de vingt ans après. Ce fut-là tout l'Avancement qu'il obtint sous ce Regne; & il ne fut point élevé à d'autre Emploi plus considérable, quoique son adresse à s'insinuer dans les esprits, que son éloquence, & que son rare savoir, fissent l'admiration des plus grands hommes de la Cour. Il étoit particulièrement estimé & protégé par ROBERT DEVEREUX, le fameux & infortuné COMTE D'ESSEX, auquel il s'étoit attaché durant sa jeunesse, dans la douce & flatteuse espérance, que, par le moïen du grand Crédit qu'avoit ce jeune Seigneur auprès de la Reine, il pourroit rendre sa condition meilleure. Elizabeth

zabeth elle-même donnoit plusieurs marques d'estime à Bacon, l'admettoit souvent en sa presence, & le consultoit même sur les Affaires d'Etat. Les Ministres eux-mêmes se servoient quelquefois de sa plume, pour justifier la Conduite du Gouvernement en certaines occasions importantes. Cependant, malgré toutes ces belles apparences, il ne fut promû sous ce Regne à aucune Charge ou Dignité, qui réponde, ni à l'idée que nous avons de son mérite, ni au sage discernement qu'Elizabeth faisoit ordinairement paroître dans la distribution de ses faveurs. Ce point-là mérite quelque éclaircissement, qui pourra servir à nous faire connoître le Génie de ces Ministres, qui, prétendant eux-mêmes au mérite, le haïssent en tous ceux, qui recherchent les Emplois, & qui aspirent aux Charges.

TOUTE la Cour étoit alors partagée en deux principales Factions. L'une avoit pour son Chef le Comte d'Essex: & les deux Cécils, pere & fils, étoient à la tête de la seconde. Le Comte d'Essex étoit alors dans la fleur de sa jeunesse, & l'un des plus beaux hommes, & des mieux faits, de son siècle: il étoit naturellement brave,

ve, ambitieux, & populaire; &, ce qu'il y a de plus surprenant, il étoit en même tems le Favori de la Souveraine, & celui de la Nation. Il avoit une passion très-ardente pour la gloire des armes. Sa libéralité alloit jusqu'à la profusion. Rien ne lui coûtoit, lorsqu'il s'agissoit d'obliger ses Amis; & il ne gardoit aucune mesure avec ses Ennemis. Il avoit une teinture passable des Sciences, & se plaisoit à répandre ses bienfaits sur les Gens de Lettres. Une autre qualité, qu'il possédoit encore, & qui le distinguoit avantageusement d'avec les autres Favoris des Princes, c'est que, dans le tems même qu'il étoit au plus haut période de sa faveur, il recevoit avec beaucoup de douceur & de civilité les avis & les remontrances de ses Amis, & qu'il prêtoit fort volontiers l'oreille à la vérité. Mais, il manquoit de ces qualités, qui sont les plus nécessaires à un Courtisan, pour se maintenir à la Cour, pour supplanter ses Rivaux, & arriver à ses fins; savoir, la circonspection, le déguisement, l'affectation du secret, une complaisance servile pour tous les caprices de ses Supérieurs, une attention basse, mais soigneuse, pour avancer ses propres

pres intérêts , fût-ce aux dépens de ses Patrons ou de sa Patrie. Un Caractere d'esprit tout différent donnoit aux Ennemis du Comte un grand avantage sur lui. Ils avoient grand soin de représenter à la Reine , quand ils en trouvoient l'occasion favorable, que ce jeune Seigneur, non content d'être son Favori, vouloit encore être son Maître, & la gouverner à sa fantaisie; qu'il lui proposoit ses Sentimens sur les Affaires d'Etat, comme des Arrêts; & qu'il lui parloit souvent avec une hauteur qui s'accordoit fort mal avec le respect qu'un Sujet doit à sa Souveraine. Comme ces insinuations étoient vraies en partie, elles ne pouvoient manquer de faire beaucoup d'impression sur l'esprit d'Elizabeth, qui étoit naturellement fiere, & infiniment jalouse de son Autorité. Ainsi, quoiqu'elle eût un grand fond de tendresse pour son Favori, elle prenoit souvent plaisir à mortifier son orgueil, en lui refusant d'avancer ceux de ses Amis qu'il lui avoit recommandez.

IMMÉDIATEMENT après son retour de l'Expédition de Cadix, où il s'étoit comporté avec une extrême bravoure, elle fit Secrétaire d'Etat

tat le Sieur ROBERT CÉCIL, qui étoit le plus grand Ennemi du Comte; quoique celui-ci eût sollicité ce poste avec beaucoup d'instance pour un autre. Il avoit aussi plusieurs fois supplié la Reine en faveur de Bacon, & avoit demandé pour lui, avec toute la chaleur d'un véritable Ami, la Charge de Solliciteur général: ce qui lui avoit toujours été refusé. Cécil, qui haïssoit mortellement le Comte d'Essex, & qui avoit conçu une secrète jalousie contre Bacon à cause de ses talens supérieurs, parloit souvent à la Reine de ce dernier, comme d'un homme de pure Spéculation, qui s'appliquoit uniquement à des Recherches Philosophiques, nouvelles à la vérité & amusantes, mais bizarres & peu solides. D'où il concluait, qu'un tel homme n'étoit point du tout propre à la servir utilement, ni à être employé au maniement des Affaires; que, bien loin de les conduire avec la prudence requise, il ne manqueroit pas de gâter celles dont on lui confieroit la direction. Celui, qui tenoit ces Discours, étoit néanmoins Cousin germain de Bacon; le pere de notre Auteur, & le Lord Burleigh, ayant épousé deux sœurs: mais, l'ambition ne connoit,

noit, ni mérite, ni parenté. Ce traitement injuste, de la part d'un si proche Parent, aigrit si fort Bacon, qu'il ne put s'empêcher de se plaindre hautement des artifices de Cécil, qui tâchoit en secret de ruiner celui qu'il faisoit semblant en public de vouloir servir. Ces mauvais offices, souvent réitérez, caufoient tant de chagrin à Bacon, & avoient fait une telle impression sur son esprit, qu'il fut plusieurs fois sur le point de se retirer pour jamais, & de porter même son dépit & son ressentiment dans quelque Pais étranger. Le Comte d'Essex, de son côté, qui ne pouvoit supporter qu'avec beaucoup d'impatience la mortification d'un refus, voïant qu'il ne pouvoit rendre service à son ami par la voie qu'il avoit tentée, résolut de l'en dédommager d'une autre maniere, & même à ses propres fraix & dépens. Car, si nous en croïons Bushel *, le Comte fit présent à Bacon, vers ce tems-là, du Parc de Twitenham, & de son Jardin de Paradis. Mais, soit que c'ait été cette Terre ou quelque autre, il est certain, que cette donation étoit si considérable, que

Ba.

* Bushel's Abrig. post. p. 1.

Bacon, comme il l'avoue lui-même dans son Apologie, la vendit dans la suite pour le moins 1800. Livres sterling, quoiqu'il s'en fût défait à un prix fort bas, & au-dessous de sa juste valeur. Une pareille générosité, accompagnée (comme nous savons qu'elle le fut) de toutes ces marques d'estime & d'amitié, dont un cœur sensible & délicat est plus touché que du bienfait même, devoit exciter dans l'ame de Bacon les plus vifs sentimens de reconnoissance, & lui inspirer l'attachement le plus inviolable pour un pareil bienfaiteur. Ainsi, que doit-on penser de lui, lorsque l'on sait, qu'après la mort funeste de ce Seigneur infortuné, il publia un Ecrit qui avoit pour titre, *Déclaration des Trahisons de Robert Comte d'Effex*? Cette Conduite le rendit extrêmement odieux dans ces tems-là, & le fit blamer d'un chacun. Cette Haine ne finit pas même avec sa Vie, & l'on en trouve encore des traces dans les Ecrits de plusieurs Historiens, qui n'ont pas épargné sa mémoire sur cet article. Comme il importe, pour bien juger du Caractere de Bacon, d'examiner mûrement cette Circonstance de sa Vie, je vais l'exposer aux yeux du Lecteur;

teur, avec toute l'Impartialité dont je suis capable.

ÉLIZABETH avoit élevé le jeune Comte d'Essex, par différens degrés d'honneur qui s'étoient succédés fort rapidement, jusqu'à la Charge de Comte-Maréchal d'Angleterre, & lui donnoit tous les jours de nouvelles preuves d'une estime particuliere & extraordinaire. Tant de bienfaits & de faveurs signalées ne faisoient qu'irriter de plus en plus les Ennemis du Comte, qui étoient puissans & unis secrètement entre eux. Comme ils n'osoient pas l'attaquer ouvertement, ils eurent recours, pour satisfaire leur vengeance, aux artifices & aux menées secrètes. Le caractère ouvert du Comte, peu défiant & peu prévoiant de son naturel, n'étoit pas une bonne garde contre leurs ruses. Il faut convenir à la vérité, que son humeur impérieuse, & la vivacité naturelle de son tempéramment, qu'il pouvoit rarement modérer, aidèrent beaucoup à leurs desseins; car, il lui arrivoit souvent de s'emporter avec violence, & d'éclater en injures contre ceux, qui traversoient ses projets, ou qui étoient d'un avis contraire au sien.

On raconte même de lui, qu'ayant un jour quelque dispute avec la Reine, il lui tourna brusquement le dos, avec un certain air de mépris, qui offensa tellement cette Princesse, qu'oubliant ce qu'elle devoit à son sexe & à la dignité de son caractère, elle lui donna sur le champ un soufflet. Le Comte, de son côté, fit une autre faute encore bien plus impardonnable à un homme; car, il fut si piqué de cette injure prétendue, qu'il porta dans ce moment la main sur la garde de son épée, sans faire réflexion qu'il avoit à faire à une Femme, & de plus à sa Souveraine. Cet affront imaginaire s'imprima si bien dans sa mémoire, que toutes les marques de bonté, dont la Reine l'honora depuis, ne purent l'en effacer entièrement; quoiqu'elle lui eût pardonné la double insulte qu'il lui avoit faite en cette occasion, & qu'elle l'eût envoié peu de tems après en Irlande, comme son Vicegérant, avec un pouvoir presque illimité. Sa conduite dans ce Pais-là n'a pas été non plus tout-à-fait exemte de blâme. Son traité injustifiable avec Tirone, la conférence particuliere qu'il eut avec ce Chef
des

des Rébelles, enfin son retour précipité en Angleterre contre les ordres exprès de la Reine, n'ont pas échappé à la Censure des Historiens. Il fut engagé dans cette dernière fausse démarche, s'il en faut croire Osborn *, par un artifice de Cécil. Celui-ci, après avoir rempli l'esprit d'Elizabeth de soupçons contre son Favori, fit arrêter tous les Vaisseaux qui devoient faire voile vers l'Irlande, excepté un seul qu'il y envoya, avec ordre d'y porter la nouvelle de la mort de la Reine. Le Comte d'Essex donna malheureusement dans le piège qu'on lui tendoit. Trompé par cette fausse nouvelle, il s'embarqua avec grande précipitation, suivi d'un petit nombre de ses Amis. Elizabeth le reçut d'une manière indifférente, sans paroître émuë d'aucun sentiment, ni d'affection, ni de colere, à son égard. Après l'avoir relégué dans sa propre maison, elle ordonna que sa conduite seroit examinée dans la Chambre étoilée. Quoique la manière, dont elle en usoit envers

le

* Mem. of Q. Eliz. p. 458.

le Comte , fût douce & modérée , le Peuple, dont il étoit l'idole, fit de grandes clameurs à ce fujet. Ces murmures hors de faifon , que les ennemis de ce Seigneur ne manquèrent pas de repréfenter comme de très-dangereufe conféquence pour l'Etat , enflammèrent de nouveau l'indignation de la Reine contre lui. Ainfi, cet amour du peuple, qu'il avoit tant recherché , & fur lequel il comptoit fi fort , ne fervit dans la fuite qu'à hâter fa ruïne. Il fut condamné, par Sentence du Conseil , à perdre la place qu'il avoit en cette Affemblée, à être fufpendu de fes Charges de Comte-Maréchal & de Grand-Maître de l'Artillerie , & à être emprifonné auffi long-tems qu'il plairoit à la Reine. Elle fe contenta de l'avoir humilié jufqu'à ce point , & ne voulut point pouffer les chofes plus loin. Ainfi , elle empêcha que cette Sentence ne fût enregiftrée au Greffe , & le continua dans fa Charge de Grand - Ecuier. Elle lui rendit même fon entière liberté , fur ce qu'il témoigna être dans la difpofition de fe foumettre à tout ce qu'il plairoit à cette Princeffe d'ordonner

ner de sa personne; mais, elle l'avertit en même tems, que c'étoit à lui de veiller sur lui-même, & de se conduire plus sagement à l'avenir. Le repentir apparent du Comte ne fut pas de longue durée; car, sur le refus que lui fit la Reine de lui accorder la Ferme des Vins doux qu'il avoit eu l'imprudence de demander, il revint de la Campagne à la Ville, & s'abandonna derechef à toute l'impétuosité de son tempéramment, ou plutôt aux pernicieuses suggestions de ceux qui étoient à sa suite. En effet, la présumption qu'inspire naturellement une ambition couronnée des plus heureux succès, & les conseils intéressés de ceux dont la fortune dépendoit de la sienne, semblent lui avoir entièrement renversé la cervelle; car, toutes ses actions, depuis ce tems-là, ressentoient, à pur & à plein la phrenésie & le desespoir. Il avoit formé le projet, à ce qu'on prétend, de se saisir du Palais, avec le secours de ses Amis de toutes conditions; de se rendre Maître de la Personne de la Reine; & de bannir d'auprès d'elle tous ceux qu'il regardoit comme ses Ennemis. Jamais Conspiration ne fut plus

mal concertée, ni conduite avec moins d'apparence de succès. Cependant, la Cour en prit subitement l'alarme : sa maison fut investie ; & il fut arrêté prisonnier avec ses Amis, sans aucune résistance de sa part : car, quoiqu'il fût embarqué dans une espèce de Rebellion, il ne savoit pas encore comment on se rebelloit. Les particularitez de son Procès sont étrangères à mon dessein. Je dirai seulement, qu'il fut instruit par le Sr. EDOUARD COKE Procureur-Général, & par BACON en qualité de Conseiller de la Reine. Mais, il est à remarquer, que le premier emploïa contre ce Seigneur infortuné un stile si mordant & si envenimé, des termes si choquans & si injurieux*, qu'ils inspirent du mépris pour le talent qu'il avoit de dresser un Plaidoyer, pendant que l'on déteste l'usage qu'il en fit dans cette rencontre ; au lieu que Bacon étoit modéré & gardoit la bienséance convenable. Le crime étoit prouvé par une nuée de témoins, & le Comte fut jugé coupable par le suffrage unanime de ses Pairs. Après sa Sentence

* State Tryals. vol. 1. p. 205.

ce, il témoigna beaucoup d'indifférence pour la vie. La Reine paroïſſoit encore irréſoluë ſur le parti qu'elle prendroit, ou plutôt elle paroïſſoit avoir du penchant à lui accorder ſa grace. Il mourut dans les ſentimens d'un pénitent pieux, & avec la fermeté d'un héros. Cependant, le Maréchal de Biron avoit coûtume de faire des railleries ſur la mort du Comte d'Effex; prétendant, qu'il s'étoit comporté plutôt en Moine qu'en Soldat dans cette dernière Scene de ſa vie *.

Le ſort déplorable de ce jeune Seigneur, qui étoit mort ſur un échafaut à la fleur de ſon âge, excita une pitié univerſelle, & fit murmurer tout le monde contre ceux qu'on accuſoit d'avoir procuré ſa perte. Le Peuple tint des diſcours ſi libres en cette occaſion, & déclama d'une manière ſi injurieuſe contre le parti qui prévaloit à la Cour & contre la

* Il ſ'en faut pourtant bien, que ce Maréchal ait fait paroître autant de fermeté, que le Comte d'Effex, lorsqu'il ſe trouva lui-même en pareille conjoncture, comme on le peut voir dans tous les Hiftoriens qui nous ont donné la Relation de ſa Mort.

la Reine même, que ceux, qui étoient à la tête des Affaires, crurent qu'il étoit nécessaire de justifier leur conduite aux yeux du Public. Cette tâche fut assignée à Bacon, qui passoit pour une des meilleures plumes qu'il y eut en ce tems-là. Quelques uns ont crû, que ses Ennemis, par une ruse détestable, lui avoient fait donner cette commission, afin de le perdre de réputation dans le Public, & pour détourner la haine de la Nation de dessus eux-mêmes, & la faire retomber sur un homme qu'on savoit avoir été Ami particulier du Comte d'Essex. Si ce fut là leur intention, on peut dire, qu'ils n'y réussirent que trop bien; car, jamais Ecrit ne diffama plus son Auteur, que celui dont il s'agit *. On parloit partout de Bacon, comme d'un homme, qui avoit employé toute son Eloquence, pour ruiner la bonne renommée de son Bienfaiteur, après que les Ministres avoient fait périr sa personne par leurs noires intrigues. On attenta même sur sa vie, & il fut plus d'une fois en danger d'être
assas-

* Il avoit pour Titre: *Declaration des Trahisons de R. Comte d'Essex.* Voyez Vol. IV. p. 386.

assassiné. C'est ce qui l'obligea de publier , pour sa propre Défense , une *Apologie* , qui se trouve encore aujourd'hui parmi ses Ouvrages *. Elle est longue , & bien travaillée. Cependant , malgré tout cela , peut-être ne suffit-elle pas , pour le disculper à tous égards. En effet , quand nous croirions sur son propre témoignage , qu'il n'a jamais rendu de mauvais offices à son Bienfaiteur auprès de la Reine , quoiqu'elle ait elle-même , à ce qu'il semble , insinué le contraire : quand on supposeroit d'un autre côté , que , durant tout le tems de leur plus étroite liaison , il n'a jamais donné au Comte que les conseils qu'il jugeoit lui devoir être les plus utiles ; & qu'il a non seulement souhaité , mais qu'il a même travaillé de tout son pouvoir jusqu'à la fin , pour tâcher de lui sauver la vie , & cela par un pur motif d'affection envers ce Seigneur , sans aucune vûë d'intérêt pour lui même : quand on lui accorderoit tout cela , dis-je , il ne seroit pas encore tout-à-fait exempt de reproches.

LE Comte d'Essex avoit mérité , je le
veux

* Tom. IV. pag. 429.

veux, le supplice qu'il avoit subi : mais, il avoit païé sa dette à la Justice ; & la Société n'avoit plus rien à craindre d'aucun de ses Partisans. Ainsi, la *Déclaration* ci-dessus mentionnée ne pouvoit avoir pour but que d'arrêter les murmures du Peuple : & , quoique les Faits qui y sont articulés soient peut-être vrais, il ne convenoit pas à Bacon de publier ces vérités ; lui, qui avoit vécu si long-tems dans l'amitié la plus étroite avec le Comte , & qui en avoit reçu des bienfaits , qui surpassent tous les exemples de générosité que l'Histoire de ce tems-là puisse nous fournir. Dans un autre homme, un pareil procédé auroit pû n'être point blamable ; mais , on ne peut l'excuser en Bacon. Le Sr. Henri Velverton aima mieux s'exposer à encourir la disgrâce du Roi & de son Mignon * , que de faire la fonction de sa Charge, en plaçant contre le Comte de Sommerfet, qui l'avoit fait Procureur-Général. Si Bacon avoit refusé de se charger d'une commission si odieuse par rapport à lui, il ne se seroit trouvé que trop de gens assez complaisans, parmi ceux de

* Aul. Coqui. pag. 180.

de sa profession qui aspiroient aux Charges, pour suppléer à son défaut: & ses plus grands Ennemis n'auroient pû que l'en estimer davantage, pour s'être excusé d'entreprendre une chose, qui n'étoit pas essentielle au service de l'État, & qui étoit entièrement contraire à ce qu'exigeoient de lui les Loix de l'amitié & de la reconnoissance; Loix, qui ont toujours passé pour sacrées parmi les hommes.

ELIZABETH ne survéquit qu'environ un an à son Favori: &, si l'on peut s'en rapporter au témoignage d'Osborn *, le regret qu'elle eut de sa mort l'accompagna jusqu'au tombeau. Elle mourut le 24 de Mars de l'année 1603, comblée d'années & de gloire. Son Règne avoit été long & triomphant, & elle avoit sù se conserver pendant tout ce tems-là l'amour & la vénération de son Peuple, qu'elle avoit si justement mérité.

ELLE eut pour Successeur JACQUES VI, Roi d'Ecosse, sous lequel Bacon mon-

* Osborn, pag. 459. C'est le premier Auteur qui ait rapporté l'Histoire de la Bague. Touchant cette Histoire, voyez la *Préface des Mémoires de du Maurier*.

monta ; par divers degrés , à la plus haute Dignité des Loix. Ce Prince , le moins guerrier qu'on ait jamais vû sur le Trône , étoit cependant né au milieu des Guerres Civiles ; le Royaume d'Ecoffe étant alors divisé en deux Factions , dont l'une épousa les intérêts de la Reine Marie sa mere , pendant que l'autre se déclara pour lui. Lorsqu'il eût pris en main les rennes du Gouvernement , il fut rarement son maître ; se laissant toujours conduire aveuglément au gré de la Cabale en la puissance de laquelle il se trouvoit. Lorsqu'il se croïoit libre de cet esclavage , semblable à un jeune Ecolier qui trouve moïen de s'échapper de dessous les yeux d'un rigide Précepteur , il oublioit bientôt la contrainte où il avoit été , & se livroit tout entier à ses amusemens favoris , savoir , à la chasse de l'oiseau , ou à celle des bêtes fauves , de même que si son Royaume avoit jouï de la plus profonde tranquillité. Il eut toute sa vie une tendresse incroïable pour ses Favoris. Le premier , qui trouva le moïen de s'ancrer dans ses bonnes graces , fut aussi le pire de tous ; car , non seulement il le
dé-

détourna de s'appliquer aux Affaires, mais de plus il n'oublia rien pour le porter à toutes sortes de Débauches. Ce Mignon s'appelloit STUART, & fut depuis Comte d'Arran: homme, qui avoit de grands & dangereux vices, sans posséder aucune vertu, soit privée, ou publique, qui pût les contrebalancer: homme, qui se moquoit ouvertement de tout ce qu'on appelle devoirs & obligations morales; & pour qui les violences, les rapines, & les meurtres, n'étoient qu'un jeu: homme, enfin, haï de tous les honnêtes Gens, qu'il haïssoit à son tour. La plus saine partie de la Noblesse fit souvent des Remontrances au Roi, contre le trop grand pouvoir, & les pernicioeux conseils, de son Mignon *. Jacques, reconnoissant la justice de ces Remontrances, bannit plusieurs fois son Favori de la Cour; mais, il le rapelloit bientôt après, & le rétablissoit plus avant que jamais dans sa faveur.

TELLE fut à peu près la Conduite inconstante, ou plutôt contradictoire, de ce Prince, pendant toute sa vie. Il haïssoit l'Eglise d'Ecosse, & en

con-

* *Melvil's Mem.* pag. 131.

confirma l'Autorité. Il déclara, que l'entreprise de ces Nobles, qui l'avoient délivré des mains d'Arran & de Lenox, étoit juste, & conforme au devoir de bons & fideles Sujets: cependant, il les bannit ensuite, & confisqua tous leurs biens, pour ce sujet. Lorsqu'ils se furent rendus une seconde fois maîtres de sa personne, il les condamna tous comme des traitres, & leur pardonna.

ELIZABETH, qui connoissoit parfaitement son Génie, lui envoya Mr. WOTTON en Ambassade l'an 1585. Son intention étoit de détourner ce Prince d'épouser la Princesse de Dannemarc, & en général de l'empêcher de prendre aucune résolution contraire aux intérêts de l'Angleterre. Cet Ambassadeur, homme d'adresse & d'intrigue, avoit appris, par une longue habitude, à prendre toutes sortes de formes; & il jouoit le personnage, qu'il jugeoit le plus propre à faire réussir les desseins de ses Supérieurs, avec tant de facilité, qu'il n'y paroissoit pas la moindre affectation. Il avoit été employé dès l'âge de 21. ans à sonder les intentions de la Cour de France: &, tout jeune qu'il étoit alors,
il

il avoit dupé le fameux Connétable de Montmorenci, homme, qui avoit vieilli dans le Ministère, & qui s'étoit appliqué depuis long-tems à observer les ruses & les tromperies des hommes. A ce talent naturel, Wotton avoit encore depuis ajouté l'expérience de trente années. Cet adroit Courtisan fit si bien, en accompagnant le Roi dans ses Parties, en s'accommodant à toutes les Humeurs de ce Prince, en ne lui parlant des Affaires que par manière de plaisanterie, en l'entretenant agréablement des modes & des folies des Nations étrangères : ce rusé Courtisan, dis-je, s'insinua si bien par ces moyens dans les bonnes-graces du Roi d'Ecosse, qu'il acquit un empire absolu sur son esprit; jusques-là, que les meilleurs Sujets de ce Prince, qui l'avoient servi le plus long-tems, & avec le plus de fidélité, étoient bien ou mal reçus de lui, selon les sentimens qu'il plaisoit au Sr. Wotton de lui inspirer à leur égard. Cet Ambassadeur étoit même venu à bout de lui persuader sérieusement, que le Roi de Dannemarc descendoit d'une famille de Marchands, & qu'une Alliance avec sa fille étoit infiniment au dessous de la dignité d'un Roi d'Ecosse.

TEL

TEL étoit le Prince , qui monta sur le Trône qu'Elizabeth avoit rempli avec tant de capacité & de réputation. L'Union de deux Couronnes en la personne d'un seul Souverain avoit été fort appréhendée par les Etrangers , & sur-tout par Henri IV Roi de France. En effet, la Jonction d'un nouveau Royaume à celui d'Angleterre, dont les seules forces avoient été si long-tems redoutées dans le Continent ; l'Alliance de Jaques avec le plus puissant Monarque du Nord ; & sa parenté avec la Maison de Lorraine, qui avoit causé depuis peu tant de brouilleries en France : toutes ces Considérations, dis-je, sembloient rendre de telles craintes assez bien fondées ; mais, la Conduite de Jaques les dissipa pour jamais. Toute l'Europe s'aperçut bien-tôt, que personne n'avoit rien à craindre de la part de ce Prince , hormis ses propres Sujets. A son arrivée en Angleterre, il conféra des titres & des dignitez avec tant de profusion, qu'il ne restoit presque plus d'autres marques de distinction, que de n'en point avoir. Une pareille nouveauté étonna le Public, & l'on afficha

ficha publiquement des Pasquinades à ce sujet, sous prétexte d'aider les mémoires foibles à retenir les nouveaux titres de Noblesse *. Le Sieur François Bacon, qui n'avoit pas été des derniers à faire sa Cour au nouveau Souverain, fut fait Chevalier par le Roi même en personne : & voici le Portrait qu'il nous a laissé de ce Prince dans ses Ecrits. „ Son „ parler,, , dit-il †, „ est bref & prompt. „ Il possède parfaitement la langue de „ son país. Lorsqu'il s'agit d'Affaires, il „ tranche court, & décide en peu de pa- „ roles ; mais, sur les matieres ordinai- „ res de la conversation, il est en quel- „ que sorte diffus. Il affecte d'être „ populaire, mais plutôt par ses actions „ que par ses manieres. On le croit „ un peu général dans ses faveurs ; mais, „ la facilité de son accès vient plutôt „ de ce qu'il est souvent au dehors & „ dans la foule, que non pas de ce qu'il „ donne aisément Audience. Il a pressé „ & sollicité en diverses occasions l'U- „ „ nion

* *Wilson*, pag. 7.

† *Bacon*, Vol. IV. Lettre LXXIII.

„ nion des deux Royaumes ; & peut-
„ être avec plus de chaleur , que la bon-
„ ne Politique n'auroit voulu. „

EN 1605, le Sieur François Bacon se fit connoître plus particulièrement du Roi, & mérita l'estime & l'approbation universelle de ses contemporains, en publiant un Ouvrage , auquel il avoit long-tems travaillé, & qu'il intitula, *Du Progrès & Avancement des Sciences*. Le grand But de ce Traité , qui étoit aussi original dans son dessein que l'exécution en fut heureuse , étoit de faire une Revûe exacte de l'Etat où les Sciences étoient pour lors ; de remarquer , en parcourant ce vaste Païs , quelles en étoient les Parties qui avoient été jusques-là cultivées avec peu de succès , & quelles étoient celles qui avoient été négligées , ou qui étoient même resté inconnues ; & , enfin , de rechercher par quelle Méthode on pourroit découvrir les unes , & perfectionner les autres , au grand Avantage du Genre humain. En exposant les Erreurs & les Imperfections qui se trouvoient dans les Sciences, telles qu'on les enseignoit de son tems , il a mis les hommes dans

dans la seule Voie, qui pouvoit les conduire à réformer les unes, & à suplérer ce qui manquoit aux autres. Mais, il ne s'est pas contenté de montrer aux hommes de son tems l'Etat défectueux où les Sciences étoient pour lors réduites: il leur a de plus enseigné une Méthode générale, par le moyen de laquelle ils pourroient y faire de plus heureux Progrès. Il publia d'abord cet Ouvrage en Anglois; mais, pour le rendre d'un Usage plus universel, il chargea le Docteur Playfer de Cambrige de le traduire en Latin. Ce Docteur, qui étoit accoutumé à l'Exactitude scrupuleuse, des Grammairiens, & qui n'osoit se servir que des phrases ou des façons de parler qu'il avoit lûës dans les Auteurs classiques, s'attachoit bien plus à polir son stile, & à arrondir ses périodes, que non pas à choisir les termes les plus propres à bien exprimer la Pensée de son Auteur. Aussi, dès que Bacon eut vû un Essai ou deux de sa Traduction, il ne le pressa point de continuer davantage. Notre Auteur, après sa Retraite, corrigea lui-même son Ouvrage, & l'augmenta de beaucoup. Après quoi, il traduisit le tout en Latin, avec l'aide de quelques-

uns de ses Amis, & le fit imprimer de nouveau en 1623. Cet Ouvrage fait comme la première Partie de sa grande *Instauration des Sciences*.

J'AI déjà remarqué, que Cécil, devenu depuis Comte de SALISBURI, s'étoit opposé à l'Avancement de notre Auteur, sous la Reine Elizabeth : & il semble avoir observé la même Conduite à son égard sous le nouveau Regne, jusqu'à ce qu'il se fût ancré assez avant dans la confiance du Roi, pour n'avoir plus de Rival à craindre. Outre cet Ennemi secret & dangereux, François Bacon eut encore un autre Adversaire, mais plus violent & plus déclaré, en la personne d'un homme de sa profession, savoir dans le Sieur EDOUARD COKE : Homme, qui, parmi quelques belles qualitez, avoit aussi de fort grands défauts *. La Querelle, qu'ils avoient entre eux, semble avoir été personnelle, & avoir duré aussi long-tems que leurs Vies. Coke étoit jaloux de la Réputation que Bacon s'étoit acquise par son Savoir universel : & Bacon étoit jaloux, à son tour, de la grande estime où étoit Coke, à cause

* *Stephens's Collections* pag. 9. Voyez ci-dessus, page 38.

se de la profonde connoissance qu'il avoit des Loix civiles ; chacun d'eux prétendant se faire admirer justement par l'endroit qui faisoit le fort de son Adversaire. Quoiqu'une pareille Affectation en deux hommes extraordinaires ait quelque chose de bas, il n'est pas rare néanmoins d'en voir bien des Exemples. Le premier passoit pour le plus grand Jurisconsulte qu'il y eût alors en Angleterre ; mais aussi, c'est à quoi se bornoit tout son Savoir. Bacon auroit pû lui disputer cette qualité, & l'emporter même sur lui, s'il ne s'étoit appliqué qu'à l'Etude des Loix ; mais, l'universalité de son génie ne lui permettoit pas de se borner à un seul genre d'étude. Il est vrai, que, lorsque l'application de l'esprit est ainsi partagée, on en est moins propre à se faire un grand Nom dans une Science particulière ; mais, en récompense, on acquiert une Capacité de plus vaste étendue & des Lumières plus universelles.

COMME le Sr. Edouard Coke a été le Rival particulier de Bacon, & que l'on rencontrera son Nom plus d'une fois dans la suite de cet Ouvrage, je demande la permission de m'arrêter enco-

re quelques momens à dépeindre un peu plus au long son Caractere. Dans ses Plaidoyers, il étoit enclin à insulter outre mesure. Nous en avons un Exemple détestable dans l’Affaire du Chevalier Walter Raleigh; car, il déclame d’une manière si cruelle contre ce brave homme dans son Plaidoyer, & lui dit des injures si grossières*, que l’on croit plutôt entendre une Furie déchainée, qu’un Homme. Je voudrois bien pouvoir ne pas ajoûter, que ce torrent de bile, que ces invectives sanglantes, paroissent être parties du fond de son cœur †. Il avoit plus con-
ver-

* State Tryals, Vol. I. pag. 207. &c.

† Les Offices de Procureur & de Solliciteur-Général ont été comme deux Ecueils, contre lesquels la Vertu & l’Humanité de plusieurs Jurisconsultes ont fait malheureusement Naufrage: car, il y a eu de ces honnêtes-gens, qui se sont conduits dans les Postes dont il s’agit, comme s’ils avoient crû être dispensés, en vertu de leurs Charges, de toutes les Obligations, que la Vérité, l’Honneur, & la Bienfaisance, imposent aux autres hommes. Mais, leurs Noms ne seront pas oubliés dans l’Histoire: ils seront même transmis à la postérité avec toutes les couleurs que mérite la plus abominable espèce de Meur-

versé avec les Livres, qu'avec les Hommes; &, parmi ces derniers, il n'avoit guères eu de commerce qu'avec ceux auxquels il pouvoit dicter ou donner des Loix. C'est ce qui étoit cause, que sa Conversation avoit tout l'air d'une Lecture, & qu'il débitoit comme nouvelles des Histoires surannées ou triviales. Il affectoit la Raillerie, quoique ce ne fût point du tout son talent. Aussi ne rencontroit-il guères souvent juste dans ses Plaifanteries, ayant l'esprit assez vulgaire & peu délicat. Quoiqu'il eût amassé des Richesses immenses dans sa profession, & par plusieurs mariages, il étoit néanmoins d'une Avarice sordide, & intéressé jusqu'au dernier point. Il étoit rude & sévère envers ses Inférieurs, fier & insolent dans la prospérité, & rampoit fervilement dans l'adversité. Il suffirait d'en rapporter un Exemple, qui, tout seul, en vaut plusieurs. Après sa Disgrace, il fit bassément sa cour au frere de Buckingham,

Meurtriers; c'est-à dire, ceux qui commettent des Meurtres sous ombre de maintenir & de défendre la Sainteté des Loix.

kingham, lui offrant sa fille en mariage ; au lieu qu'il avoit rejetté cette proposition avec mépris, pendant qu'il étoit en faveur. Sa profonde Connoissance dans les Loix civiles a été universellement reconnüe. Sur quoi nous ne pouvons pas citer un témoin plus irréprochable que Bacon lui-même * ; car, son témoignage nous doit être d'autant moins suspect, qu'il étoit son Ennemi. Le Sr. Coke fut établi Chef - Justice des Plaidoyers communs en 1606., & du Banc du Roi en 1613. Sa Conduite fut sans reproche en cette Charge : & il avoit souvent ce mot à la bouche, qu'un *Juge ne doit donner, ni recevoir, aucun Présent*. Dans l'Affaire de Peacham, aussi bien qu'en celle de la Commande, il se comporta avec la droiture & la fermeté d'un homme qui est persuadé, qu'un Juge ne doit se laisser, ni gagner par la flatterie, ni ébranler par les menaces †. Vers les dernières années de sa vie, il embrassa le parti de ceux, qui maintenoient les droits de la Nation dans le Parlement, & qui s'op-

* Vol. IV. pag. 3.

† Bacon, Vol. IV. Lettre CXLV.

s'opposoient aux mesures que prenoient Jacques & Charles, pour établir le Despotisme.

FRANÇOIS BACON obtint enfin la Place, qu'il avoit si long-tems désirée, & il fut déclaré Solliciteur-Général en 1607. Cet Avancement fut l'effet de plusieurs Lettres & de plusieurs Sollicitations de sa part, adressées, tant au Comte de Salisbury & au Chancelier, qu'au Roi-même. Et je ne trouve point, qu'il ait jamais été promu à aucun Poste, qu'après plusieurs instances & poursuites réitérées auprès des Ministres & des Favoris du Prince: ce qui ne pouvoit que mortifier un homme ambitieux, qui se sentoit de grands talents, & lui servir de Leçon.

JACQUES avoit passionnément désiré, depuis le commencement de son Regne, une Union de l'Ecosse & de l'Angleterre. Mais, sa partialité déraisonnable pour la première, qu'il vouloit faire passer pour la juste Moitié de toute l'Île, fit échouer son dessein. Le Sieur François Bacon traita cette matiere avec tout l'art possible, & y employa les meilleures raisons que la subtilité de son

esprit lui pût suggérer ; mais , son Eloquence , quelque puissante qu'elle fût d'ailleurs , ne fut pas capable de persuader la Chambre des Communes. Plus même la Cour fit paroître de zèle & d'ardeur pour cette Union , plus le Parlement s'y montra opposé. La Conduite du nouveau Souverain les avoit alarmez. Ils voyoient , qu'avec une disposition très-prochaine à la Profusion , il se laissoit entièrement gouverner par ses Favoris ; & que ceux , qu'il honoroit le plus de sa faveur , étoient justement ceux d'entre ses Sujets qui la méritoient le moins. Ils voyoient de plus , qu'il avoit déjà commencé à répandre des Maximes de Gouvernement , qui tendoient à la destruction de la Liberté , & qui étoient incompatibles avec les Loix fondamentales de l'Etat. Toutes ces choses remplissoient les Gens prévoyans de craintes pour l'avenir : & , malheureusement , ces craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées. Tout son savoir-faire en fait de Politique , tant en ce tems-là que depuis , se réduisoit à aigrir l'esprit de ses Sujets , & à leur faire haïr son Gouvernement : ce qui

les

les rendoit, tant eux, que lui, l'objet de la Raillerie des Etrangers. Ce fut un Regne d'Ambassades & de Négociations, aussi infructueuses, qu'elles caufoient de dépenses; un Regne de Favis, de Déclarations, de vains Amusemens, & d'Impositions arbitraires. Ce fut de plus un Regne de pure Flatterie. L'ancienne simplicité de la Nation, tant en ses manieres qu'en son langage, se trouva pour lors fort altérée, & même perdue en grande partie. Une basse Adulation & un Hommage servile, avoient pris la place. Ceux, qui approchoient du Roi, le régaloient tous les jours des Titres les plus pompeux, & traitoient sa Personne de *Sacrée*, & de *Divine*. C'étoit le Langage à la mode, tant parmi le Clergé, que parmi les Laïques: Titres, néanmoins, qui découvrent plutôt la Bassesse, que non pas la Dignité, de la Nature humaine; & qui étoient manifestement ridicules, lors qu'on les appliquoit à Jacques I, qui n'avoit aucune qualité Royale. En effet, il ne savoit comment il falloit s'y prendre, pour gouverner son Royaume en paix; ou, s'il le savoit, il ne vouloit pas le mettre en pratique: &, cependant, il avoit une

hor-

horreur insurmontable pour la guerre. Ne semble-t-il pas surprenant, qu'un Prince de ce Caractere ait traité ses Parlemens avec plus de hauteur, que n'avoit jamais fait aucun de ses Prédécesseurs ? Mais, on lui avoit dit, que l'Angleterre ne pouvoit jamais être épuisée, & que rien n'étoit capable de la porter à la Révolte: &, non seulement ses Lettres, mais aussi ses Actions, temoignent assez, qu'il le croyoit ainsi. La vérité est, que, comme la pusillanimité le prend quelquefois sur un ton plus haut que la véritable bravoure, il tâcha de se rendre formidable à ses Sujets, pour les empêcher de découvrir combien il les craignoit.

QUOIQUE Jacques n'eût pas réüssi dans son projet touchant l'Union des deux Royaumes, il trouva néanmoins ses Juges, dans une Affaire de pareil Genre, plus complaisans que l'Assemblée de la Nation ne l'avoit été. Je veux parler de leur Naturalisation de tous les Ecoffois nez depuis son Avénement à la Couronne d'Angleterre. Elle avoit été condamnée par le Sieur Edouard Coke dans le grand Cas de Calvin: mais, le Sieur François Bacon combatit cette Décision de toutes ses forces dans un long Discours qu'il

qu'il prononça devant tous les Juges. Cette Affaire n'intéresse plus à présent aucun des deux Royaumes. Mais, nous ne devons point passer sous silence une Affertion que notre Auteur a avancée dans cette Occasion. Il affirme rondement, que les Monarchies ne ressemblent pas aux autres especes de Gouvernement, & qu'elles ne subsistent pas en vertu d'une Loi précédente; mais, que la Soumission, qu'on leur doit, est fondée sur le Droit naturel.

IL publia en 1610 un autre Traité, intitulé *De la Sageſſe des Anciens*. Cet Ouvrage marque en son Auteur un Génie original, inventif, & doué des autres Qualitez qui accompagnent ordinairement ces premières. Ne voulant point marcher sur les traces de ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, mais qui n'avoient qu'un Savoir qui ne s'étendoit pas au de-là de certains Lieux communs (pour me servir de ses termes,) il s'est frayé une nouvelle route, & a pénétré jusques dans les plus sombres recoins de ce Pais inculte & couvert de ténèbres; de sorte qu'il paroît nouveau sur un sujet que plusieurs autres avoient déjà

déjà traité avant lui. Si l'on a de la peine à convenir, que les Fables de l'Antiquité cachent sous leur écorce ce Sens Phisique, Moral, & Politique, qu'il prétend y découvrir, on fera du moins obligé d'avouër, qu'il falloit avoir beaucoup de pénétration, pour se tromper avec tant de probabilité & de vraisemblance. Quoiqu'il y ait lieu de douter si les Anciens ont eu autant de Connoissances qu'il leur en attribue, on ne peut nier du moins, qu'il ne donne en cet Ouvrage des preuves non équivoques d'une vaste & profonde Erudition.

HOBART ayant été avancé à la Charge de Chef-Justice des Plaidoyers communs, notre Bacon lui succéda en qualité de Procureur-Général en 1613., environ trois mois après la mort de son parent & ennemi le Lord Trésorier SALISBURY: Ministre fertile en expédiens pour suppléer aux besoins de son Maître, & qui connoissoit bien le génie des Anglois; mais, qui doit plutôt passer pour un homme adroit, fin, & intrigant, que pour un grand homme. L'Office, dont Bacon fut alors revêtu, étoit d'un revenu immense pour ce tems-là.

Il avoue lui-même dans une de ses Lettres au Roi, que cette Charge lui raportoît 6000. Livres sterling par an; outre qu'il jouïssoit encore de 1600. Livres de rente annuelle, en qualité de Garde des Regîtres de la Chambre étoillée. Quel dommage, qu'un homme d'un mérite si extraordinaire n'ait pas ajoûté à ses autres vertus celle d'une économie raisonnable! S'il l'eût fait, il auroit évité par-là de tomber dans une faute transcendante; & les brillantes qualités de son esprit auroient éclipsé toutes les autres taches qui auroient pû ternir sa memoire. Mais, il étoit notablement sujet à la même foiblesse, qui a si fort deshonoré son Maître; car, il se laissoit entièrement maîtriser par ses Domestiques, qui dissipèrent honteusement son bien en folles dépenses. Dans une famille particulière, cela produisoit le desordre, la disette, & la corruption: & une pareille Conduite dans l'Administration de l'Etat a fait ressentir à toute l'Angleterre les mêmes effets, qui étoient d'autant plus pernicioeux, qu'ils s'étendoient sur tout un Peuple.

Ce ne fut pourtant qu'en 1611, que
Jac-

Jacques se livra tout entier à un seul Favori. Un jeune Ecoſſois, nommé CAR, vint à la Cour vers ce tems-là. Il étoit alors dans la première fleur de ſa jeunefſe, & d'une beauté peu commune. Ce fut par ces qualitez, qu'il s'attira d'abord l'attention de Jacques, & qu'il poſſéda bientôt après toute ſon affection. Comme il étoit ſi ignorant, qu'il ne ſavoit pas même lire, le Roi voulut bien lui-même être ſon Précepteur. C'étoit ſans doute un Spectacle auſſi nouveau que ridicule, de voir le Souverain de trois Royaumes occupé journellement à inſtruire dans les premiers élémens de la Grammaire un homme, qui devoit incontinent après gouverner lui-même tous ces Royaumes. Dans la bonté, qu'il témoignoit envers ce jeune-homme, il ne ſuivoit d'autre regle, ni ne gardoit d'autre meſure, que celle de ſa paſſion, qui étoit auſſi extrême, qu'elle paroïſſoit peu raïſonnable. En cinq ou ſix ans de faveur, ce Car, d'un ſimple Avanturier qu'il étoit, devint Comte de SOMERSET, & amaffa des Richesſes immenſes. Il jouïſſoit de dix-neuf mille Livres ſterling de rente en terre, ſans parler de la vaïſſelle, de l'argent mon-

monnoyé, & des joyaux, qu'il possédoit, & qui montoient encore à deux cent mille Livres sterling de plus *. Je ne puis m'empêcher de rapporter, que la grandeur de ce Mignon fut principalement fondée sur la ruine d'un autre Sujet, mais d'un Sujet d'un mérite distingué, & qui auroit reçu un tout autre traitement de la part d'un Souverain, auquel une éminente vertu n'auroit pas été formidable, ni par conséquent odieuse. C'est du Chevalier WALTER RALEIGH, que je veux parler. Il étoit alors prisonnier dans la Tour, & le Roi le dépouilla de ses terres, par d'injustes formalitez de Justice, pour les donner à Car †; qui, en acceptant
une

* *Truth brought to Light* p. 89.

* Lorsque la Femme de Raleigh, accompagnée de ses Enfans, alla se jeter aux pieds du Roi, pour implorer sa compassion, elle ne pût obtenir d'autre réponse de la bouche de ce Monarque, si non qu'il avoit déjà disposé des biens de son mari en faveur de Car. Sur quoi nous devons remarquer, que le Prince Henri, qui possédoit toutes les aimables qualitez dont son Pere manquoit, ne cessa point de solliciter le Roi, jusqu'à ce qu'il eût enfin obtenu la Sei-
E gneurie

une semblable libéralité, montra combien il en étoit indigne. Aussi ne font-ce guères que ses vices, qui font que son Nom est connu dans l'Histoire: car, s'il y est fait mention de lui, c'est à cause de son Amour scandaleux pour la Comtesse d'Essex; c'est parce qu'il procura un Divorce entre cette Comtesse & son Mari; & qu'enfin il complota avec elle d'empoisonner son Ami, qui l'avoit voulu détourner d'une entreprise si injuste. La mort funeste du Chevalier Thomas Overburi, l'horrible Scène de Crimes qui la précéda, & la part qu'ont eu ces deux grands Criminels dans cette Tragédie, sont racontées par tous nos Historiens. Quoique cette abominable Action soit resté pendant quelque tems ensevelie dans les ténèbres, & qu'elle n'ait été découverte que deux ans après, les remors & les reproches de sa conscience poursuivoient

gneurie de Sherborne, qu'il avoit intention de restituer aux Héritiers légitimes du Chevalier Raleigh. Mais, la mort prématurée de ce jeune Prince empêcha que son pieux dessein ne fut exécuté. *Raleigh's Life*, p. 164, 165.

voient par-tout Somersset. A travers toute la splendeur de sa fortune & de sa faveur, il étoit aisé d'apercevoir, à sa contenance en tous ses déportemens, le trouble dont son ame étoit agitée. Il en vint par degrés jusqu'à négliger le soin de sa personne. Son enjouement l'abandonna; & sa conversation, de vive & de gaie qu'elle étoit, devint froide, sérieuse, & sombre. Un si grand changement en la personne de Somersset ralentit fort l'affection du Roi à son égard; car, elle n'avoit point d'autres fondemens, que ces qualitez extérieures & superficielles. Les Courtisans, qui avoient conçu beaucoup de jalousie contre Somersset, s'aperçurent bientôt du refroidissement du Roi à l'égard de ce Favori, & n'oublièrent rien pour l'augmenter. Par bonheur pour eux, il étoit venu depuis peu à la Cour un autre jeune-homme, qui sembloit avoir été formé exprès par la Nature, pour attirer les regards & la bienveillance de Jacques, & pour supplanter Somersset dans son esprit. Ce jeune-homme étoit le fameux GEORGE VILLIERS, né d'une bonne famille dans le Comté de Leicester, & depuis Duc de

BUCKINGHAM. Comme la surprenante Elevation de ce nouveau Favori à une influence particuliere, tant sur la Fortune future, que sur la Chûte & la Ruine, de notre Bacon, son Caractere mérite d'être décrit au long dans cette Histoire.

GEORGE VILLIERS étoit le plus jeune de plusieurs freres. Sa mere, qui n'avoit pas assez de biens pour lui procurer un Etablissement, eut soin de lui donner une éducation qui le mît en état de pousser sa Fortune dans le monde, & sur-tout à une Cour telle qu'étoit alors celle d'Angleterre. Comme il avoit une fort belle physionomie, & qu'il étoit admirablement bienfait de sa personne, elle s'attacha particulièrement à perfectionner ces dons de la Nature par tous les exercices qui pouvoient contribuer à ce but. Enfin, elle l'envoya en France, pour y acquérir ces Manieres polies, qui distinguent la Nation Françoisé. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit revenu dans sa patrie, & il parut justement à la Cour, dans le tems dont nous parlons, avec tous ces Agrémens extérieurs, qui étoient des moïens sûrs pour s'insinuer dans la faveur de Jacques. Les Comtes de Pembroke

broke & de Bedford, avec quelques autres Seigneurs, qui étoient les Ennemis secrets de Somersfet, après avoir bien ajusté ce jeune garçon, & l'avoir mis du bel air, le placèrent avantageusement devant le Roi, & de telle sorte que ce Prince ne pût manquer de jeter les yeux sur lui, & de le remarquer. Leur Stratagème réussit. Le Monarque fut charmé de la figure & de l'air du jeune Villiers. Il tâcha néanmoins pendant quelque tems de cacher les sentimens d'affection qu'il avoit conçûs pour lui. Il poussa même la dissimulation jusqu'à vouloir être sollicité par la Reine de recevoir Villiers dans ses bonnes-graces ; s'imaginant, que le monde seroit assez dupe, pour croire qu'il avoit plutôt suivi en cette rencontre le Conseil de cette Princesse, que non pas sa propre Inclination. Tels étoient les petits Artifices, que ce Prince employoit pour arriver à ses fins : & il avoit conçu une très-haute Opinion de lui-même, à cause de son habileté à pratiquer ces sortes de Ruses. La Reine avoit cependant bien de la peine à se résoudre de faire la démarche qu'on exigeoit d'elle ; parce qu'elle en

voyoit toute la consequence * : mais , l'Archevêque la pressa tant , qu'à la fin elle fut obligée de céder à son importunité ; en lui disant néanmoins , que ceux , qui témoignoient le plus d'ardeur pour l'Avancement de Villiers , pourroient bien être les premiers à éprouver son Ingratitude. Ainsi , Villiers fut fait Gentilhomme de la Chambre , & Chevalier de la Jarretiere. Alors , presque tous les Courtisans s'empressèrent à l'envi , selon la coûtume , de lui faire des offres d'amitié & de service. Il y en eut quelques-uns même , qui épousèrent tout de bon sa Querelle , jusqu'à braver ceux qui étoient encore dans les Intérêts de Somerset.

P A R M I ceux , qui faisoient leur Cour au nouveau Favori , personne ne se montrait plus zélé que notre François Bacon : comme aussi personne n'étoit capable de le servir , d'une maniere plus noble , ni plus utile. Villiers avoit encore assez de jugement en ce tems-là , pour sentir son peu d'Expérience dans les Affaires : c'est pourquoi il eut recours à

notre

* *Rushworth of Abbot*, Chap. I.

notre Auteur, pour le prier de lui donner les Avis qu'il croiroit les plus nécessaires ; ce que celui-ci fit dans une *Lettre*, qui se trouve encore aujourd'hui parmi ses Ouvrages. Elle est écrite avec tant de jugement, & avec une liberté si digne d'un honnête-homme, qu'elle fait également honneur, & à son esprit, & à son cœur. Il y a rangé ses Réflexions en sept ou huit principaux Articles, & il y entre dans un Détail exact de ce qu'un Ministre doit savoir & pratiquer. Dans une autre *Lettre* écrite au même F'avori, on trouve ces Paroles remarquables : „ Il „ est présentement tems, que vous songiez à rapporter vos Actions au Bien de „ votre Souverain & de votre Patrie. „ C'est la Vie d'une Bête, que de manger „ toujours, & de ne jamais rien faire. „ Dans cette consécration de vous-même au Public, je vous recommande „ principalement une chose, que je ne „ crois pas avoir été pratiquée depuis „ que je suis au monde, & dont la négligence a fait que le Roi a presque „ toujours été fort mal servi ; savoir, „ de ne protéger que des Personnes de „ mérite, & de n'avancer aux Offices

„ ou Emplois, de quelque espece ou nature qu'ils soient, que des Personnes „ capables de s'en bien acquitter. „ Le Favori reçut cet Avis avec action de graces, & le négligea.

QUOIQUE le Roi se fût alors entièrement livré à Villiers *, il affectoit néanmoins encore de traiter Somers et avec faveur & distinction, même après qu'on eût découvert qu'il étoit l'Auteur de l'Empoisonnement du Chevalier Thomas Overburi ; ce qui rendoit cette Dissimulation, non seulement lâche, mais criminelle †. Il la continua cependant jusqu'à la fin ; embrassant avec tendresse un homme, qu'il avoit ordonné secrètement d'arrêter ; & le conjurant de hâter son retour, pendant qu'il croyoit ne le revoir jamais. C'étoit en de semblables Puérilités, que Jacques se plaisoit de faire montre de sa Politique. La malheureuse Passion de Somers pour la jeune Comtesse d'Essex avoit été la source de toutes ses Infortunes, & avoit eu les suites les plus terribles ; ayant enfin abouti au meurtre de son

* 1616.

† *Wilson*, p. 21.

son Ami, à sa propre ruine, & à celle de la Personne à laquelle il avoit sacrifié cet Ami. Toute cette Affaire est détaillée fort au long dans les Factums qui ont été dressés par notre Auteur contre ces deux premiers Agens dans l'inférieure Conspiration dont il s'agit. Ils furent trouvez coupables l'un & l'autre, & condamnés à mort *. Mais, le Roi leur accorda leur Grace, malgré le Serment qu'il avoit fait au contraire, avec Imprécation, tant contre lui-même, que contre sa Postérité.

QUELQUES Historiens ont remarqué, qu'il y avoit quelque chose de singulier & de mystérieux dans la Conduite de Somerset, avant que de paroître devant les Juges; & que son Maître paroissoit aussi être agité d'une Inquiétude également surprenante. Le Comte, à ce qu'ils prétendent, dit hautement dans la Tour, que le Roi n'oseroit lui faire faire son Procès. D'autres rejettent cette Histoire, comme une pure Calomnie, inventée uniquement pour noircir la mémoire de ce Prince: ou ils affirment du moins, qu'elle n'étoit

* State-Tryals, vol. I. p. 334, 348.

n'étoit fondée que sur un bruit populaire, & sur de malignes conjectures. Mais, il y avoit en cela plus qu'une simple conjecture, comme on le peut prouver par une autorité incontestable; savoir, par les Lettres originales de Bacon, alors Procureur-Général, & qui fut particulièrement employé dans cette Affaire. Comme il me paroît, qu'aucun de nos Ecrivains n'a fait attention au contenu de ces Lettres, j'en rapporterai ici divers Passages, qui pourront donner quelques lumières sur un Incident aussi obscur que celui-là, quoiqu'ils ne soient peut-être pas encore suffisans pour nous découvrir les Motifs secrets de la Conduite du Roi & du Comte en cette occasion.

LE Roi avoit choisi lui-même certaines Personnes, pour examiner Somerset en secret, & leur avoit marqué les Articles particuliers, sur lesquels il vouloit qu'ils l'interrogeassent *. Ils avoient ordre aussi de travailler à vaincre son obstination, par des promesses, & par des menaces; tantôt, en lui faisant espérer que le Roi auroit compassion de lui, &

* Bacon, Vol. IV. Lettre CXXXIII.

& qu'il lui accorderoit sa grace ; tantôt , en l'assûrant qu'il y avoit assez de preuves contre lui pour le convaincre , de sorte qu'on n'avoit pas besoin , ni de sa propre Confession , ni d'un plus long Examen. Bacon , qui étoit lui-même un de ses Examineurs , & qui rapporte cela , ajoûte , qu'on observa dans la Conduite du Comte plus de modestie & de retenue , qu'il n'en avoit témoigné par le passé. Dans une autre Lettre , il se fert de ces Paroles remarquables : *Sa Majesté a parfaitement bien jugé , qu'il étoit à propos de glisser adroitement dans l'oreille du Comte quelque promesse de grace , peu de tems avant que l'on commençât son Procès. Je souhaiterois seulement , que la promesse fût un peu plus ample ; car , s'il ne s'agit simplement que de lui sauver la vie , il a une certaine humeur altiere , qui pourroit bien ruiner l'effet de ce remede.* Toute cette Affaire devoit être conduite avec beaucoup de précaution & de secret. Les Avocats memes , qui avoient été nommez pour plaider contre Somersset , n'étoient pas encore instruits de quelle maniere le Roi vouloit qu'ils formassent leurs Plaidoyers. C'est pourquoy Bacon , afin de leur cacher ce qu'il

favoit

savoit de cette Affaire, souhaitoit qu'on leur envoyât là-dessus à chacun quelques Chefs généraux de direction. Il paroît par tout cela, que Jacques témoignoît une Inquiétude extrême sur l'issuë de cette Affaire, & sur la maniere dont le Comte s'y comporteroit. Mais, à quelle Cause attribuer l'Appréhension qu'il avoit sur ce sujet? Son Affection pour Somerset étoit éteinte. Il étoit obligé d'ailleurs, par toutes sortes de raisons d'honneur & de justice, de ne pas soustraire à la sévérité des Loix un homme, dont le Crime étoit de la dernière énormité. Quand le Comte auroit refusé de répondre aux Interrogations des Juges, ou quand même il auroit nié qu'il fût coupable, on n'auroit pû en rien conclure contre l'honneur du Roi, puisqu'il y avoit d'ailleurs des preuves évidentes contre le Comte. Pourquoi donc un Procédé si mystérieux? Quel étoit le but de toutes ces pratiques secrètes? Tous ces Artifices de ceux qui l'examinèrent étoient-ils destinez seulement à l'engager de souffrir qu'on lui fit Procès, & de se tenir dans les bornes de la modération pendant qu'il seroit devant ses Juges? Il

y a plus : Jacques ordonna à son Procureur-Général de songer à tous les Cas possibles, qui pourroient arriver pendant le Procès, de les mettre par écrit, & d'y ajouter son Opinion sur chaque Cas en particulier; afin que, toutes choses ayant été ainsi prévuës avec beaucoup d'exactitude, il n'y eut point de surprise à craindre, & qu'on pût remédier promptement à toutes les difficultez qui pourroient survenir. Conformement à cet Ordre, Bacon dressa un Ecrit sur ce sujet, & l'envoya au Roi, qui y fit plusieurs Notes ou Observations de sa propre main. Je n'en rapporterai ici qu'un seul Endroit. Après avoir marqué quelques Cas, dans lesquels ou pouvoit faire à Somerset quelques Promesses de grace, Bacon ajoute : *Toutes ces Promesses de grace & de pardon doivent s'entendre avec cette restriction; pourceu que, par une maniere d'agir insolente & pleine de mépris, il ne se rende pas incapable & indigne d'en obtenir l'effet.* La Remarque du Roi sur la marge est couchée en ces termes : *Ce danger a été prévu fort à propos, de peur que d'une part il ne commette quelques fautes impardonnables, & que de l'autre je ne paroisse*

roisse le punir par un esprit de vengeance. On ne faisoit point le Procès à Somersset pour aucune offense commise contre le Roi, mais pour le meurtre barbare d'un particulier qui étoit son Ami. Qu'est-ce donc que l'on entendoit par cette Conduite insultante & pleine de mépris, qu'on appréhendoit si fort de sa part? Quelles étoient ces fautes impardonnables, que cela pouvoit lui faire commettre? S'il eût fait quelques Réflexions malignes contre un Maître auquel il avoit de si grandes Obligations, seulement parce que ce Maître laissoit un libre Cours à la Justice; & le livroit à un Jugement équitable; Jugement, que mille circonstances rendoient d'une nécessité inévitable: ces Réflexions n'auroient fait qu'aggraver son crime dans l'esprit de tout le monde, & auroient fourni à son Maître une nouvelle raison pour permettre qu'il fût jugé suivant toute la rigueur de la Justice.

- APRES toutes ces Remarques, il me semble, que je puis me hasarder à faire mention d'un Fait rapporté par le Sr. Antoine Weldon. Cet Auteur raconte*, que, quand

* Court of K. James I. pag. 106.

quand le Sr. George More, Lieutenant de la Tour, vint dire au Comte de Somerset, qu'il devoit se préparer à comparoitre le lendemain devant les Juges, celui-ci répondit fièrement qu'il n'y iroit point, à moins qu'on ne l'y portât par violence; ajoûtant, que le Roi n'oseroit le mettre en Justice: Que le Lieutenant de la Tour, étonné d'un Discours si hardi, & qui lui parut être d'une si dangereuse conséquence, vint au Palais, quoiqu'il fût minuit, & qu'il demanda à parler au Roi, pour l'informer de ce qui venoit de se passer entre lui & Somerset: Que le Roi se mit à pleurer à ce Récit, & qu'il conjura More de se servir de toute son adresse, pour adoucir l'esprit de son prisonnier, & pour l'engager à la soumission. C'est ce que More entreprit, & il en vint à bout par Stratageme. Weldon assure, qu'il tenoit cette Histoire de la propre bouche du Lieutenant de la Tour. J'avoue, que c'est un Ecrivain partial, & qui s'abandonne à son humeur satirique & médisante; mais, les Ecrits authentiques, que nous avons produits, rendent cette Anecdote assez vraisemblable. J'omets d'autres circonstances,

ra-

rapportées par les Auteurs qui ont écrit l'Histoire de ce Regne. J'ajouterai seulement, que, dans le Recueil intitulé *Cabala*, il se trouve une Lettre d'un tour fort particulier, écrite au Roi Jacques, par Somersét, après sa Condamnation. Il demande au Roi dans cette Lettre, que la Possession de ses Biens lui soit conservée en son entier: mais, il y parle plutôt en Maître, qu'en Suppliant; & il semble plutôt exiger une chose dûe, que non pas demander une grace. Malgré l'obscurité affectée de certaines expressions, on ne laisse pas de découvrir, qu'il gardoit par devers lui quelque secret important, que Jacques craignoit qu'on ne vint à découvrir. L'issue de cette Affaire fut, que Jacques lui fit une Pension de quatre mille Livres sterling, qu'il lui continua aussi long-tems qu'il vécut.

LE Prince Henri mourut en l'Année 1612. Ses excellentes Qualitez l'avoient rendu l'Amour & l'Attente de toute l'Angleterre: & l'on peut dire, que Germanicus ne fut pas plus regretté par le Peuple Romain, que cet aimable Prince le fut par les Anglois. Ils ont encore cela de commun, que l'on a crû universellement,
que

que la mort prématurée de l'un & de l'autre avoit été procurée par poison. Le Prince Henri avoit témoigné en toutes occasions beaucoup d'aversion pour les Mignons, & un grand mépris pour Somerset: il avoit même déclaré, qu'il étoit résolu, s'il parvenoit jamais à la Couronne, d'humilier ce Favori, aussi bien que la Famille dans laquelle il s'étoit allié. Je laisse à décider au Lecteur, si l'Intrigue secrète, que j'ay rapportée un peu plus haut, a quelque rapport à la mort de cet aimable Prince, ou si elle ne regarde pas plutôt un Fait d'une nature toute différente *.

VILLIERS, qui n'avoit plus de Rival, & qui possédoit seul l'affection du Roi, recevoit tous les jours de nouvelles preuves de la bienveillance de ce Prince à son

* L'Auteur auroit bien dû nous expliquer quel étoit ce Fait; car, en nous laissant ainsi en suspens, il donne lieu aux Conjectures les plus injurieuses à la Mémoire de Jacques I. Dans les *Mémoires de l'Evêque Burnet touchant Charles & Jacques Seconds*, il y a un semblable Traic concernant Guillaume III. Et de pareilles Reti-
cences ne sont guères conformes aux véritables Loix de l'Histoire. *Rem. du Trad.*

son égard ; en même tems qu'il partageoit avec lui l'exercice de son Autorité. Dans le cours d'un petit nombre d'années, il fut fait Gentil-Homme de la Chambre, Grand-Ecuyer, Chevalier de la Jarretiere ; Comte, Marquis, & Duc de Buckingham ; Grand-Maître des Eaux & Forêts ; & Grand-Amiral d'Angleterre. En un mot, il devint un de ces Prodiges de Fortune, qui s'élevent de tems en tems dans le Monde, à peu près de la même maniere que les Cometes y paroissent, selon l'imagination du Vulgaire, c'est-à-dire, pour l'étonner & le châtier : ce qui fait voir jusqu'à quel point les Princes peuvent abuser du souverain Pouvoir, & braver, pour ainsi dire, le Genre humain, en élevant au Faîte des Grandeurs certains Sujets, que tout le monde juge peu dignes de ces Honneurs. Ce Favori traina après lui à la Cour une nombreuse suite de pauvres parens, auxquels il fit donner des Emplois considérables. Il les maria dans les meilleures Familles, & les revêtit de Dignitez dont l'éclat devoit être soutenu aux dépens communs du Peuple, qui étoit encore fort heureux, lorsqu'ils ne lui faisoient point d'autre mal. Après avoir

là, non-seulement ce que les Ennemis de ce Favori ont dit contre lui, mais aussi ce que ses Partisans ont allégué pour sa défense, je ne trouve point, que, pendant qu'il fut au timon des Affaires, & qu'il eut tout Pouvoir dans l'Etat sous deux Regnes consécutifs, il ait jamais formé aucun projet, ni fait aucune entreprise, dans lesquels il se soit proposé pour fin l'Utilité réelle ou l'Honneur de sa Patrie; ce qui est néanmoins la grande Regle par laquelle nous devons juger du mérite de ceux qui président au Gouvernement des Etats. Car, s'il rompit enfin le mariage qu'il avoit projeté entre le Prince de Galles & l'Infante d'Espagne, ce ne fut qu'un Sacrifice qu'il fit à sa propre vanité, & à son ressentiment. Cependant, les plus grands hommes du Royaume, & les plus capables de bien servir leur Patrie & leur Souverain, dépendoient entièrement de ce jeune Mignon, soit pour avoir accès à la Cour, soit pour y obtenir le moindre emploi.

C'EST ce que Bacon savoit très-bien. Aussi cultivoit-il l'Amitié du Favori avec une particuliere application. Mais, il doit avoir vivement senti la servitude

& le defagrément de fa condition , lorsqu'il éprouva , que , pour fe mettre bien dans l'efprit du Roi , il étoit néceffaire qu'il fe fît en quelque forte l'Intendant , ou le Maître-d'Hôtel , de Buckingham ; & qu'il s'appliquât à rechercher les moyens d'augmenter les revenus de fes Terres & de fes Charges. Il eft vrai , qu'il trouva fon compte dans ce fervice , & que l'expérience fit voir , qu'il ne pouvoit choisir de voye plus sûre pour arriver aux Charges auxquelles il afpiroit. Mais , un Avancement , qu'on n'obtient que par de femblables voyes , ne fait pas grand Honneur : & un homme , qui a le cœur bien placé , regarde une pareille l'aveur comme une vraie Disgrace.

LE Chancellier EGERTON , affoibli par fon grand âge & par fes infirmités , avoit fouvent demandé la permiffion au Roi de fe démettre de fa Charge *. Il étoit âgé de foixante-dix-fept ans , dans le tems dont nous parlons. Il avoit préfidé dans la Cour de la Chancellerie depuis l'an 1596 , avec la Réputation d'un Juge très-integre en ce qui concernoit les

* *Cabala* , pag. 219.

les Affaires des particuliers; mais, dans celles qui regardoient le Public, il témoigna toujours pour la Cour une complaisance, & une soumission, d'un très dangereux exemple, dans un homme qui occupe un poste de cette importance. Depuis du tems, Bacon aspirait secrètement à cette haute Dignité: &, comme c'étoit-là le plus haut Point où visoit son Ambition, il fit ses derniers efforts, pour mériter cette Charge par ses Services. Il eut aussi soin en même tems de s'appuyer du Crédit de Buckingham. Son Ambition le fit même descendre à des Artifices, qui, pour être fort communs à la Cour, n'en sont pas moins bas, ni moins blâmables, en eux mêmes. Il travailla, de tout son pouvoir, à ruiner dans l'esprit du Roi tous ceux, que la Voix publique nommoit à cette importante Charge. Il étoit particulièrement jaloux d'Edouard Coke, qu'il représentoit comme un homme attaché à son propre sens, qui affectoit de se rendre populaire, & qui s'appliqueroit bien plus à gagner les bonnes-graces de la Nation, qu'à maintenir les Prérogatives de la

la Couronne*. Quant à lui, il faisoit confister son plus grand mérite, dans son obéissance & dans la soumission qu'il auroit pour les Ordres de la Cour, dans le Crédit qu'il avoit parmi les Communes, & dans l'Influence qu'il pourroit avoir sur les Résolutions de la Chambre-Basse : Service, qu'il relevoit comme bien plus important dans un Chancelier, que celui de juger avec équité entre les parties.

Son Opinion, touchant l'Estime & la Considération où il étoit parmi la Nation, n'étoit pas sans fondement ; car, le Parlement, qui fut assemblé en 1614, le distingua avantageusement par une marque particuliere de faveur & de confiance † ; quoique ce Parlement fût d'ailleurs fort aigri contre les Ministres en général. L'on avoit objecté dans la Chambre-Basse, que la Charge de Procureur-Général rendoit celui, qui en étoit revêtu, incapable d'avoir Séance dans cette Chambre ; parce que son Office requéroit qu'il se rendît souvent dans la Chambre des Seigneurs. Les Communes, par pur égard pour Bacon, rejettèrent cette Objection

* Vol. IV. Lett. CXXIV.

† *Petyt's Placita Parliam.* pag. 174.

jection pour cette fois seulement , & lui permirent de prendre Séance parmi eux. Si l'on ajoûte à cela , que le Roi choisit le même Bacon , pour le faire Membre de son Conseil Privé , pendant que celui-ci exerçoit encore la Charge en question , il sera facile de juger avec quelle adresse , & avec quelle prudence , il falloit qu'il se fût conduit , pour ne s'être pas rendu suspect , ni à la Cour , ni à la Nation. En effet , il étoit favorisé par un Prince , qui exigeoit de ses Serviteurs une Soumission aveugle à ses Maximes de Gouvernement : & il ne donnoit pas d'ombrage à un Parlement , que ces Maximes avoient rendu jaloux du Prince , & qui , pour cette même raison , étoit fort prevenu contre presque tous ceux qui avoient part à sa Faveur.

MAIS , pour revenir , les Insinuations de Bacon produisirent sur l'esprit du Roi l'effet qu'il desiroit ; car , le Chancelier ayant resigné volontairement les Seaux , ils lui furent donnez avec le titre de *Lord Keeper* , le 7. Mars 1617. Une Lettre de Remercement , qu'il écrivit ce jour-là-même au Comte de Buckingham * , nous ap-

* Vol. IV. Lettre CLXVI.

apprend à quelle Recommandation il étoit redevable de sa Promotion à cette Charge.

PEU de jours après que les Seaux lui eurent été delivrez, le Roi partit pour l'Ecoffe, menant avec lui son Favori, qui étoit auffi en même tems son Premier-Ministre; car, toutes les Affaires, tant publiques que particulieres, lui étoient adreffées, de même que la plûpart étoient décidées felon sa fantaisie. La grande Affaire, sur laquelle rouloient alors les Délibérations du Conseil, étoit le Mariage du Prince Charles avec l'Infante d'Espagne. Quoique cette Résolution fût contraire à toutes les Regles de la bonne Politique, Jaques y persista néanmoins pendant sept ans entiers, contre son propre intérêt, & malgré le murmure universel de son Peuple: seulement, pour se procurer l'Honneur imaginaire d'une Alliance avec une Tête couronnée; car, toute autre Alliance lui paroissoit trop au dessous de sa Dignité. Quoique Bacon vit très-bien la Vanité d'un pareil dessein, & les Suites dangereuses qu'il pouvoit avoir, il n'avoit pas assez de courage, pour par-

parler comme il auroit dû. Il se contenta d'insinuer mollement au Roi, qu'il lui sembloit nécessaire, en cette occasion, d'avoir le suffrage unanime du Conseil, quels que pussent être leurs sentimens particuliers. Un semblable Conseil n'étoit pas capable de faire ouvrir les yeux à Jacques. Au contraire, ce Prince courut tête baissée se jeter dans le piège que lui avoit tendu Gundamor *. Ce fameux Ministre, aussi connu par ses bouffonneries, que par son talent pour les intrigues, avoit acquis un ascendant absolu sur l'esprit de Jacques, auquel il avoit l'art de persuader ce qu'il vouloit : jusque-là, qu'il l'engagea enfin de sacrifier sa Conscience au Pape, & son Honneur au ressentiment de Philippe, en faisant mourir un de ses plus braves Sujets, qui avoit été quelque tems auparavant la Terreur des Espagnols ; je veux dire le Chevalier Walter Raleigh, le seul des Favoris d'Elizabeth qui survécût alors.

LES Hollandois furent aussi se prévaloir de la foiblesse du Roi & de la disette d'argent où il se trouvoit. Les Villes, qu'ils avoient données en ôtages aux Anglois, étoient

* Ou Gondomar.

étoient encore entre les mains de ces derniers. Ils avoient peur, que les Ministres d'Espagne ne trouvassent enfin moyen d'engager Jacques à leur livrer ces Villes; vû que ce Prince ne pouvoit cacher son ardente passion pour le mariage qui se traitoit alors. Les Hollandois fa-voient d'ailleurs, que son Trésor étoit épuisé, & que ses Favoris n'en étoient pas moins insatiables. Ainsi, pour arriver à leur but, ils cessèrent tout-à-coup de payer la solde aux Anglois qui étoient en garnison dans les Places dont il s'agit. On en fit des plaintes à l'Envoyé des Etats à Londres: & celui-ci insinua, comme de son chef, à quelques-uns des Ministres, que, si le Roi le souhaitoit, les Etats, par considération pour lui, emprunteroient de l'argent à gros intérêt, & qu'ils acquitteroient par un seul payement la somme entière qu'ils devoient à la Couronne d'Angleterre. Ce Stratagème réussit selon leur souhait. Jacques écrivit là-dessus aux Etats, & l'Affaire fut aussitôt mise en Négociation. Le Pensionnaire Barnevelt, qu'ils envoyèrent à la Cour d'Angleterre, conduisit cette Affaire avec tant d'adresse, que le Roi consentit de leur remettre les Villes d'ô-

tage pour moins de trois millions de Florins; au lieu de huit millions, qu'ils s'étoient engagés de payer à la Reine Elizabeth, outre l'intérêt qui avoit couru depuis dix-huit ans. Tels sont les Evénemens de ce Regne, qui ne sont guères propres, qu'à décourager un Ecrivain, & qu'à rebuter un Lecteur.

PENDANT que le Roi étoit en Ecosse, il arriva une Affaire d'assez petite importance en elle-même; mais, qui nous fait connoître quel étoit le vrai génie de ces tems-là, & en quelle misérable sujétion le Favori tenoit tous ceux qui étoient dans les Charges publiques. Quoiqu'il eût contribué, comme nous avons dit, plus que personne à l'Avancement du Chancelier Bacon, il ne laissa pas d'être sur le point de le ruiner dans le tems dont nous parlons; & cela, non pour aucune faute ou négligence en ce qui touchoit le Service de son Maître, mais pour une Opinion donnée sur une chose qui concernoit la Famille de ce Mignon: car, celui-ci abusoit de son pouvoir avec tant d'insolence, que, pour le moindre sujet, il déposoit de leurs Charges les gens en place. C'étoit
par

par cet endroit, qu'il s'étoit principalement signalé depuis douze ou treize ans qu'il étoit en faveur, & à la tête des Affaires. Son Administration, comme remarque l'Evêque Haquet *, ressembloit à un torrent impétueux, qui, à chaque printems, emporte ce qu'il y a sur une terre, pour y jeter ce qu'il a enlevé sur une autre. L'Affaire, dont je veux parler, étoit telle. Milord Coke avoit été disgracié, & privé même de sa Charge de Chef-Justice, un an auparavant, parce que la Cour avoit éprouvé en plusieurs occasions, qu'il n'étoit point ami du Pouvoir arbitraire, ou de la Prérogative, comme on l'apelloit alors; mais, qu'au contraire, il maintenoit avec beaucoup de vigueur & de résolution l'Honneur de son Poste. Un nommé Peacham avoit été accusé d'avoir inféré dans un Sermon plusieurs passages tendans à la révolte, parce qu'ils sembloient réfléchir sur le Ministère; mais, c'étoit dans un Sermon, qui n'avoit jamais été prêché, & que son Auteur n'avoit jamais eu intention

* Life of Bishop *Williams*, part. 2. p. 19.

tion de mettre au jour. Le Roi, qui étoit jaloux outre mesure sur ce chapitre, craignit que cet homme ne fût renvoyé absous par ses Juges, ou du moins qu'il ne fût point condamné à quelque châtiment exemplaire. C'est pourquoi, il ordonna à son Procureur-Général Bacon de fonder les Juges avant le coup, & de prendre leurs Opinions, secrètement, & en particulier. Milord Coke refusa opiniâtement de déclarer la sienne; regardant cette nouvelle méthode de prendre les Opinions, non seulement comme contraire aux Usages du Royaume, mais aussi comme de très-dangereuse conséquence. Dans le même tems, il avoit jugé une Cause, qui concernoit les Loix coutumières *. Le Demandeur, qui se croyoit lésé, apella de sa Sentence à la Chancellerie; mais, le Défendeur refusa d'y comparoitre, déclinant l'Autorité de cette Cour. En quoi il étoit soutenu par le Lord Chef-Justice, qui menaçoit le Chancelier d'un *Premunire* †, fondé sur un Statut

* Bacon, Vol. IV. Lettres CXXV, CXLI.

† On entend, par ce mot, la Peine qui est portée par les Loix contre les Juges d'une Cour,

Statut, fait la 27 Année d'Edouard III, contre ceux qui empiétoient ainsi sur les limites de sa Juridiction. Le Roi, qui crut son Autorité blessée dans cette attaque faite à la Cour de son Pouvoir absolu, comme s'exprime Bacon, examina cette Affaire dans son Conseil, où le Chef-Justice fut condamné à demander pardon à genoux de ce qu'il avoit fait.

MAIS, ce qui acheva d'indigner la Cour contre lui, ce fut sa Conduite dans l'Affaire de l'Evêque de Litchfield & de Coventry, auquel le Roi avoit accordé une Eglise en Commende. L'Avocat Chiborne, qui avoit plaidé contre l'Evêque, avoit maintenu dans son Plaidoyer * plusieurs Propositions, qui furent jugées préjudiciables & déroatoires au Pouvoir suprême & impérial du Roi *: Pouvoir, qu'on affirmoit être distinct de son Autorité ordinaire, & être d'une Nature plus relevée. Jacques, ayant été informé de ce qui se passoit par son Procureur-Général Bacon, ordon-

Cour, soit Ecclésiastique ou Séculière, qui entreprennent de connoître d'une Affaire qui est du Ressort d'une autre Cour de Justice. *R. d. Trad.*

* Bacon, Lettres CXLII, CXLV.

donna aux Juges de ne pas pouffer leurs Procédures plus avant sur cette Affaire , jusqu'à ce qu'ils en eussent conféré avec lui. Les Juges s'étant assembles à cette occasion , résolurent unanimement , qu'ils ne pouvoient pas obéir à cet Ordre ; que la Lettre , qu'ils avoient reçue , étoit contraire aux Loix ; qu'ils étoient obligés par leur Serment , & par le Devoir de leur Charge , de rendre la Justice sans délai ; & qu'en conséquence ils avoient procédé au Jugement de ce Procès dans le tems fixé. C'est ce qu'ils certifièrent au Roi , par un Ecrit qu'ils avoient tous signé de leurs mains. Cette Remontrance mit le Roi fort en colere : il leur écrivit une Lettre fort aigre , leur commandant absolument de ne point passer plus outre dans la connoissance de cette Affaire , jusqu'à son retour à Londres. Ils furent alors citez devant le Conseil , & le Roi les censura vivement de ce qu'ils souffroient que des Avocats vulgaires missent en question sa Prérogative Royale , qu'il leur représenta comme une matière trop sublime & trop sacrée , pour être agitée dans les Plaidoyers ordinaires. A la fin , élevant sa voix , il leur fit cette Question à chacun en particulier :

lier : Que si, en quelque tems que ce fût, il concevoit que son pouvoir ou son profit fût intéressé dans une Cause pendant devant les Juges ; qu'en consequence il requît de conférer avec eux sur ce sujet ; & qu'il leur ordonnât, en attendant, de ne point procéder plus outre en cette Affaire ; s'ils ne devoient pas, en cette Rencontre, suspendre leurs Procédures par raport à la susdite Cause ? Ils répondirent tous, excepté le seul Chef-Justice, qu'il étoit de leur Devoir, en pareil cas, d'obéir à ses Ordres. Quant au Chef-Justice, sa Réponse mérite d'être ici rapportée. Il répondit donc, que, „ si un pareil cas „ arrivoit, il feroit alors ce qu'il conviendrait à un Juge de faire *.

MAIS, ce grand Jurisconsulte, qui avoit assez de courage pour résister au Roi en face, manquoit de cet esprit philosophique, qui peut seul rendre un homme capable de vivre dans la solitude & de converser avec soi-même. Sa Disgrace lui faisoit plus d'Honneur, que toutes les Charges auxquelles il avoit été élevé : cependant, il ne pouvoit la supporter. C'est pourquoi il rechercha bientôt les
moyens

* Bacon, Vol. IV. Lettre CXLV.

moyens de rentrer en grace auprès du Roi. Pour cet effet, il fit assez baslement sa Cour au Favori, lui offrant de donner sa fille en mariage au Chevalier John Villiers. Pendant qu'il étoit en Pouvoir, il avoit refusé ce parti avec beaucoup de hauteur & de mépris; mais, dans le tems dont nous parlons, il fit prier cette même personne de l'honorer de son Alliance *. Il employa donc le Secrétaire Winwood, pour informer le Comte de Buckingham, qu'il avoit un extrême regret du passé, & de n'avoir point su profiter de l'honneur que le Frere du Comte lui avoit fait en recherchant sa fille; qu'il desiroit maintenant avec passion, que cette Affaire fût remise sur le tapis, & que le mariage en question pût enfin s'accomplir; que, si sa Proposition étoit acceptée, ils pouvoient dresser eux-mêmes les Articles du Contract. Comme la jeune Dame étoit, non seulement une Beauté célèbre, mais de plus un très-riche parti, la personne, qui étoit la plus intéressée dans cette Affaire y donnoit

* Bacon, Lettres CLXXVII, CLXXVIII.

volontiers les mains, & la mere du Favori y pouffoit son second fils avec beaucoup de chaleur. Cette Nouvelle allarma fort le Chancelier. Toujours jaloux de la Réputation de Coke, & toujours en inimitié avec lui, il redoutoit son Alliance avec une Famille si puissante. Son imagination lui représenta tout le péril dont sa Fortune, tant présente que future, étoit menacée par cette Union; ne pouvant pas oublier, qu'il avoit encore traité depuis peu son Antagoniste avec une liberté qui approchoit fort de l'insulte *. Ces appréhensions le firent songer aux moyens de rompre le Mariage projeté. Là-dessus, il résolut de tâcher d'en détourner le Roi & son Favori, par des raisons prises de leur honneur & de leur intérêt. Les Lettres, qu'il leur écrivit à l'un & à l'autre en cette occasion, se ressentent de l'état de perplexité où il étoit alors. On y voit un homme embarrassé, qui craint pour soi-même. Affectant néanmoins d'être assez indiffe-

rent

* *Bacon*, Vol. IV. Lettre CXXXIX. à *L. Coke*.

rent sur ce qui le pouvoit concerner lui-même, il passe légèrement là-dessus, pour s'attacher uniquement à considérer ce qui pouvoit avoir quelque relation à l'intérêt de ceux qu'il faisoit profession de vouloir servir. Mais, cet Artifice ne lui réussit point. Buckingham s'aperçut bien du motif qui le faisoit agir, & le Roi lui fit une Réponse fort sèche. D'un autre côté, la jeune Dame Compton, ayant fû le Personnage qu'il avoit joué dans cette conjoncture, donna carrière à sa langue, & se déchaina contre le Chancelier avec cette Eloquence naturelle aux femmes contre ceux qui les ont traversées dans la poursuite de quelque intérêt, ou de quelque passion favorite. Le Chancelier, voyant que, pour éviter un péril éloigné & incertain, il s'étoit jetté dans un autre très-réel & immédiat, ne fit pas de scrupule de changer de batterie, & de combattre sa première opinion. Il offrit même de s'employer auprès de la mere de la jeune Dame, pour avancer le Mariage *; Service, qu'on ne lui demandoit pas :

* Bacon, Lettre CLXXXI.

pas: mais, en s'y prenant de la sorte, il travailla justement à faire manquer l'Affaire. La Fortune des Ministres dépend souvent de semblables incidens, & leur Ambition est souvent obligée de s'abaisser jusqu'à ces petites Intrigues.

Cependant, le Chancelier eut beau faire, il ne put rentrer si-tôt en grace auprès de Buckingham. Sa Famille le chargeoit de reproches à ce sujet: & il gémit long-tems sous le cruel accablement d'esprit, dans lequel un Homme de Cour ne peut manquer de tomber, lors que son Pouvoir & sa Dignité sont à la merci d'un jeune Favori, enflé de son élévation, & qui se croit offensé. Ils furent pourtant réconciliés à la fin; & leur amitié, (si l'on peut donner ce nom à la complaisance fervile que l'un étoit obligé d'avoir pour toutes les volontez de l'autre:) & leur amitié, dis-je, dura sans interruption pendant quelques années, Buckingham continuant toujours à gouverner & à disposer de tout selon sa fantaisie.

IL plaçoit & déplaçoit les grands Officiers de la Couronne, selon que son Caprice, sa Passion, ou son Intérêt, le
lui

lui dictoit. Il favorisoit ou traversoit toutes les personnes particulieres, qui avoient quelques Affaires dans les Cours où il avoit quelque influence. Il autorisoit les projets les plus odieux, & les plus contraires aux Loix, lorsqu'ils pouvoient contribuer, soit à l'enrichir lui-même, soit à enrichir quelqu'un de sa Famille. En un mot, il étoit devenu formidable à son Maître même, qui l'avoit élevé de la poussiere, & qui auroit dû le tenir en crainte par son autorité. Ce n'est pourtant pas que ce Favori s'appliquât beaucoup aux Affaires. Au contraire, il menoit une Vie très-dissipée, & employoit presque tout son tems, ou en vains Amusemens, ou en Plaisirs criminels.

Au commencement de l'Année 1619, François Bacon fut créé Grand-Chancelier d'Angleterre, & incontinent après Baron de Verulam; mais, l'année suivante, il changea ce Titre en celui de Vicomte de Saint-Alban. On peut passer légèrement sur de pareils Evénemens dans sa Vie; vû qu'il étoit d'ailleurs un si grand homme, que ces honneurs extérieurs ne pouvoient guère ajoûter de lustre à son

nom. Si ces fortes de Titres avoient été la récompense immédiate de ces grands & nobles Services, qu'il avoit rendus, & qu'il méditoit encore de rendre, à sa Patrie, ils mériteroient qu'on en fît une mention plus particuliere, pour faire honneur à la mémoire du Prince qui les lui auroit conférez.

Ni le poids ou la variété des Affaires, ni la pompe de la Cour, ne furent point capables de le détourner de l'Etude de la Philosophie. Les premières étoient un Fardeau qui l'embarassoit; au lieu que l'autre étoit son Occupation favorite, à laquelle il donnoit toutes ses heures de loisir. Il publia en 1620 son *Novum Organum*, qui fait comme la seconde Partie de sa *Grande Instauration des Sciences*. Il avoit travaillé pendant 12 ans à la Composition de cet Ouvrage, qu'il retoucha plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il l'eût enfin réduit en la forme où nous le voyons aujourd'hui; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il eût rangé toutes ses idées dans une certaine suite d'Aphorismes. De tous ses Ouvrages, celui-ci paroît être le plus fini, & celui qu'il a revû avec le plus d'exaëtitude. En effet, la
forme,

forme, qu'il lui a donnée, n'admet rien d'étranger au sujet, rien de tout ce qui n'est que pur ornement. Les embellissemens de l'imagination, & l'harmonie du stile, sont ici rejettez, ou négligés, comme des beautés entièrement superflues dans un Ouvrage de cette nature. De plus, l'Auteur a ici employé plusieurs mots dans un sens nouveau & particulier. C'est ce qui a pû décourager quelques Lecteurs, & donner occasion à d'autres de s'imaginer, que ces termes ne sont pas plus intelligibles, que l'horreur du vuide, que les quiddités, & les formes substantielles, de la Philosophie qu'il vouloit décréditer. Aussi est-ce de tous ses Ecrits celui qui a été le moins lû, ou le moins entendu. Son But, en le composant, a été de donner une nouvelle Logique, qui fût plus utile, & d'un usage plus étendu, que celles qui avoient paru jusqu'alors; car, ces sortes de Logiques ne contenoient guères que des Regles sur les Syllogismes & sur les diverses manieres de former des Argumens. Cela peut, à la vérité, quelquefois servir pour prouver à d'autres certaines Véritez que nous connoissons

déjà, ou pour découvrir les Sophismes qui sont cachés, soit parmi nos raisonnemens, soit parmi ceux des autres hommes. Mais aussi, voilà à quoi se réduit à peu près toute l'Utilité qu'on en peut retirer. Quant à notre Auteur, son dessein étoit d'enseigner un Art, qui pût servir à l'Invention des autres Arts, & à faire de nouvelles Découvertes, réelles, importantes, & d'un usage général pour la vie humaine. Dans cette vûë, il nous propose de tourner notre attention, des idées ou notions abstraites, aux choses mêmes; de laisser-là ces subtiles & frivoles Spéculations de l'Ecole, qui embrouillent plus l'Entendement, qu'elles ne l'éclairent, pour nous attacher aux faits & à l'expérience, & rechercher par cette voye quelles sont les véritables Loix & Propriétez de la Nature: Méthode, qui convient à des gens sages, qui ne se proposent d'autre But dans leurs Recherches, que de s'instruire de la Vérité.

NOTRE Auteur commence d'abord, par tâcher de déraciner de notre Esprit, les Erreurs qui y croissent naturellement, ou qui y ont été plantées par l'Education, & fomentées par l'Autorité de certains hom-

hommes, dont les Ecrits ont été long-tems regardez, quoique mal à propos, comme une Regle certaine de Vérité. Lorsque l'Esprit est ainsi bien disposé pour s'instruire, il propose la seconde partie de son plan, qui contient la véritable Méthode d'expliquer les phénomènes & les propriétés des choses naturelles; savoir, par les faits & par les expériences; par une bonne & solide induction, bien différente de cet Art puérile, qui avoit été usité jusque-là dans les Ecoles. L'induction, dont nous parlons, demande un nombre suffisant d'expériences, ou d'exemples, recueillis avec jugement, & raportés avec une impartiale sincérité; afin qu'après les avoir examinés de tous côtes, & avec toute l'attention possible, pour nous assurer qu'on ne peut pas y opposer d'exemples contraires, nous en puissions déduire quelque vérité utile, & qui puisse nous conduire à quelque autre découverte. Ainsi, dans cette Méthode, l'expérience & le raisonnement vont toujours de compagnie, pour se prêter un secours mutuel, & pour s'éclaircir l'un l'autre, dans quelque partie des Sciences que ce soit.

COMME nous approchons maintenant du plus remarquable Evénement de la Vie publique de notre Auteur; Evénement, dont la conséquence a été un Renversement total de sa Fortune, & de tous ses Honneurs; il sera nécessaire de spécifier ici les Causes qui l'ont conduit par degrés à sa Ruine: vû principalement, que cette Affaire n'a pas été considérée jusqu'ici sous le point de vûë, qui la rend plus intéressante & plus instructive. Quels qu'aient été ses crimes, il paroîtra clairement, comme je crois, par le détail où je vais entrer, qu'il fut sacrifié à la sûreté d'un autre beaucoup plus coupable que lui, & que sa perte fut causée par un Maître, qui ne jugeoit pas droitement, & auprès duquel c'étoit un plus grand mérite de savoir l'amuser, que d'être en état de lui rendre les Services les plus importans.

ENTRE les Défauts de Jacques I, il n'y en eut point de plus pernicieux, soit à sa propre Famille, soit à la Nation entiere, que sa Vanité. Il faisoit un cas infini de certains avantages imaginaires, qu'il trouvoit en sa personne; de ce Droit inhérent, par lequel il prétendoit
que

que la Couronne d'Angleterre lui étoit dévolué; de la grande Connoissance, qu'il croyoit avoir acquise depuis long-tems des plus grands Secrets de l'Art de régner; & enfin de sa profonde Habileté dans les Sciences. Sa Maxime favorite étoit, que *Qui ne fait pas dissimuler, ne fait pas régner*. Mais, il paroît avoir entièrement ignoré une autre Maxime, sans laquelle la première ne sauroit être d'un grand usage, même pour un peu de tems; savoir, que, si l'on dissimule, il faut cacher avec soin l'Artifice, & tromper sous une apparence de bonne-foi & de candeur. Pour lui, au contraire, il découvroit d'abord son Jeu, tant à ses Sujets, qu'aux Etrangers. Aussi, soit dans ses entreprises contre la liberté des premiers, soit dans ses négociations avec les derniers, ce prétendu Salomon étoit-il toujours la Dupe. On ne peut nier, que Jacques I n'eut beaucoup de Savoir: mais, il étoit versé dans des Sciences, qui ne conviennent pas à un Prince, qui sont le vrai Rebut des Ecoles, & qui ne servoient qu'à lui donner une grande facilité de parler impertinemment sur toutes sortes de Sujets; car, il se plai-

soit

soit à faire montre de ce ridicule Savoir d'une maniere pedantesque.

SUR tous ces Articles, il étoit exalté jusqu'au nuës par les plus dangereux de tous les Flatteurs : je veux dire *les graves & révérends Ecclesiastiques*. Pour récompense de leur indigne Adulation, & de ce qu'ils l'encourageoient à employer ses Talens d'une maniere peu convenable à un Prince, Jacques leur permit souvent de se servir de son Autorité, pour satisfaire leurs Passions & leur ardent Desir de dominer. Ces Messieurs, ne voulant point demeurer en reste avec lui, forgèrent, à leur tour, en sa faveur, un Pouvoir absolu & supérieur aux Loix humaines, un Droit divin d'être méchant, & de tyranniser son Peuple, sans pouvoir être contrôlé de personne. Quelque horrible que fût cette Doctrine, ils eurent la Hardiesse de la fonder sur l'Ecriture Sainte. Mais, si elle s'y trouvoit, ce qu'on ne peut soutenir sans Blasphème, ce seroit le Triomphe des Incrédules, & une Démonstration, que ces Ecrits Sacrez n'ont point été inspirez de Dieu, mais qu'ils tiennent leur Origine d'un Etre, qui lui est opposé, & qui est l'Ennemi juré de tout Bien.

CET-

CETTE Doctrine étant conforme à l'Esprit dépravé de Jacques, il l'embrassa avec avidité; & elle fit qu'il regarda ses Sujets comme des Esclaves, & ses Parlemens comme les Usurpateurs d'un Pouvoir, auquel ils n'avoient aucun Droit, ou tout au plus un Droit précaire. C'est pourquoi, il affecta pendant sept ans de gouverner sans eux, d'établir un intérêt à part & différent de celui de son Peuple, & de pourvoir à ses besoins & à ceux de l'Etat par d'autres voyes que celles qui étoient prescrites par les Loix fondamentales du Royaume. Ces voyes lui avoient été suggérées par les plus grands Ennemis du Bien public, savoir, par les Monopoleurs & les Faiseurs de Projets: sorte de Gens, qui se couvroient du nom & de l'autorité de Buckingham, dont ils achetoient la protection à un prix exorbitant, aux dépens du Peuple qu'ils voloient & pilloient impunément. La Mere de ce Favori avoit aussi sa bonne part dans tous ces Monopoles. Cette femme, à qui l'on avoit accordé depuis peu par honneur le Rang de Comtesse, étoit un de ces esprits intrigans qui se mêlent de tout. Comme elle étoit d'une
cupi-

Cupidité insatiable, elle favorisoit tous les projets dont il lui revenoit du profit, quelqu'injustes ou scandaleux qu'ils fussent d'ailleurs ; & elle réussissoit dans tout ce qu'elle entreprenoit, à cause du grand pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son fils. Il n'est donc pas surprenant, que, dans un tems où l'Angleterre étoit en effet gouvernée par un jeune dissolu, qui se laissoit lui-même conduire par une femme intrigante & ardente à faire sa main : il n'est pas surprenant, dis-je, que, sous une telle Administration, le Peuple fût vété & pillé par des Patentes illégitimes, par des Monopoles, & par d'autres moyens iniques, inventez exprès, pour enrichir un petit nombre, & pour faire des milliers de misérables.

IL falloit des Patentes scellées du grand Sceau, pour autoriser ces Monopoles. Le Chancelier les avoit toutes scellées, sans hésiter, & presque implicitement, comme simple Créature de Buckingham ; ou, s'il s'étoit quelquefois hasardé de représenter qu'elles étoient contraires aux Loix, il l'avoit fait d'une manière trop foible & trop timide, pour que ses Remontrances produisissent aucun effet.

Voilà

Voilà la grande Tache, qui ternit sa Réputation: c'est que la Providence l'ayant placé, pour ainsi dire, sur la frontiere qui sépare la Prérogative du Roi de la Liberté du Peuple, il deserta ce poste d'honneur, ou du moins il ne le défendit que foiblement; & que, s'il n'encouragea point les entreprises qu'on faisoit continuellement sur la Liberté du Peuple, au moins il y conniva lâchement. C'étoit, à la vérité, contre son Inclination, aussi bien que contre ses propres Sentimens; car, il n'ignoroit pas ce que la bonne Politique auroit exigé. Il savoit très-bien, que le véritable Intérêt du Roi étoit de vivre en bonne Intelligence avec son Peuple. C'est pourquoi, il lui avoit conseillé d'assembler souvent le Parlement, & de s'appliquer à gagner l'affection & la confiance de la Nation, pour mieux affermir son Gouvernement. Quoique ce Conseil fût tout à fait opposé aux Maximes sur lesquelles Jacques I vouloit établir son Autorité; & quoique ce Prince eut résolu de supprimer pour jamais les Parlemens, sous prétexte qu'ils empiétoient sur son Autorité, & qu'ils se faisoient plus grands, & leur Prince

ce

ce plus petit , qu'il ne convenoit , ni à l'un , ni à l'autre ; il se laissa néanmoins persuader d'assembler encore une fois les deux Chambres , d'autant que l'Etat de ses Affaires le requéroit absolument. En effet , quoique le Peuple fût opprimé & pillé , le Roi n'en avoit pas moins besoin d'argent ; parce que ceux , à qui il avoit commis son Autorité , & qui pilloient en son nom , gardoient pour eux-mêmes presque tout le profit de leurs rapines , & qu'ils ne laissoient guère autre chose au Roi pour sa part , que la haine causée par ces vexations. Ajoutez à cela , que la Conjoncture paroissoit favorable pour obtenir de gros Subsidés des Communes. Comme tout le Corps de la Nation témoignoit un zèle extraordinaire pour aider son infortuné Gendre à recouvrer le Palatinat , le Roi avoit tout lieu d'espérer , que , sur l'assurance qu'il donneroit au Parlement de faire la guerre avec vigueur , cette Assemblée lui accorderoit des sommes considérables , qu'il pourroit ensuite employer , comme il fit effectivement , à d'autres usages , qui s'accordoient mieux à son génie & à son humeur.

LE Parlement fut donc convoqué dans ces vûës, & il s'assembla le 20 de Janvier 1621. Le Roi ne fut pas tout-à-fait trompé dans sa conjecture; car, les Communes lui accordèrent d'abord deux Subsidies entiers: mais, en même tems, elles se mirent à faire des Recherches rigoureuses sur ces Taxes arbitraires, qui, durant l'espace de sept ans, étoient devenues insupportables au Peuple. Parmi ces Monopoles, il y en avoit sur-tout trois, qui étoient d'une Injustice & d'une Tirannie criante. Certaines personnes avoient obtenu des Lettres patentes du Roi, qui leur donnoient le Pouvoir de mettre une Taxe annuelle sur les Auberges & sur les Cabarets à Bierre par toute l'Angleterre: de sorte que personne ne pouvoit tenir ces sortes de maisons, sans la licence de ceux qui avoient les dites Patentes; & quiconque ne payoit pas exactement la somme à laquelle ils jugeoient à propos de le taxer, il pouvoit compter, qu'on feroit ses meubles, ou qu'on le jetteroit dans une prison. Ces Maltotes devinrent une source féconde de vexations, qui tomboient sur les plus pauvres gens. Mais, on avoit inventé

un troisieme Monopole, encore plus énorme que les deux autres. Il étoit exercé par deux vils Instrumens du Favori, Monpeffon & Michel, qu'on peut dire avoir été les Dudley & les Empson de ce tems-là. On leur avoit accordé une Patente, par laquelle il n'étoit permis qu'à eux de faire & de vendre des Galons d'or & d'argent. Le premier des deux étoit un homme de fortune, dont la seule ambition étoit de se faire considérer, quoique ce ne fût que par ses crimes. L'autre étoit un obscur Juge à Paix dans un Quartier reculé de la Ville, où il vivoit sordiment du Tribut qu'il tiroit sur les Lieux de Débauche. Ces deux hommes avoient abusé d'une maniere honteuse du Pouvoir que leur donnoit leur Patente exclusive; ayant fait faire une grande quantité de Galons de mauvais Aloï, qu'ils débitoient pour de véritables Galons d'or & d'argent, quoiqu'il y eût beaucoup de cuivre & d'autres matieres semblables mêlées parmi *. Si quelqu'un étoit présumé de faire ou vendre en cachette d'autres Galons que les leurs, ils le

* *Wilson.*

le faisoient emprisonner, & condamner à une grosse Amende *. Ils étoient d'autant plus hardis à maltraiter ainsi les gens, que le Sr. Edouard Villiers, demi-frere du Favori, étoit associé dans leur Patente, quoiqu'il n'y fût pas nommé.

ON s'étoit plaint hautement de ces Abus, & de plusieurs autres, dans le Parlement; & ils y furent sévèrement censurez. Mais, les Communes ne s'en tinrent pas-là. Elles voulurent remonter jusqu'à la première Cause de tous ces Abus, pour découvrir par l'influence de qui ces Patentes avoient été procurées, comment elles avoient pû passer, & comment on y avoit apposé les Sceaux.

ON porta aussi plainte au Parlement de quelques Malversations, qui s'étoient commises dans la Chancellerie. Le Roi en fut alarmé pour l'amour de son Chancelier, & plus encore pour l'amour de son Favori; parce qu'on avoit averti Buckingham, que quelques Membres des Communes tenoient des Assemblées secrètes †, dans le dessein de faire tomber sur lui le Blâme de tout ce qui s'étoit fait

* *Hacquet*, pag. 49.

† *Cabala*, Lettre II.

fait de plus odieux & de plus contraire aux Loix. Les Créatures du Favori, ayant pris l'épouvante à cette nouvelle, lui persuadèrent, que le seul moyen qui lui restoit pour s'assurer l'Impunité, tant à lui même qu'à eux, étoit d'engager son Maître à dissoudre le Parlement. Jacques, que la peur avoit saisi, alloit faire cette imprudente & dangereuse Démarche, s'il n'en avoit été détourné par les sages Remontrances de Williams, Doyen de Westminster. Ce rusé Courtisan lui conseilla de révoquer tout d'un coup, par une Proclamation, toutes les Lettres patentes qui autorisoient ces Monopoles, de sacrifier les Coupables subalternes au Ressentiment du Public, & d'adoucir le Parlement, en lui insinuant, que le premier Conseil de cette Réformation lui avoit été donné par son Favori, dès qu'il se fût aperçu de l'Abus qu'on avoit fait de ces Lettres patentes.

LE Roi résolut de suivre cet Avis ; mais, cela ne le délivroit pas de toutes ses Craintes. Le Chancelier, qu'il étoit aussi de son intérêt de conserver, étoit accusé publiquement. Le Favori, que sa tendresse ne lui permet-

mettoit pas d'abandonner , étoit attaqué fécrètement , & par cela même plus dangereusement , si-non comme le premier Auteur de toutes les Injustices & de toutes les Vexations , au moins comme celui qui les avoit appuyées. Il étoit impossible, dans cette conjoncture, de sauver le Favori & le Chancelier. Il faloit que le Roi se résolut d'abandonner , ou l'Objet de son Inclination , ou l'Oracle de son Conseil *. Il n'est pas malaisé de deviner quel Parti un Prince tel que Jacques pouvoit prendre en cette Occasion. Sa Passion l'emporta sur sa Raïson , & le Vicomte de St. Alban fut sacrifié à la Sûreté de Buckingham. Il fut obligé de renoncer à sa propre Justification. Comme son grand Savoir lui avoit acquis l'Estime de toute la Nation , & qu'il s'exprimoit d'ailleurs avec une Eloquence qui entraînoit tous ses Auditeurs , le Roi n'osa pas hazarder de lui laisser plaider sa Cause devant les Seigneurs ; de peur que , pendant le cours du Procès , il ne détournât de dessus lui-même

12

* *Bushel's Abridg. Post. pag. 2, 3.*

la haine du Public , en découvrant les mauvaises Pratiques du Ministère dont il étoit très bien instruit , & en spécifiant les Patentes qu'il avoit été forcé de sceller , quoiqu'elles fussent contre les Loix. Tout cela ne pouvoit manquer de porter coup contre Buckingham , qui étoit le principal Objet de la Vengeance de la Nation. Pour ce qui est des Fautes dont on chargeoit Bacon lui-même , il auroit pû les exténuer d'une manière qui lui auroit fait obtenir une Sentence moins rigoureuse. C'est ce qu'il comprenoit très-bien : mais , le Roi lui défendit absolument d'être présent à son Procès ; lui donnant sa Parole Royale , qu'il trouveroit moyen de prévenir sa Condamnation ; ou que , si cela étoit impossible , il le récompenseroit abondamment d'un autre côté. Bacon obéit ; & ce fut sa Ruine.

Le 12. de Mars , la Chambre des Communes nomma un Committé pour rechercher les Abus qui s'étoient commis dans les Cours de Justice *. Quelques jours après , le Chevalier Robert Philips , Gentil-

* State Tryals, Vol. I. pag. 353. &c.

un homme distingué par son zèle pour le Bien public, & par un grand fond d'humanité, rapporta à la Chambre, que deux personnes avoient porté Plainte contre le Chancelier de ce qu'il s'étoit laissé corrompre. Il fit ce Rapport, non seulement sans aucune aigreur, mais même dans des termes pleins de respect & d'égard pour l'Accusé: proposant en même tems, que chaque Plainte fut portée en particulier sans la moindre exagération. Le 19, il y eut une Conférence entre quelques Membres des deux Chambres, dans laquelle les Seigneurs résolurent d'examiner cette Affaire au plutôt. Dès que cela fut répandu dans le Public, il s'éleva une foule d'Accusateurs contre l'infortuné Chancelier, principalement de Gens, qui, lui ayant fait des Présens, n'avoient pas laissé de perdre leurs Procès: ce qui les animoit plus contre lui, que l'Injustice des Sentences qu'il avoit prononcées; car, il ne paroît pas, qu'aucun de ses Décrets aient jamais été cassé.

PENDANT que cette Affaire s'examinait dans le Parlement, le Chancelier étoit retenu dans sa maison, par une indisposition réelle ou prétendue. Dans

quelle perplexité ne doit-il pas s'être trouvé? Il avoit le Cœur grand & élevé: sa propre Conscience le condamnoit. Cependant, il avoit une extrême sensibilité pour sa Réputation: il en avoit joui long-tems; & il se voyoit sur le point de la perdre. Il ne pouvoit que faire des Réflexions accablantes, soit qu'il considérât le passé, ou qu'il jettât les yeux sur l'avenir. De quelle honte, de quelle confusion, ne devoit-il pas se sentir couvert, lorsqu'il se voyoit maintenant, à l'âge de soixante & un an, devenu la Victime des Extorsions de ses Domestiques, auxquelles il avoit connivé, plutôt que d'aucune Faute qu'il eût commise lui-même!

LE 26. de Mars, le Roi se rendit à la Chambre des Seigneurs: &, affectant de se rendre populaire par des expressions étudiées, il reconnut les Abus de son Gouvernement. Il déclama contre les Monopoles dont on se plaignoit. Il abandonna franchement les Coupables subalternes à la rigueur de la Justice: le tout pour l'amour de son Favori, qu'il s'efforça de justifier, à la fin de sa Harangue, par les Raisons les plus pitoya-

toyables du monde. En effet , il étoit impossible d'en alléguer de bonnes en faveur de celui qui étoit l'Auteur de tout le mal , & sans l'appui duquel les autres n'auroient pû se rendre criminels. Les Seigneurs ne furent point les Dupes de cette Harangue. Cependant , comme ils crurent que c'étoit assez que d'avoir réduit leur Souverain à la nécessité de faire son Apologie , ils parurent satisfaits. Ainsi , Buckingham échapa pour cette fois , pour accumuler encore de nouveaux Crimes sur les anciens , & pour périr enfin ignominieusement par la main d'un particulier ; après avoir été dévoué à une pareille fin par les Imprécations de tout le Peuple , & encore plus solennellement par les Dénonciations de leurs Représentans.

APRÈS trois semaines de vacances , le Parlement s'assembla de nouveau. Tout le Poids de l'Indignation des Seigneurs tomba alors sur le pauvre Chancelier. Ils ne furent pas contents de la Confession générale qu'il leur fit tenir , quoiqu'elle fût présentée par le Prince de Galles lui-même. Dans cette Confession , le Chancelier renonçoit à toute Justification

tion de lui-même, & ne demandoit d'autre Grace, si-non que *son humble Confession fût sa Sentence, & la Perte des Sceaux sa Punition.* Il fut obligé de répondre en détail sur chaque Chef d'Accusation; ce qu'il fit le 21. de Mai 1621, avouant dans les termes les plus exprès toutes les Malversations dont on le chargeoit en 28. Articles différens, & se remettant entièrement à la Clémence de ses Juges. Ils le condamnèrent à payer une Amende de 40. mille Livres sterling, & à être emprisonné dans la Tour selon le bon plaisir du Roi. Outre cela, ils le déclarèrent incapable de posséder aucune Charge dans l'Etat, & d'avoir jamais Séance dans le Parlement, & lui défendirent d'approcher de la Cour. C'est ainsi qu'il perdit tous les Privileges de sa Qualité de Pair: Sévérité, qui n'étoit guères en usage, que dans le Cas de Trahison.

LE dernier Chef d'Accusation, qu'on porta contre lui, est remarquable. Il y est dit, qu'il avoit donné lieu à ses Domestiques de commettre de grandes Exactions, tant pour ce qui regardoit les Sceaux privez, que lorsqu'il s'agissoit

soit de sceller les Ordonnances. On a cru généralement, que cette Indulgence, qu'il avoit pour ses Domestiques, & qui étoit certainement excessive, fut la principale Cause des Malversations, qui lui attirèrent sa Disgrace *. Naturellement libéral, ou, pour mieux dire, prodigue au-delà de ce que peut se permettre un homme qui veut conserver son Intégrité, il souffroit que ses Domestiques & ses Officiers fissent des Dépenses excessives : & comme il y en avoit plusieurs qui étoient jeunes, & qui aimoient les Plaisirs, ils s'y livroient sans reserve, parce que le Maître n'y paroissoit pas faire attention. Soit qu'il ne se fût aperçû de ce Désordre, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier ; soit qu'un Génie supérieur, comme le sien, ne pût pas s'abaisser jusqu'à entrer dans les petits détails que demande une bonne Economie ; il est certain, que, pour soutenir les Dépenses de sa maison, il se laissa corrompre lui-même, & qu'il conniva aux Malversations de ceux qui étoient sous lui. Ainsi,

Ba-

* *Wilson, Bucer's Abridg. pag. 2.*

Bacon est pour nous un Exemple mémorable, qui prouve, que ce qu'il y a de plus grand dans la Nature de l'Homme peut se trouver joint avec ce qu'on y remarque de plus petit & de plus bas. Un tel Alliage de Qualitez, qui paroissent si peu compatibles, ne peut qu'allarmer & effrayer ceux-là même, qui sont les plus confirmez dans l'habitude de la Vertu.

APRÈS qu'il eut été quelque peu de tems à la Tour, le Roi lui rendit sa Liberté, & lui remit l'Amende à laquelle le Parlement l'avoit condamné. Comme cette Amende étoit fort considérable, il avoit passé des Obligations à quelques-uns de ses Amis, comme s'il leur eut dû à peu près une pareille Somme. C'est pour-quoi nous trouvons que Williams, son Successeur dans la Garde des Sceaux, se plaignit vivement de cette Supercherie *, comme si Bacon avoit eu intention par-là de frauder les personnes auxquelles il devoit réellement, & dont plusieurs étoient en danger d'être ruinés par cet artifice.

* Catala, pag. 263. Edit. I. 1691.

tifice. Mais, je panche à croire qu'il agit de la sorte dans une vûe moins criminelle; savoir, pour se procurer un peu de répit, & afin de n'être pas si fort importuné de ses créanciers, jusqu'à ce qu'il eut mis ordre à ses Affaires, qui étoient extrêmement dérangées, à cause du peu d'économie qui s'observoit chez lui, & qui étoient maintenant réduites en un état bien plus déplorable encore par la Perte de ses Emplois.

POUR n'être pas obligé de parler davantage d'une Affaire, qui est sans doute aussi désagréable au Lecteur qu'à l'Ecrivain même, je remarquerai ici, que trois mois après il présenta Requête à Jacques I, le suppliant d'annuller entièrement sa Sentence; *afin que cette Ignominie, dont il étoit couvert, fût effacée, & que sa Réputation pût être transmise sans tache à la Posterité**. Le Roi lui accorda tout ce qui dépendoit de son Pouvoir, & révoqua entièrement sa Sentence. En conséquence de ce Pardon plein & entier, il fut appelé dans la suite à prendre Séance dans le premier
Par-

* Bacon, Vol. IV. Lettre CCXCI. Cabala, pag. 249.

Parlement que Charles I convoqua. Et la Postérité, à laquelle il en avoit appelé, en lui rendant justice sur ses grands Talens, semble avoir oublié les Fautes qu'il a commises: jusque-là, que les Ecrivains qui se trouvent obligés d'en faire mention, semblables à ceux qui ont observé des taches dans le Soleil, ne prétendent point du tout diminuer la splendeur & la clarté de ses Lumieres, ni lui refuser les Eloges qui lui sont dûs pour les grands Services qu'il a rendus à la République des Lettres. C'est ainsi que Bacon passa du Poste éclatant qu'il occupoit à l'Ombre de la Retraite & de l'Etude: déplo- rant souvent, que l'Ambition & la fausse Gloire du Monde l'eussent détourné si long-tems de l'Occupation la plus noble & la plus utile à laquelle puisse s'appli- quer un Etre raisonnable; car, il n'y a pas sujet de douter, que l'expérience qu'il avoit faite en sa propre personne de l'In- stabilité & de la Vanité des Grandeurs humaines, ne lui ait inspiré ces Senti- mens.

Jusqu'ici nous avons suivi Milord
Ba-

* *Bushel's*, Abridg. Post. pag. 3.

Bacon dans le Tumulte & l'Obliquité des Affaires : & nous allons maintenant le considérer dans une Situation , moins éclatante à la vérité , mais bien plus agréable. Délivré de la Servitude de la Cour , & de la Complaissance insupportable qu'il étoit obligé d'avoir pour les Vices & les Folies de Gens qui étoient ses inférieurs à tous égards ; (car , sous ce Regne , personne ne pouvoit s'avancer que par ces sortes de voyes ;) il se trouve mainteuant dans une Condition qui lui permet de suivre la Pente naturelle de son génie , de vivre pour soi-même , & d'employer ses Talens d'une maniere utile , non pour un seul Peuple , ni pour un seul Age , mais pour tout le Genre-humain , & pour tous les Siecles à venir.

LE premier Fruit de son Travail , après sa Disgrace , fut l'*Histoire de Henri VII.* , qu'il écrivit à la Sollicitation de Jacques I , & qu'il publia en 1622. Malgré tout ce que certains Ecrivains ont insinué de la Mélancolie & de l'Abbatement où l'avoit jetté le Renversement de sa Fortune , on peut dire néanmoins , que cette Histoire nous est un Garant suffisant

fifant, que son Esprit n'étoit, ni affoibli par l'Age, ni abbatu par l'Adverfité. Cet Ouvrage a été applaudi extrêmement par les uns, & n'a pas été moins censuré par les autres : ce qui est une Preuve, que ce n'est pas un Ouvrage d'un Mérite vulgaire. Quelles que soient les Fautes qu'on prétend y remarquer, nous pouvons affurer hardiment, qu'on ne peut pas les attribuer, ni à un défaut de vigueur dans l'Esprit de l'Auteur, ni au peu de chaleur son Imagination. Le Roi Jacques I affectoit de regarder Henri VII, son Grand-Pere, comme un parfait Modele, qui devoit être imité par tous les Monarques : &, comme c'étoit un Regne de Flatterie, cette Opinion prévalut à la Cour, où elle devint bientôt à la mode. Il s'en faloit pourtant beaucoup, que le Caractere & la Conduite de ce Prince méritassent qu'on en eût une Idée si avantageuse. Quoique Bacon ne fût pas tout-à-fait exempt de la Prévention où l'on étoit de son tems ; & quoiqu'il ait tâché par-ci par-là de cacher ou de plâtrer les Défauts de son Héros ; on ne laisse pourtant pas, à travers tous ces Adouciffemens, de voir en son Histoire

toire ce Roi tel qu'il étoit. La Défiance & l'Avarice, comme son Historien l'avouë lui-même, étoient les principaux ingrédiens qui entroient dans la composition de son Caractere. Ces défauts influoient sur toute sa conduite : aussi n'avoit-il qu'une basse & fausse Politique. Sa prudence ne s'étendoit qu'à imaginer quelques petits tours d'adresse, pour survenir à ses besoins, & pour sortir des embarras où il se trouvoit. Il avoit le bonheur, à la vérité, de se tirer ordinairement d'affaire par-là ; mais, un homme plus prudent auroit prévu les difficultez à tems ; & un meilleur Prince les auroit entièrement prévenues. Comme il étoit d'un Tempérament mélancolique & peu sociable, cette Humeur sombre passa dans le monde pour une marque qu'il avoit une grande pénétration d'esprit, & un grand fonds de jugement. Pour ce qui est de son Avarice, elle étoit fordide & honteuse. Rien ne paroissoit bas ni injuste à ses yeux, pourvû qu'il pût contribuër à remplir ses coffres : & ce fut uniquement pour les remplir, (car il n'étoit pas riche,) qu'il en vint jusqu'à faire des Extorsions aussi scandaleuses que tiranniques.

J'AI déjà remarqué, que l'*Histoire* de Milord Bacon a été taxée de Partialité: & je ne veux pas diffimuler non plus ce que l'on a objecté contre son Stile; savoir, qu'il est plein d'Affectation & d'une fausse Eloquence. Mais, quant à ce dernier article, je répons, que ce n'étoit pas tant sa faute, que celle de son Siecle, & principalement de la Cour, qui, à l'exemple de Souverain, aimoit le faux brillant, & les jeux de mots.

LES *Essais de Morale* du Chancelier Bacon font, de tous ses Ouvrages, celui qui a eu le plus de cours. On en fait encore aujourd'hui beaucoup de cas, & avec justice. Vers la fin de sa Vie, il les augmenta considérablement, & les publia de nouveau, non seulement en Anglois, mais aussi en Latin, dans la vûë de les faire passer à la postérité la plus reculée. „ Ils font faits pour instruire & non „ pas pour plaire „, dit Mr. de Voltaire *: „ & n'étant, ni la Satire de la „ Nature humaine, comme les *Maxi-* „ *mes* de Mr. de la Rochefoucault; ni „ une Ecole de Septicisme, comme les „ *Essais*.

* Lettres sur les Anglois, p. 88.

„ *Essais* de Montagne, ils sont moins
 „ lûs, que ces deux Livres ingénieux : „
 Remarque, ou Critique, qui fait hon-
 neur à Bacon, qui étoit un trop grand
 homme, pour rechercher l'applaudisse-
 ment de la multitude, en flattant la ma-
 lignité du cœur humain, ou en favori-
 sant les doutes de l'Esprit; quoiqu'il n'i-
 gnorât point, que ce fussent-là de moyens
 sûrs de plaire à beaucoup de Lecteurs.

JE ne ferai point ici mention des au-
 tres Ouvrages qu'il a composez dans les
 dernières années de sa Vie; parce que
 j'en dois parler dans un autre endroit.
 Je me contente donc d'observer, que rien
 ne peut donner une plus haute idée de
 la fécondité & de la vigueur de son Es-
 prit, que le nombre & la nature des E-
 crits dont il s'agit. Il ne vécut que cinq
 ans dans la Retraite qu'il avoit choisie,
 après la sévère Sentence que le Parle-
 ment avoit portée contre lui, & dont
 nous avons parlé ci-dessus. Il trouva ce-
 pendant le moyen, durant un si petit
 espace de tems, de composer grand nom-
 bre d'excellens Ouvrages, qui auroient
 pû être l'entière Occupation, aussi-bien
 que la Gloire, d'une longue & heureuse

Vie. Pendant ces cinq dernières années de sa Vie, il augmenta & mit dans un meilleur Ordre plusieurs de ses Pièces précédentes ; & il en composa plusieurs nouvelles, qui ne sont pas moins considérables, par la grandeur ou la variété des sujets, que par la manière dont il les a traités. Car, ce ne sont par des Ouvrages de pure Erudition, qui ne demandent guères autre chose qu'une santé robuste, & beaucoup d'affiduité au travail. Au contraire, ce sont des Ouvrages de Raisonnement, qui rouloient sur des Sujets tout neufs, ou qu'il a traités d'une manière qui les rendoit tels : ce qui demandoit, sans doute, de longues & profondes Réflexions de sa part. Il a tiré de son propre fonds toutes ses idées, qui étoient solides, justes, & systématiques ; de sorte que la Disposition de son Plan répand beaucoup de Lumieres & de Graces sur toutes les parties qui le composent. En considérant chaque Sujet, il paroît s'être placé lui-même dans un point de vûë si avantageux & si élevé, qu'il pouvoit aisément découvrir de-là tout le país qui étoit autour de lui, & en remarquer les différens endroits distinctement

tement & à son aise. Ces Eloges conviennent également à tous ses Ouvrages; aussi bien à ceux dont il n'a donné que le Plan, qu'à ceux qu'il a poussez beaucoup plus loin.

ON a beaucoup parlé de la Pauvreté, à laquelle on prétend que Bacon fut réduit sur la fin de sa Vie. Il y a des Ecrivains Anglois *, qui assûrent, qu'il menoit une Vie languissante, dans l'Obscurité, & dans l'Indigence. Parmi les Etrangers, Jean le Clerc, qui avoit conçu la même Opinion, sur la foi d'un passage qu'il avoit rencontré dans une des Lettres de Howel, n'a pû s'empêcher de marquer une honnête Indignation contre Jacques I, de ce qu'il avoit eu la Lâcheté de souffrir qu'un homme tel que Bacon eut à combattre sur la fin de ses jours contre la Misere & contre l'Affliction tout à la fois. Mais, je crois qu'on a beaucoup exagéré sur ce sujet. Bacon n'étoit peut-être pas dans l'Abondance; mais, il n'étoit pas non plus réduit à une
for-

* *Wilson.*

fordide Indigence. Le Docteur Rawley, qui avoit vécu long-tems dans sa Famille, assure, que le Roi Jacques I lui avoit accordé une Pension de six cens Livres sterling par an, qu'il conserva jusqu'à la mort. Il possédoit outre cela des terres, qui lui raportoient six cens Livres sterling de rente. Mais, il n'avoit pas eu la précaution, pendant qu'il avoit la Fortune favorable, de rien amasser pour le Jour de l'Adversité. Pour sa Pension, non seulement elle étoit précaire, mais, de plus, mal payée, par un Roi, qui, au lieu de faire un bon usage de ses revenus, les employoit en vaines Négociations, ou les prodiguoit à ceux de ses sujets qui le méritoient le moins. Ajoutez à cela, que Milord Bacon étoit alors fort endetté, & qu'il avoit sans doute beaucoup dépensé pour faire des Expériences; car, nous voyons tous les jours que ceux-là-même, qui sont les plus chiches & les plus ménagers en toute autre occasion, deviennent tout d'un coup prodigues, lorsqu'il est question de satisfaire une Passion favorite. Telles étoient les causes de ces détresses & de ces angoisses,

goiffes, où il se trouvoit souvent plongé : car, on ne peut pas douter, qu'il ne se soit vû quelquefois réduit à de grandes extrémités *. Nous n'en avons des preuves que trop manifestes, dans une Lettre qu'il écrivit à Jacques I †, où il se répand en plaintes & en supplications, qui paroissent indignes de lui, & où il s'exprime en des termes, dont ceux qui révérent sa mémoire voudroient bien qu'il ne se fût pas servi. Les Ecrivains, qui ont plaidé pour la Grandeur & la Dignité de la Nature humaine; & ceux, qui ont pris plaisir en montrer la Bassesse; peuvent également trouver dans ce seul homme de quoi appuyer leurs différentes Opinions. Mais, tirons le rideau sur ses Imperfections : & reconnoissons en même tems, qu'il ne faut qu'une pénétration médiocre, pour apercevoir des taches & des défauts remarquables dans les plus grands hommes, & dans les plus vastes génies, qui aient jamais paru dans le Monde.

J A C-

* Il paroît par une Lettre de *Buckingham* à *Bacon*, que celui-ci avoit demandé la Prévôté du Collège d'Eaton, & qu'elle lui fut refusée.

† *Bacon*, Vol. IV. Lettre CCLXXII.

JACQUES I mourut en 1625, après un Regne peu glorieux de 23 ans. Il étoit méprisé des Etrangers, méprisé & haï en même tems par ses Sujets. Les pernicieuses Maximes qu'il introduisit, la Conduite perverse qu'il tint, donnèrent naissance à ces Divisions, qui, bientôt après sa mort, enveloppèrent ses Royaumes dans les Horreurs d'une Guerre civile : Guerre, qui ébranla la Constitution de l'Etat jusque dans ses fondemens, & qui enfin la renversa entièrement ; quoique le Gouvernement établi fût en apparence assez ferme pour durer encore plusieurs Siecles.

Son infortuné Chancelier ne lui survécut qu'environ un an. Le grand Travail, auquel il s'étoit appliqué dans les différens Emplois qu'il avoit possédés, l'Etude continuelle, & sur-tout le Chagrin causé par sa Disgrace, ruinèrent sa santé. Cependant, tout infirme qu'il étoit, il continuoit toujours à s'attacher à l'Etude : & il dût enfin sa mort à un excès qu'il fit ; mais, à un excès digne d'un Philosophe. Comme il suivoit une Expérience sur la conservation des corps, avec plus d'application que ses forces ne le lui permettoient, il fut saisi tout d'un coup

coup d'un mal de tête & d'estomac, qui fut suivi d'une fièvre qui l'emporta au bout de huit jours. Il mourut dans la maison du Comte d'Arundel, à Highgate, le 9. d'Avril 1626, dans la 66 année de son âge. On ne fait pas bien comment il supporta sa dernière maladie, ni de quelle manière il se conduisit aux approches de la mort. On auroit pourtant souhaité de savoir comment un homme comme lui, Philosophe & Courtisan tout à la fois, a envisagé la mort, & quels sentimens il a exprimez dans cette dernière Scene de la Vie. Mais, il n'y a aucun Mémoire là-dessus. Nous avons seulement une Lettre, qu'il écrivit au Seigneur dans la maison duquel il mourut *. Il s'y comparoit à Plin l'ancien, qui perdit la Vie, en voulant examiner avec une curiosité trop dangereuse les embrasemens du mont Vésuve.

C'EST ainsi que vécut, & que mourut, le Lord Chancelier Bacon. Il ne s'étoit marié qu'à l'âge de quarante ans passés. Il avoit épousé la fille de Mr. Bar-

* Lettre CCXCVII, la dernière qu'il écrivit.

Barnham , Alderman ou Echevin de Londres , qui lui aporta un Bien considérable ; mais , ils n'eut point d'Enfans d'elle , & elle lui survécut plus de vingt ans *.

IL fut enterré dans l'Eglise de S. Michel, proche de S. Alban. Le lieu de

* Ceux , qui desireront de savoir quel étoit son Régime de vivre , peuvent l'apprendre par le Récit qu'en a fait son Chapelain , dont nous allons rapporter les Paroles. „ Sa diète étoit „ plutôt large & abondante que restrainte. Pendant sa jeunesse , il avoit usé des mets les plus „ délicats ; mais , dans la suite , il leur préféra „ ceux qui étoient plus solides , & qui contenoient un suc plus substantiel & moins aisé à „ dissiper , comme les viandes de boucherie , „ par exemple. Je puis vous assurer , qu'il ne „ négligeoit pas ce qu'il a si fort recommandé „ aux autres dans ses Ecrits ; savoir , le fréquent usage du nitre : car , pendant trente „ ans de suite , il en prit , tous les jours au „ matin , environ la quantité de trois grains , „ dans un petit pain chaud. Sa Médecine ordinaire étoit une macération du rubarbe , qu'il „ faisoit infuser dans une chopine de vin blanc „ & de biere , mêlez ensemble. Il prenoit cette „ potion tous les six ou sept jours , immédiatement avant le dîner ou le souper , pour se „ tenir le corps libre. La recette , dont il „ usoit pour la goutte , se trouve à la fin de son „ Histoire Naturelle , (Vol. III. p. 233.) Elle „ l'a toujours soulagé au bout de deux heures. „

de sa Sépulture resta pendant quelque tems sans aucune marque extérieure de distinction , jusqu'à ce qu'un particulier *, qui avoit été autrefois son Domestique , y fit poser une Tombe avec une Epitaphe à l'honneur de la Mémoire de son ancien Maître. Dans un autre païs , & dans un meilleur tems , un pareil Monument lui auroit été érigé aux Dépens du Public , pour marquer la Vénération que tout le Peuple avoit pour un Citoyen , dont le Génie lui faisoit tant d'Honneur , & dont les Ecrits pouvoient servir à éclairer toute leur Postérité.

On trouve dans son Testament ce Passage remarquable : *Je laisse le Soin de ma Réputation aux Etrangers ; &c , après qu'il se sera passé quelque Tems , à mes propres Compatriotes.* En effet , les Etrangers eurent , même dès son vivant , une Estime particulière pour lui. Il étoit admiré des plus grands hommes qui fussent alors en France & en Italie , qui le regardoient comme un Savant , dont les Ecrits faisoient Honneur , non seulement à son Siècle ,
mais

* Le Chevalier Thomas Meautis.

mais, pour ainsi dire, au Genre-humain en général. Lorsque le Marquis d'Effiat conduisit en Angleterre la Princesse Henriette-Marie, Épouse de Charles I, il rendit une Visite à Milord Bacon *, qui, étant pour lors malade au lit, le reçut avec les rideaux tirés. „ Vous ressem-
 „ blez,, lui dit ce Ministre,, aux Anges.
 „ Nous en entendons continuellement
 „ parler : nous les croïons d'une Nature
 „ supérieure à celle de l'Homme ; &
 „ nous n'avons jamais la consolation de
 „ les voir., Parmi ses Compatriotes, les
 Noms seuls de ceux, qui ont adopté ses
 Idées, & qui ont suivi son Plan, font
 son Eloge. Pour passer ici sous silence
 une longue Suite de Philosophes, tous
 illustres en leur genre, je dirai seule-
 ment, qu'on doit ranger, parmi ses Sec-
 tateurs, un Boyle, un Locke, & New-
 ton même.

IL y avoit dans son Tempérament
 une Singularité, dont il n'est pas facile
 de rendre Raïson. C'est que, toutes les
 fois qu'il y avoit une Eclipsé de Lune,
 soit

* *Voltaire*, Lettre sur les Anglois, p. 82.

soit qu'il y prît garde ou non, il tomboit en défaillance ; & ne revenoit à lui, que lorsque l'Eclipse étoit passée *. Il étoit d'une stature médiocre : il avoit le front large & ouvert ; mais , vers la fin de sa Vie, le nombre de ses années y étoit largement imprimé. Il avoit un air agréable & respectable ; de sorte que ceux, qui le voyoient pour la première fois, se sentoient portez à l'aimer, avant même qu'ils connussent que celui qu'ils voyoient possédoit des qualitez qui méritoient leur admiration. On peut à cet égard appliquer à Milord Bacon ce que Tacite remarque finement en parlant de son beau-pere Agricola. *Vous auriez jugé d'abord à sa mine, dit-il, que c'étoit un bonnête-homme : & vous auriez été charmé de trouver ensuite, qu'il étoit de plus un grand-homme.*

IL paroïssoit réunir en lui, & posséder dans un degré éminent, tous ces talens particuliers, qui distinguent communément les hommes entre eux, & dont un seul suffit pour les mettre en répu-

* Rawley's Life of Bacon.

réputation. Tous ses Contemporains ; ceux-là même qui ne l'aimoient pas en qualité de Courtisan *, ne laissent pas de lui rendre justice, à le considérer comme Auteur. Ils reconnoissent & admirent la grande Capacité du Philosophe & du Jurisconsulte. Dans la conversation , il pouvoit prendre les Caractères les plus différens , & parler le langage qui convenoit à chacun de ces Caractères , avec une facilité qui étoit parfaitement naturelle , ou du moins avec une dextérité qui cachoit toute apparence d'art. Lorsqu'il parloit en public, il savoit, non seulement captiver l'attention de ses Auditeurs , mais aussi les faire entrer dans les sentimens qu'il vouloit leur inspirer. Comme ses paroles étoient alors accompagnées de toutes les graces de l'action , ses Plaidoyers, qu'on lit peut-être maintenant sans sentir aucune émotion ne manquoient jamais d'exciter dans l'ame de ses Auditeurs les mouvemens qu'il se proposoit d'y faire naître. C'en est point
ici

* *Osborn's Advice to a Son.*

ici un Portrait fait à plaisir. Je ne suis que l'écho d'un autre Ecrivain *, qui l'a très-bien connu, homme qui passe pour un très bon Juge du Mérite, & qu'on n'accuse guères de s'être trompé, du moins en exaltant trop les bonnes qualitez de ceux dont il parle.

A regarder Bacon en qualité de Philosophe, ce n'est pas une fort grande hiperbole, que de dire, avec Mr. Addison, qu'il joignoit une Science aussi solide & aussi étendue que celle d'Aristote, avec toutes les Beautés du Stile & toutes les Graces qu'on remarque en Cicéron. Tous les Savans de l'Europe ont souscrit à cet Eloge par leurs suffrages, & reconnoissent unanimement Bacon pour le Pere de la Philosophie Expérimentale.

IL nous reste maintenant à le considérer un peu plus particulièrement, que nous n'avons fait jusqu'ici, par l'Endroit le plus brillant de son Caractere, je veux dire, par ses Découvertes dans les Sciences: en quoi l'on ne peut disconvenir, qu'il ne se soit acquis beaucoup de Gloire

* B. Johnson in his Discoveries.

re, & une Gloire qui lui est tout-à-fait propre. En effet, il est certain, qu'à cet égard, il n'a, ni ne peut avoir, la moindre Obligation aux Ecrits des Anciens: vû qu'ils ont entièrement ignoré le droit Chemin qui conduit aux Connoissances naturelles; ou, du moins, si quelques-uns d'eux y ont mis quelquefois le pied par hazard, trouvant cette Voie difficile, obscure, & ennuyeuse, ils l'ont abandonnée pour jamais. Ainsi, il n'est redevable qu'à la Pénétration naturelle de son Esprit, & qu'à la Justesse extraordinaire de son Discernement, d'avoir enfin pleinement découvert ce que tous ceux, qui s'étoient appliqués avant lui au même Genre d'Etude, n'avoient pû trouver depuis deux mille ans. Mais, pour faire mieux connoître les Services importans, que notre Auteur a rendus à cet égard au Monde savant, les Lecteurs me permettront de faire ici une courte Revûe de l'Etat où les Sciences se trouvèrent en Europe, depuis que le Gothicisme s'y fût introduit, c'est-à-dire, depuis le sixieme Siècle, jusqu'à celui de Bacon. J'avoue néanmoins par avance, que le Récit, que je vais faire, ne fera qu'une Ebauche

bauche grossiere & imparfaite, qui ne consistera qu'en quelques Particularitez détachées, sans beaucoup d'Ordre ni de Méthode.

QUOIQ'ON ait fixé avec assez de justesse la grande Epoque de l'Ignorance au Tems que les Nations du Nord se répandirent, à la maniere d'une grande Inondation, sur toute la Surface de l'Europe; il n'en est cependant pas moins certain, que la Barbarie & la Corruption avoient déjà commencé à se glisser dans les Arts & dans les Sciences, avant que les Barbares se fussent emparez d'aucune Province de l'Empire Romain. A la vérité, l'Ignorance, qui s'étoit auparavant répandue peu-à-peu & par degrés, devint totale & universelle sous leur Domination; de sorte qu'il y avoit tout lieu de craindre, que le Monde ne restât pour jamais enseveli dans de si épaisses Ténèbres. L'Histoire nous apprend, que la plus haute Ambition du Clergé, dans le huitieme Siecle, étoit de se défier les uns les autres au Chant du Service public, où néanmoins ils n'entendoient presque rien, tant ils savoient peu de Latin. Cette importante Emulation alla même si

loin entre les Ecclésiastiques d'Italie & ceux de France du Tems de Charlemagne , que ce Prince , qui se trouvoit pour lors à Rome , jugea nécessaire d'interposer son Autorité dans cette Dispute , & de la décider lui-même en Personne *. Le Moine , qui rapporte toutes les Circonstances de cette Affaire avec beaucoup d'Exaëtitude , ajoute , que l'Empereur pria le Pape Adrien de lui procurer quelques Personnes , qui fussent en état d'enseigner les premiers Elémens de la Grammaire & de l'Arithmétique à ses Sujets ; car , ces Arts étoient entièrement inconnus pour lors dans les Païs de sa Domination. Quoique l'Education de ce Monarque guerrier eût été tellement négligée , qu'il n'avoit jamais appris même à lire , son Bon-Sens naturel lui fit néanmoins apercevoir le Prix des Sciences & des beaux Arts ; & il forma le Dessen d'en être le Promoteur & le Patron. Jusque-là , qu'il permit même d'ouvrir une Ecole publique dans son Palais Impérial , sous la Direction du fameux Al-

* En 787. *Joannis Launoii Oper. Tom. IV. pag. 2-*

Alcuin, qu'il chargea du Soins de donner aux François quelque Teinture de cette Philosophie, qui s'étoit conservée jusqu'alors dans la Bretagne. Mais, il est aisé de juger, par un Canon du Concile de Châlon, tenu dans le neuvieme Siècle *, que les bonnes Intentions de l'Empereur, & les Soins d'Alcuin, ne produisirent pas grand Effet, & que les Sciences ne firent alors guères de Progrès; car, les Peres de ce Concile exhortent très instamment tous les Monasteres d'être bien soigneux que leurs Manuels fussent correctement écrits; de peur que, pendant qu'ils croiroient bonnement prier Dieu pour une Chose, ils ne lui demandassent justement tout le contraire, à cause du peu d'Exactitude avec laquelle leurs Manuels auroient été transcrits †.

QUANT à la Bretagne, si la Lumiere des Lettres y brilloit encore un peu dans le huitieme Siècle, elle y étoit totalement éteinte dans le neuvieme. Car, dans tout le Royaume des West-Saxons, il ne se trouva pas en ce tems-là un seul Homme, qui fût capable

* En 814.

† J. *Laynii* Oper. Tom. IV, p. 3.

pable d'apprendre à lire au Roi Alfred, qui étoit encore Enfant pour lors ; de sorte que, à l'Age de douze Ans, il ne savoit pas encore épeller les Lettres de l'Alphabet *. Lors que cet illustre Prince fut parvenu à la Couronne, il se fit une Etude particuliere de retirer ses Sujets de la grossiere Stupidité, dans laquelle ils étoient plongés ; & , tant par son Exemple, que par les Pensions dont il gratifia les Personnes qui avoient quelque Savoir, il devint le Restaurateur des Arts & des Sciences dans ses Etats. Sur quoi nous devons observer, que, comme la France étoit redevable à la Bretagne de lui avoir fourni Alcuin, qui avoit donné quelque Teinture des Sciences à ses Habitans sous Charlemagne ; de même notre Ile reçut à son tour le même Service de la France, en la Personne de Grimbald, que le Roi Alfred invita de venir dans son Royaume, & qu'il fit Chancelier d'Oxford †. De pareils Evénemens sont trop considérables dans l'Histoire Littéraire du neuvieme Siècle, pour être passés sous silence. Les Chroniqueurs de ce Tems-là font mention d'un Gramairien

* Hist. & Antiq. Universit. Oxon. p. 13.

† En 879.

rien célèbre, ou d'un Docteur de Réputation, qui alla s'établir en quelque País, pour y porter la Lumiere des Lettre ou des Sciences: ils en parlent, dis-je, avec autant de Respect, qu'un ancien Historien auroit parlé d'un Licurge, ou d'un Timoléon; c'est-à-dire, d'un Législateur, qui police tout un Etat, ou d'un Héros, qui délivre tout un Peuple de l'Esclavage.

MAIS, ces belles Apparences n'étoient pas de longue Durée. Une Nuit sombre, qui survenoit, replongeoit bientôt le Monde intellectuel dans l'Obscurité, & répandoit les plus épaisses Ténèbres sur tout le Corps des Sciences. Mais, il s'ensuivit de-là une Révolution encore bien plus fatale dans la Morale. A la Piété & au Bon-Sens succédèrent les Songes & les Fables, les Légendes visionnaires, & les Pénitences ridicules. Le Clergé, qui n'étoit guère moins vicieux, ni plus éclairé, que les Laïques, au lieu de guider ces derniers par les Préceptes de l'Evangile, les amusoit avec de faux Miracles, ou les épouvantoit par les Contes qu'il leur faisoit des Démons, des Spectres, & d'autres semblables Chimeres. Ce qui

étoit fans doute plus aisé, & plus profitable aussi, que de leur donner l'Exemple d'une vertueuse & sainte Vie.

RIEN ne fait mieux voir la grande Dépravation qui régnoit alors dans les Mœurs, tant des Ecclesiastiques que des Séculars, que les Raisons pour lesquelles on assembloit des Conciles. Dans l'un, on faisoit des Statuts pour défendre l'Adultere, l'Inceste, & la Pratique des Superstitions Payennes *, comme si ces Choses n'avoient point passé pour criminelles auparavant. Dans un autre, on trouva, qu'il étoit nécessaire de déclarer, que le Nombre des Anges, qu'on adoroit par-tout sous certains Noms, étoit inconnu; & que l'Eglise n'en garantissoit que l'Invocation particuliere de trois. Un Concile, que l'Impératrice Helene convoqua pour la Réformation de la Discipline, ordonna aux Evêques de ne plus convertir à l'avenir leurs Palais Episcopaux en Auberges publiques, ni de ne plus excommunier Personne, simplement à cause qu'un autre Homme leur auroit donné

* *Giannone*, Istoria di Napoli. Libr. V.

donné une Somme d'Argent pour cela. Un quatrieme & un cinquieme Concile censurèrent l'Indécence des Concubinages notoires, & enjoignent aux Moines & aux Moineſſes de faire des Communautéz ſéparées, & de ne plus vivre pele-mêle dans un même Couvent.

L'EGLISE de Rome, qui étoit ſans doute le Modele, ſur lequel les autres ſe régloient, étoit juſtement la plus licencieuſe * : & la Chaire Pontificale étoit ſou-

* Le Livre, intitulé *La Taxe de la Chancellerie Romaine*, nous en fournit un Exemple bien ſenſible dans le Paſſage ſuivant, que je me contenterai de rapporter en Latin. *Absolutio à Lapsu Carnis, ſuper quocumque Actu libidinoſo commiſſo per Clericum; etiam cum Monialibus, intra & extra Septa Monaſterii; aut cum Conſanguineis, vel Affinibus, aut Filiâ ſpirituali; aut quibuſdam aliis; ſive ab unoquoque de per ſe, ſive ſimul ab omnibus; Absolutio petatur cum Diſpenſatione ad Ordines & Beneficia, cum Inhibitione, Tur. 36. Duc. 3. Si verò cum illis petatur Absolutio etiam pro Crimine commiſſo contra Naturam, vel cum Brutis; cum Diſpenſatione, ut ſuprà, & cum Inhibitione, Tur. 90. Duc. 12. Car. 16. Si verò petatur tantum Absolutio à Crimine contra Naturam vel cum Brutis, cum Diſpenſatione & Inhibitione, Tur. 36. Duc. 9. Absolutio pro Moniali, quæ*

souvent remplie par des Gens, qui, bien loin de faire Honneur par leurs Mœurs à leur sacré Caractere, deshonoreroient même la Nature humaine: Vérité, reconnue & déplorée par les Ecrivains Catholiques eux-mêmes. Plusieurs Papes ont été excommuniés par leurs Successeurs, leurs Actes abrogés, & les Sacremens, qu'ils avoient administrez, déclarez invalides. Il y en eut, qui furent chassés par d'autres, qui usurpèrent leur Siège; & deux qui furent assassinés. L'infame Théodora, dont l'Infamie étoit même connue dès ce Tems-là, vint à bout, par le Crédit qu'elle avoit dans la Sainte-Cité, d'obtenir la triple Couronne pour le plus déclaré de ses Galans, qui prit le Nom de Jean X. Un autre Pontife, qui portoit encore le même Nom *, fut élu, pour

se permisit pluriès cognosci, intra & extra Septa Monasterii, cum Rehabilitate ad Dignitates illius Ordinis, etiam Abbatialem, Tur. 36. Duc. 9.

Dans l'Edition de Bois-le-Duc, on trouve : *Absolutio pro eo qui interfecit patrem, matrem, sororem, uxorem, 9. 5. vel 7.* Voyez BAYLE, Dictionnaire Critique, Article BANK (Laurens).

* Jean XI.

pour gouverner le Monde Chretien , à l'Age de 21 Ans. C'étoit le Batard de Sergius III, autre Pape, qui étoit mort 18 Ans auparavant. Voilà quels étoient ceux qui s'arrogéient à eux-mêmes les Titres & les Attributs, qui ne conviennent qu'à la Divinité.

Y A-T-IL lieu de s'étonner , après cela, que les Vices les plus énormes régnaissent parmi les Laïques ? Leur Ignorance grossiere alloit de pair avec la Dissolution de leurs Mœurs, qui étoit extrême. Cependant , malgré tout cela, ils conservoient encore pour le Clergé, dont nous venons de parler, un Respect, qu'ils n'avoient plus pour leur Dieu. Les plus impies & les plus abandonnez d'entre eux montroient un Zele ardent pour maintenir les Immunités de l'Eglise. On les voyoit, dans l'occasion, risquer volontiers leurs Vies pour la Défense de ses Revenus, de ses Ornemens, & des Donations faites aux Monasteres. Ce seroit en vain, qu'on s'attendroit de voir fleurir en de semblables Tems les Arts & les Connoissances utiles. Non seulement la Lumiere des Sciences, mais celle de la Raison même, paroissoit alors absolument éteinte parmi les Hommes.

CE ne fut qu'après le Sac de Constantinople par les Turcs *, que les Ecrits d'Aristote furent universellement connus dans l'Occident. Ils y furent apportez par quelques Grecs fugitifs, qui avoient trouvé le Moyen d'échaper à la Furie des Armes Ottomanes. Il est vrai, qu'on y avoit déjà publié long-tems auparavant quelques Traités particuliers de ce Philosophe ; mais, la plûpart de ces Traités avoient été traduits sur l'Arabe par des Gens, qui, bien loin d'être en état de rendre fidèlement le Sens de cet Auteur, entendoient à peine cette Langue. Quoiqu'il en soit, c'est de-là que la Philosophie Scolastique a tiré son Origine : & elle s'est toujours ressentie des Erreurs, de l'Ignorance, & des autres Défauts, de ses premiers Auteurs. Ce seroit une Entreprise, non seulement curieuse, mais même instructive, que de tracer l'Histoire de la Naissance, des Progrès, & des Variations, de cette Philosophie. Cela serviroit à nous faire connoître dans quels Labirintes l'Esprit humain est capable de s'engager, lorsqu'il se donne l'Esfor, qu'il perd de vûë les Regles de l'E-
vi-

* L'An 1453.

vidence, & qu'il s'abandonne à sa propre Subtilité. En effet, toutes les Sciences, sans en excepter même la Théologie, ne consistoient alors qu'en des Spéculations creuses, & en de pures Subtilitez, par le Raffinement bizarre de ceux qui les enseignoient.

LEUR Philosophie n'étoit pas tout-à-fait celle d'Aristote: elle n'en étoit pas entièrement différente non plus. Les premiers Architectes de cette Philosophie avoient puisé leurs Opinions dans le Commentaire Latin de Boëce, ou dans les pitoyables Traductions dont nous avons parlé ci-dessus. Chacun d'eux avoit expliqué & commenté ces Livres à sa Mode, & suivant le Génie du Siècle dans lequel il vivoit. Il n'étoit guères possible, que cela produisît un Corps de Sciences bien lié. Aussi n'en résulta-t-il qu'un Monstre, composé de Parties qui n'avoient aucune Proportion naturelle entre elles. Ajoutez à cela, qu'au lieu de s'attacher à perfectionner les Connoissances naturelles, ils ne s'amusoient qu'à disputer sur des Idées abstraites, & sur des Questions d'une impertinente Curiosité: ce qui rendoit leur Logique obscure & inintelligible.

gible. C'étoit néanmoins la Partie de la Philosophie qu'ils cultivoient le plus; car, pour ce qui concernoit l'Explication des Causes naturelles, ils se contentoient de recourir à des Qualitez occultes.

ALSTEDIUS, dans sa *Chronologie des Scholastiques*, a divisé leur Histoire en trois principaux Périodes. Le premier commence à Lanfranc, Archevêque de Cantorbéri, qui fleurissoit vers le Milieu de l'onzième Siècle; & finit à Albert le Grand, qui vivoit environ deux cens Ans après. Le second commence au même Albert, & se termine à Durand. Le troisième s'étend depuis Durand jusqu'au Tems de Luther & de la Réformation. Cependant, Morhoff, dans son *Polyhistor* *, soutient vigoureusement, que Rucelin, Anglois de Nation, fut le Pere des Scolastiques; & que c'est à lui, que la Secte des Nominaux doit sa Naissance, & son Crédit. Il ajoute, que dans la suite cette Secte fut remise en Vigueur par Occam, qui étoit encore un de

* Tom. II. pag. 73, &c.

de nos Compatriotes. Cet Occam fut le perpétuel Antagoniste de Duns Scot, qui s'étoit déclaré pour les Réalistes, & qui passoit pour le plus habile de leurs Champions. Les Lecteurs, qui ont quelque Connoissance de l'Histoire Littéraire, n'ignorent pas, que tous les Scholastiques étoient partagés en ces deux Bandes, c'est-à-dire, en Réalistes, & Nominaux: formidables Noms de Partis, qui sont aujourd'hui aussi peu connus, que les Disputes qui les ont occasionnez. Ainsi, il nous suffira de remarquer, que les Membres de ces deux Sectes se haïssoient extrêmement les uns les autres, comme il arrive toujours entre Gens de Partis contraires; qu'ils se traitoient réciproquement d'Hérétiques en Logique; & que leurs Disputes se terminoient assez souvent par de sanglans Combats, dans lesquels plusieurs Sujets de Part & d'autre perdoient la Vie, ou du moins portoient pendant le reste de leurs Jours les Marques des Blessures qu'ils y avoient reçues: car, à la Honte de la Raïson humaine, les Hommes, dans toutes leurs Disputes, soit sur les Mots, soit sur les Choses, en appellent toujours, en dernier Ressort, à la Force ouverte & à la

Vio-

Violence. Les Chefs de chaque Parti étoient honorez par leurs Sectateurs de Titres aussi magnifiques qu'absurdes, en considération des sublimes Réveries qu'ils enseignoient *: Titres, qui prouvent plutôt la superlative Ignorance de ces Tems-là, que non pas le Mérite extraordinaire de ceux qui les portoient.

IL s'en trouve néanmoins un, que nous devons excepter de cette Censure, savoir, le célèbre ROGER BACON, Franciscain, qui étoit un Prodige de Science pour ces Tems-là, & qui est encore aujourd'hui reconnu comme tel. Comme si le Nom de *Bacon* étoit d'un heureux Augure pour la Philosophie, cet Homme-là, par la seule Force de son Génie, s'éleva au dessus des Préjugés & des Erreurs de son Siècle, & pénétra fort avant dans les Misteres de la Nature; quoique, bien loin d'être encouragé par ses Contemporains à continuer ses Recherches, & bien loin de recevoir de leur

* Comme, par exemple, ceux-ci : *Le Docteur profond, le subtil, le merveilleux, l'insatigable, l'irréfragable, l'Angelique, le Sérappique, la Fontaine de Vie, la Lumière du Monde*, & cent autres pareils, dont on peut voir un plus long Détail dans le I Volume des *Jugemens des Savans* de Baillet.

leur part aucune Marque de Reconnoissance, il en fût au contraire outragé & persécuté. Ces mauvais Traitemens ne furent pourtant pas capables de lui faire perdre Courage. Il persista toujours constamment à étudier la Nature: & il fit tant de Découvertes dans l'Astronomie & la Perspective, dans les Mécaniques & la Chimie, que les plus modérez d'entre les Ecrivains modernes n'en peuvent parler qu'en des Termes qui marquent leur Admiration & leur Etonnement. Le Docteur Friend remarque, qu'il étoit presque le seul Astronome qu'il y eût en ce Tems-là: & la Réformation du Calendrier, qu'il entreprit, & qu'il acheva en quelque façon, est une noble Preuve de sa grande Capacité en cette Science. La Construction des Lunettes d'Approche, des Télescopes, & de toutes sortes de Verres propres à grossir & à apétisser les Objets; la Composition de la Poudre à Canon, (qu'on a crû n'avoir été inventée qu'environ cent Ans après par Bartholde Swartz;) sont autant d'Inventions, qui peuvent avec justice lui être attribuées. En récompense de tant d'utiles Découvertes, il fut calomnié,

nié, emprisonné, & opprimé, pendant sa Vie : & , après sa Mort , on le fit passer pour un Magicien , qui s'étoit servi d'Arts infernaux & abominables. Il nous marque dans ses Ecrits, qu'il n'y avoit de son Tems en Europe, que quatre Personnes, qui eussent fait quelques Progrès dans les Mathématiques; & que , dans la Chimie , il y en avoit encore moins; que ceux, qui avoient entrepris de traduire Aristote , étoient en toute maniere incapables de s'en bien acquitter ; que les Ecrits de ce fameux Philosophe avoient été condamnez & brulez dans un Concile tenu à Paris de son Tems. Cependant, Roger Bacon regardoit lui-même les Ouvrages d'Aristote comme une vraie Source de Science, pourvû qu'ils fussent entendus dans leur vrai Sens.

IL faut convenir, que les Ecrits de cet ancien Auteur ont plus exercé la Censure & l'Admiration du Genre humain, que ceux de tous les autres Philosophes ensemble. Le Docteur de Launoi * cite trente-sept Peres de l'Eglise, qui ont flétri

* Libro de variâ Aristotelis Fortunâ , Oper. Tom. IV.

tri son Nom, & qui ont tâché de décrier sa Doctrine. Morhoff* raporte les Noms d'un plus grand Nombre encore de ses Commentateurs, qui étoient aussi ses Disciples en même tems. Pendant sa Vie, il fut soupçonné d'Irreligion; & les Prêtres Païens avoient formé le Complot de le faire mourir. Cependant, les Successeurs de ces mêmes Prêtres furent ses Partisans & ses Admirateurs. Les Ouvrages de ce Philosophe eurent le même Sort parmi le Clergé Chrétien: tantôt, ils furent proscrits comme hérétiques; tantôt, ils furent considérez comme le grand Boulevart de l'Orthodoxie. Le Docteur de Launoi, qui a fait un Traité particulier sur ce Sujet, compte jusqu'à huit Révolutions différentes dans la Fortune & dans la Réputation de la Philosophie d'Aristote. Je ne ferai ici mention que de deux, qui font un Contraste fort ridicule. Dans le Concile dont on a parlé ci-dessus, qui fut tenu à Paris vers l'An 1209 †, les Evêques censurèrent tous
les

Polyhistor. Tom. II.

* Launoïus, ubi suprâ.

les Ecrits d'Aristote sans Distinction ; comme des Sources exécrables de toutes fortes d'Erreurs & d'Hérésies ; les condamnèrent aux Flammes ; & défendirent à tous , & un chacun , sous Peine d'Excommunication , de lire ses Ouvrages , de les transcrire , & d'en conserver aucune Copie. Ils allèrent même plus loin encore. Ils livrèrent au Bras séculier dix Personnes , qui furent brulées vives , pour certaines Opinions , que ces pauvres Gens avoient puisées dans les pernicious Livres en question ; du moins à ce que les doctes Prélats , qui composoient ce Concile , avoient entendu dire. Dans le seizième Siècle , au contraire , non seulement on lisoit ces mêmes Livres avec Impunité , mais ils étoient même enseignés par-tout avec Applaudissement : & quiconque s'avisoit de révoquer en doute leur Orthodoxie , j'ai presque dit leur Infailibilité , étoit persécuté comme un Infidèle & un Impie. Le célèbre Ramus en est un Exemple bien mémorable. Certaines Observations critiques , qu'il avoit faites sur la Philosophie Péripatéticienne , excitèrent une Émeute générale dans le Monde savant.

L'Uni-

L'Université de Paris en prit chaudement l'Alarme, & se récria fort contre un pareil Attentat ; soutenant, qu'il tendoit à la Destruction des Sciences, & même à la Ruïne de la Religion. Cette Affaire fut portée devant le Parlement : & elle parut de si grande Conséquence à François I *, que ce Monarque n'en voulut point connoître immédiatement par lui-même. Nous avons encore l'Edit, qui fut dressé en cette Occasion †. Ramus y est traité d'Insolent, d'Impudent, & de menteur. Ses Livres y sont condamnés, supprimez, & abolis, pour jamais : & , par une Sévérité sans Exemple, on y défend à l'Auteur, non seulement de transcrire, mais même de lire, ses propres Ouvrages.

On s'imaginera peut-être, que, dans un Tems, où l'Autorité d'un ancien Philosophe étoit tenue pour si sacrée, la Philosophie elle-même devoit fleurir extraordinairement, & être cultivée avec un grand Succès ; mais, point du tout :
ces

* Launoïus, Tom. IV. pag. 206.

† Le premier de Mai de l'An 1543.

ces Docteurs n'étoient attachés qu'à un Nom, & négligeoient entièrement la Recherche de la Vérité & des Sciences utiles. Notre Auteur les compare avec raison aux Athletes des Jeux Olympiques, qui s'abstenoient des Travaux nécessaires, afin de se rendre plus propres à la Lutte & à d'autres Exercices, qui n'étoient en eux-mêmes d'aucune Utilité*. En effet, la Philosophie, qu'ils enseignoient, ne consistoit qu'en des Mots vuides de Sens, & qu'en des Disputes sur des Idées abstraites, & sur des Etres de Raison, qui sembloient avoir été inventez exprès pour exclure l'Etude de la Nature. Au lieu de rechercher les Propriétez des Corps, & les Loix du Mouvement, qui sont les Causes physiques & naturelles de tous les Effets que nous voyons, ils s'amusoient à des Définitions, à des Distinctions, & à des Abstractions de Logique, dont l'Etude ne pouvoit procurer aucun Bien réel au Genre humain. La Méthode de ces grands Diseurs-de-rien étoit bien plus pro-

* *Bacon's Apophthegms.*

propre à embrouiller les Matieres, & à triompher d'un Adversaire dans la Dispute, que non pas à éclaircir aucun Point dont la Connoissance pût être avantageuse à la Société humaine. Ainsi, cette Philosophie captieuse étoit dans le fond un Obstacle réel à l'Avancement des Sciences solides, tant humaines, que divines. Après qu'elle eût été adoptée dans la Théologie Chrétienne, bien loin qu'elle fût d'aucun Usage, pour expliquer les Misteres, ou pour en prouver la Certitude, elle ne servit qu'à les obscurcir, & à rendre douteuses les plus importantes Véritez, en fournissant à chaque Secte les Moyens de soutenir leurs Dogmes particuliers, & leurs Illusions favorites, par les Chicanes de l'Argumentation.

CEPENDANT, les Scolastiques pouffèrent si loin leur Idolatrie pour Aristote, que quelques-uns d'entre eux s'imaginèrent découvrir dans ses Ecrits la Doctrine de la Trinité; & que d'autres firent des Dissertations, pour prouver qu'on ne devoit pas douter de son Salut, tout Païen qu'il avoit été. On raconte même, qu'un Patriarche de Venise eut re-

cours au Démon, qu'il évoqua tout exprès, pour apprendre de lui la vraie Signification d'un Mot fort obscur, qui se trouve dans ses Livres de Physique. Mais le Diable, qui ne favoit peut-être pas lui-même ce qu'Aristote avoit voulu dire par ce Mot, eut la Malice de répondre d'une Voix si basse & si mal articulée, que le bon Prélat ne pût entendre la Parole qu'il prononça. Ce Prélat étoit le fameux Hermolao Barbaro: & le Mot Grec, qui l'engagea, dit-on, à faire une Démarche si extraordinaire, est l'*Entéléchie* des Péripatéticiens, de laquelle les Scolastiques ont tiré leurs Formes substantielles, & que Leibnitz, vers la fin du dernier Siècle, a tâché de faire revivre dans sa Théorie de la Motion.

LA Réformation elle-même, qui répandit une nouvelle Lumière dans l'Europe, & qui excita les Hommes à rechercher les Erreurs, & à examiner scrupuleusement les Préjugés qui avoient eu la Vogue auparavant dans le Monde, ne servit qu'à confirmer l'Empire de cette Philosophie: les Protestans se retranchant, aussi bien que les Catholiques-Romains, derrière l'Autorité d'Aristote;

&

& tâchant, les uns & les autres, de défendre leurs différentes Opinions par des Raifons & des Argumens tirez de fa Philosophie. Cette Alliance peu naturelle de la Théologie avec la Doctrine Péripatéticiene rendoit les Opinions de ce Philofophe, non feulement vénérables, mais même facrées; de forte que l'on regardoit comme une Préfomption infupportable & une Impiété affreufe, que d'ofer s'en écarter. On s'imaginoit, que les Innovations dans la Philosophie fapperoient peu-à-peu les Fondemens de la Religion, & qu'elles conduiroient enfin tout droit à l'Athéisme. On prétendoit, que, fi ce Voile d'Obscurité, qui couvroit alors la Face de la Nature, étoit une fois tiré, la téméraire Curiofité des Hommes les porteroit bientôt à attribuer les Phénomènes de ce Monde visible, aux Caufes fecondes, aux Propriétez de la Matière, & aux Loix du Méchanisme; & qu'ils en viendroient infenfiblement à oublier, ou à négliger, la Caufe première & originelle de toutes Chofes. Ces fortes de Raifonnemens convainquoient la Multitude, intimidoient le petit Nombre des Sages, & mettoient réellement un grand Obftacle au Progrès des Connoiffances utiles.

TELLÉ étoit en général la Disposition des Esprits , lorsque notre François Bacon parut dans le Monde. Nous ne le considérerons pas ici comme le Fondateur d'une nouvelle Secte, mais comme le grand Défenseur de la Liberté & du Droit naturel qu'ont les Hommes de voir & d'examiner les Choses par eux-mêmes ; & comme un Homme , qui a délivré la Raïson de la Captivité où toutes les Sectes sembloient avoir conspiré entre elles de la tenir. Comme une Hypothèse plausible, & une brillante Théorie, amusent bien plus l'Imagination, & fournissent une Voie bien plus courte pour se faire une grande Réputation, que non pas l'humble & patiente Méthode qui n'ose prononcer qu'après des Expériences réitérées ; une Philosophie, bâtie sur ce dernier rincipe , ne pouvoit pas d'abord produire une Révolution subite & générale dans le Monde savant : mais , ses Progrès, quoique lents, & presque insensibles, à la maniere de ceux du Tems, n'en étoient pas moins sûrs ; & ils furent assez puissans à la fin, pour causer un Changement universel.

J'AVOUE que Bacon n'est pas le premier
d'en-

d'entre les Modernes, qui ait ôsé combattre les Sentimens d'Aristote. Ramus, Patricius, Bruno, Severinus, sans parler de plusieurs autres, avoient attaqué avant lui l'Autorité de ce Tiran de la République des Lettres; car, on peut dire, qu'il avoit régné aussi absolument sur les Opinions des Hommes, que son ambitieux Elève avoit affecté de dominer sur leurs Personnes. Mais, ces Ecrivains n'avoient presque rien produit de leur Crû, qui fût d'un fort grand Prix, quoiqu'ils eussent critiqué plusieurs Choses avec justice dans Aristote. Quant aux Réformations réelles, faites en quelques Parties de la Philosophie, par Gilbert, Harvée, Copernic, le Pere Paul, & quelques autres, avant que Bacon se fût fait connoître par ses Ecrits: ces Amandemens effectifs, dis-je, sont assez connus, & les Savans ne leur ont pas refusé les Louanges qu'ils méritent. Mais, il faut sincèrement avouer, qu'il manquoit encore un Plan de Réformation, qui pût embrasser tout ce qui est l'Objet de la Science, & nous guider dans toutes nos Recherches. Notre François Bacon est le premier, à la Gloire immortelle de son

Nom, qui ait conçu ce Plan dans toute son Etendue : & il l'a communiqué au Public, pour l'Utilité générale du Genre humain.

Si le Systeme, qu'il a si heureusement imaginé, a de quoi nous surprendre, à le considérer simplement en lui-même ; de combien notre Admiration ne doit-elle pas redoubler, lorsque nous réfléchissons, qu'il a inventé ce Systeme ; & qu'il l'a perfectionné, parmi l'Embaras des Affaires, & le Tumulte de la Cour. La Nature semble l'avoir formé exprès pour ce Dessen, vû qu'elle lui départit libéralement toutes les Qualitez nécessaires pour y bien réussir ; sçavoir, une Imagination vive & prompte à découvrir la Ressemblance des Choses ; un Jugement solide, & attentif à en remarquer les plus subtiles Différences ; un grand Amour pour la Méditation & pour les Recherches ; beaucoup de Retenue à porter son Jugement ; une Facilité extraordinaire à se retracter ; & une judicieuse Circonspection pour bien disposer son Plan. Un Génie de cette Trempe, qui n'affectoit point la Nouveauté, qui n'idolatroit pas l'Antiquité, & qui étoit l'Ennemi juré de toute Imposture, doit nécessairement avoir eu

eu une certaine Convenance, un certain Rapport naturel, avec la Vérité. Ces Qualitez, qu'il s'attribue à lui-même avec une noble Confiance *, se manifestent par-tout avec éclat dans son *Instauration des Sciences*: Ouvrage, qu'il entreprit, non pas tant pour immortaliser sa Mémoire, que dans la Vûe de rendre un Service très-réel aux autres Hommes, & de contribuer au Bien de la Société. Il l'a divisé en VI Parties principales, dont nous allons faire une courte Analyse: & c'est par-là, que nous finirons cette Relation imparfaite de la Vie & des Ecrits de Bacon.

I. LA première Partie de cette *Instauration* propose une Revûe générale des Sciences humaines; & c'est que notre Auteur a exécuté dans son admirable Traité, qui a pour Titre: *L'Avancement des Sciences* †. Comme il avoit Intention de bâtir un nouveau Systeme de Philosophie, fondé, non sur des Opinions arbitraires, ni sur des Conjectures spécieuses, mais sur la Vérité & sur l'Expérience;

* Bacon, Vol. II. pag. 264, 265.

† *De Augmentis Scientiarum*.

ce ; il étoit absolument nécessaire, pour son Dessein, d'examiner d'abord avec beaucoup d'Exactitude en quel Etat se trouvoient alors les Sciences. Mais , pour bien réussir dans une pareille Entreprise, outre une Erudition extraordinaire , il falloit encore avoir un Discernement, non seulement exquis , mais universel ; puisque tout ce qui peut être l'Objet de nos Connoissances étoit soumis à son Examen & à sa Censure. Pour ne se pas perdre dans un Sujet si vaste, & composé de tant de différentes Parties, il a d'abord rangé tous les Arts en trois grandes Classes, qui sont l'Histoire, la Poësie, & la Philosophie. En effet, comme ces trois Connoissances répondent aux trois principales Facultez de notre Ame, savoir, à la Mémoire, à l'Imagination, & à l'Entendement, on peut bien les considérer comme autant de Troncs, d'où sortent toutes les autres Branches des Arts ou des Sciences, quelque prodigieuse que soit leur Multitude & leur Variété. Il a montré en détail ce qu'il y avoit de defectueux & d'erroné en chacune, de même que ce qu'on avoit omis d'y traiter ; & il enseigne en même tems les
Moyens

Moyens de corriger les Défauts, de rectifier les Erreurs, & de suppléer les Omissions. Car, non seulement il avoit connoissance de tout ce qui avoit été découvert dans les Livres avant son tems; non seulement il étoit en état de prononcer en Critique sur la Valeur de ces Découvertes; mais, il avoit de plus remarqué plusieurs Choses, appartenantes aux Sciences, qui avoient été entièrement inconnues ou négligées jusque-là; & il a eu soin d'en donner la Liste dans la Carte générale, qui se trouve à la fin du Traité dont nous parlons. Et, pour ne pas déguiser ici la Vérité, il faut avouer, qu'on lui est redevable en bonne partie de plusieurs Découvertes considérables, qui ont été faites depuis son Tems. Les Modernes en ont été chercher la Matière dans l'Ouvrage en question; chacun d'eux ayant choisi, selon sa Fantaisie, une Plante ou deux dans ce Parterre, pour la cultiver & la conduire à sa Perfection.

II. LE Traité, intitulé *Novum Organum*, constitue la seconde Partie de l'*Instauration*, & peut même à bon droit être regardée comme la principale de
 tou-

toutes. Le Dessein de Bacon, en ce Traité, étoit d'étendre la Capacité & les Lumieres de l'Entendement, en exerçant sa Faculté de raisonner sur tous les Objets que la Philosophie considere. Notre Auteur y offre au Public une nouvelle *Logique*, & bien meilleure que celles qui avoient paru jusque-là. Il l'avoit composée, non pour enseigner la Méthode de former des Argumens sophistiques, & de triompher par ce Moyen d'un Antagoniste dans la Dispute, mais pour instruire les autres Hommes de la Route qu'il devoit suivre, soit pour inventer des Arts utiles, soit pour découvrir les Secrets de la Nature. Comme on s'y proposoit un tout autre But que dans les Logiques vulgaires, la Forme de Démonstration qu'on y a employée est aussi fort différente : car, on y rejette généralement le *Syllogisme*, comme un Instrument bien plus nuisible qu'utile dans la Recherche des Véritez naturelles ; &, à sa place, on s'y sert de l'*Induction*, mais non pas selon cette Méthode triviale de l'Ecole, qui fonde sa Conclusion sur une Enumération superficielle d'un petit Nombre d'Exemples, au hazard

de

de se voir contredite par des Exemples contraires. L'Induction, qu'on emploie ici, examine scrupuleusement les Expériences proposées, les considère de tous les Côtés possibles, rejette & exclut tout ce qui n'appartient pas nécessairement au Sujet, & ne tire sa Conclusion que de ce qui reste pour l'Affirmative. Nous pourrions apporter une Infinité d'Exemples, pour montrer avec quel heureux Succès cette Méthode a été employée par les Modernes, & combien elle a été féconde en nouvelles Découvertes, qui n'avoient jamais été connues, ni même imaginées, par les Anciens. Mais, je ne ferai mention que d'un seul de ces Exemples, qui peut bien tenir lieu de plusieurs. C'est de l'*Optique* de notre immortel Newton, que je veux parler. Ce savant Philosophe, dans le Traité que je viens de citer, a fait une Analyse de la Nature & des Propriétés de la Lumière, le plus subtil de tous les Corps, avec une Exactitude & une Précision, qu'à peine auroit-on pû attendre, quand il n'auroit été question que d'examiner le Corps le plus grossier & le plus palpable. Et, là-dessus, par la Méthode de l'Induction,

tion, il a bâti la plus belle Théorie qu'on ait jamais vûe.

III. C'a presque toujours été le Sort de ceux, qui ont proposé quelques nouveaux Plans, avantageux à la Société humaine, d'être traités de Visionnaires, & leurs Systèmes d'impraticables; & cela précisément à cause de leur Nouveauté. Notre Auteur avoit bien prévu, qu'on ne manqueroit pas de lui objecter la même Chose; & il a tâché, dans la troisieme Partie de son *Instauration* *, d'aller au devant de cette Difficulté, en fournissant lui-même des Matériaux pour la construction d'une *Histoire Naturelle & Expérimentale*: Ouvrage, qui lui paroissoit si indispensablement nécessaire, qu'il ne croïoit pas, que, sans cela, les Efforts réunis de tous les Hommes ensemble fussent suffisans pour élever le grand Edifice des Sciences. Il concevoit bien aussi, que ceux, qui avoient lû sa nouvelle *Logique*, quelque grande que fût l'Eten- due de leur Génie & de leurs Lumieres, pourroient être détournés d'essayer de la réduire

* *Phænomena Universi.*

réduire en Pratique, à cause des Difficultés qu'ils rencontreroient à faire des Expériences selon les Regles qu'il avoit prescrites. C'est pourquoi il a tâché d'applanir le Chemin aux autres, dans sa *Sylva Sylvarum*, ou *Histoire de la Nature*. Quelque imparfait que soit cet Ouvrage à divers Egards, on doit néanmoins le regarder comme un Ecrit très-estimable pour ce Tems-là, où il s'agissoit de jeter les premiers Fondemens de l'Edifice. Cette Collection n'ayant paru qu'après la Mort de l'Auteur, on a crû généralement, que c'étoit une Pièce détachée & indépendante de son Plan; mais, cette Erreur n'est provenue, que de ce qu'on n'a pas fait assez d'Attention à la Fin qu'il s'étoit proposée, en faisant & en rapportant les Expériences en question. Son Intention étoit de rassembler un bon Nombre de Matériaux, & d'en faire une espece de Magasin public, pour l'Usage des Savans. C'est pourquoi il n'a pas observé beaucoup d'Ordre en cette Collection: parce qu'il ne l'a pas faite pour la Montre, mais uniquement, afin que les Philosophes pussent choisir là-dedans les Matériaux qu'il leur plairoit; s'exer-

cer ensuite à faire là-dessus les Expériences & les Recherches nécessaires selon la Méthode prescrite dans son *Organum* ; & parvenir enfin , par ce Moyen , à quelque Connoissance vraiment Philosophique sur les Sujets en question : ce qui est la grande Fin à laquelle se rapporte ce Système. Notre Auteur a rangé les Phénomènes de la Nature en trois Classes. La première contient l'Histoire des Générations ou des Productions de toute Espece , qui sont conformes aux Loix ordinaires de la Nature. Il a placé dans la seconde les Præter-Générations , ou les Productions qui s'écartent de la Voie commune. La troisième , enfin , renferme l'Histoire de la Nature , entant que retardée ou assistée , changée ou mise à la Torture , par l'Art humain. Cette dernière nous découvre , pour ainsi dire , un nouveau Monde , ou du moins nous fait paroître les Choses sous une nouvelle Face. Il prétend , qu'une pareille Histoire est propre à deux Usages ; savoir , qu'elle peut nous conduire à la Connoissance des Qualités en elles-mêmes , ou servir de Matière pour les Recherches Philosophiques. C'est dans cette dernière Vûe
seule

seulement, que notre Auteur a fait la Collection dont nous parlons maintenant.

QUE plusieurs de ses Expériences particulières aient été trouvées douteuses ou fausses, il n'y a pas sujet d'en être étonné: tout le vaste Païs des Sciences étoit alors inculte & desert. Si plusieurs savans Hommes, en suivant la Route qu'il leur a tracée, ont été plus loin que lui, & s'ils ont remarqué certaines Choses qui lui étoient échappées, on peut dire néanmoins, que l'Honneur de ces Découvertes lui appartient en quelque maniere. En effet, il a été le Colomb, qui s'est imaginé le premier, qu'il pouvoit bien y avoir un nouveau Monde, & qui a eu la noble Hardiesse d'aller à sa Recherche, au travers d'un Océan immense & inconnu. Il a réüssi dans son Entreprise, & a introduit ses Sectateurs dans un Continent spacieux, riche, & fertile. Si ceux, qui sont venus après, ont pénétré plus avant que lui dans ce vaste Païs, & s'ils en ont distingué & décrit les diverses Régions plus exactement qu'il n'a fait, il n'en est pas moins vrai de dire, que c'est à lui que revient la principale Part dans la Gloire de ces nouvelles Découvertes,

puisqu'on lui en a la première Obligation.

IV. APRÈS ces Préparations, il semble, qu'il ne manquoit plus rien pour entrer dans la plus sublime Espece de Philosophie: mais, comme c'est une Affaire de grande Importance & de difficile Exécution, il a crû, qu'il falloit encore faire précéder certaines Choses, tant pour l'Instruction, que pour l'Usage actuel, de ceux qui voudroient suivre sa Méthode. C'est pourquoi il a ajouté une quatrième & une cinquième Parties. Il a nommé la première des deux, *Scala Intellectus*. C'est une certaine Suite d'Echellons, ou de Degrés, par lesquels l'Entendement doit monter régulièrement dans ses Recherches Philosophiques. Pour montrer de quelle Maniere on doit procéder dans ces Recherches selon sa Méthode, il a proposé certains Exemples, pris des Sujets les plus nobles en leur Genre, & extrêmement différens les uns des autres, afin qu'on ne manquât point d'Exemples de toute Espece. Ainsi, la cinquième Partie est proprement l'Application de la seconde, & a été destinée par notre Auteur pour lui servir d'Eclaircissement.

fement. Je ne ferai ici mention que de six Histoires particulières, qu'il avoit résolu d'écrire sur six des principaux Lieux-communs de la Philosophie; savoir, des Vents; de la Vie & de la Mort; de la Réfraction & de la Condensation; des trois Principes des Chymistes, qui sont le Sel, le Souphre, & le Mercure; des Corps pesans & de la Lumiere; de la Simpathie & de l'Antipathie. Il a traité les trois premières (selon l'Ordre où elles sont ici rangées) avec quelque Étendue, & d'une Maniere qui fait voir avec quelle heureuse Dextérité il savoit faire usage de ses propres Regles pour l'Explication de Phénomènes de la Nature. Il y a tout lieu d'être surpris, que les Philosophes, qui sont venus depuis lui, ne se soient pas attachés davantage à perfectionner les deux premières, qui roulent sur des Choses de si grande Importance, pour la Société, & pour chaque Homme en particulier. Quant aux trois dernières, nous n'avons qu'une courte Introduction à chacune, la Mort l'ayant empêché de rien écrire sur les Sujets mêmes. Telle est notre Condition ici bas. Quiconque est capable de con-

cevoir & d'expliquer quelque Plan d'une vaste Etendue & d'une grande Utilité pour le Genre humain, meurt toujours trop-tôt, même dans l'Age le plus avancé.

V. POUR ce qui est de la cinquieme Partie *, il ne nous en a laissé que le Titre, & le Dessin. Aussi cet Ouvrage ne devoit-il servir que pour un certain Temps. C'étoit une espece d'Echafaut, que notre Auteur avoit dressé, pour s'en aider à élever l'Edifice qu'il vouloit construire. C'est pourquoi il n'a pas ici traité les Matieres selon la Forme que demande une exacte Induction; mais, il a suivi la Méthode ordinaire dont on se servoit alors dans les Ecoles; parce que cet Echafaudage ne devoit subsister que jusqu'à ce qu'il eût achevé la Construction de son Système.

VI. LA fixieme & derniere Partie † est la plus sublime de toutes, & celle à laquelle les cinq précédentes se rapportent comme à leur Fin. Elle consiste dans une Philosophie purement scientifique &

* *Anticipationes Philosophicæ secundæ.*

† *Philosophia prima, sive ætica.*

& réduite en Axiome : laquelle est la Suite & l'Effet de cette Méthode si juste, si chatiée, & si exacte, que notre Auteur a inventée, & qu'il a mise en Usage le premier. Mais, il n'espéroit pas de pouvoir faire des Progrès bien considérables dans cette dernière Partie : & il faut avouër, que les Savans depuis son Tems n'ont pû, malgré tous leurs Efforts, avancer de beaucoup cet Edifice surprenant, que les Siècles à venir ne verront même jamais fini selon le Modèle que leur en a tracé celui dont nous achevons d'écrire la Vie.

TELLES étoient les grandes Vûes de notre Chancelier pour l'Avancement universel des Sciences : telle étoit la noble Fin, à laquelle il dirigeoit tous ses Travaux Philosophiques. On peut lui appliquer avec beaucoup de justice ce que César dit un jour par Compliment à Cicéron ; savoir, qu'il lui étoit plus glorieux d'avoir étendu les Bornes de l'Esprit humain ; qu'à lui-même d'avoir reculé les Frontières de l'Empire Romain. Sans exagérer, Bacon a fait réellement la première de ces deux Choses : & c'est une Vérité recon-

184 HISTOIRE DE FRANÇOIS BACON.
nue, non seulement par les plus illustres Particuliers de l'Europe, mais même par les Sociétez entieres des Nations les plus civilisées qui l'habitent. La France, l'Italie, l'Allemagne, la Bretagne, j'y peus ajoûter même la Russie, l'ont choisi pour leur Maître & leur Docteur, & se sont sôûmises à être gouvernées par ses Institutions. L'Empire, qu'il a érigé dans le Monde savant, est aussi universel, que le libre Usage de la Raison : & il faut que cet Empire continue, puisqu'il est le seul qui subsiste à présent.

F I N.



CATA-



CATALOGUE

D E

TOUTES LES OEUVRES

D U

CHANCELLIER BACON,

*selon l'Ordre où elles sont imprimées dans
l'Edition de Londres, chés A. Millar,
en 1740, en 4 Volumes in folio.*

VOLUME PREMIER.

I NSTAURATIO Magna.	p. 1
Praefatio.	7
Distributio Operis.	12
De Dignitate & Augmentis Scientiarum Libri XI.	21
Partitiones Scientiarum, & Argumenta singulorum Capitulorum.	23
Novum Organum Scientiarum.	269
Præfatio.	271
M 5	Aphc.

186	C A T A L O G U E D E S	
	Aphorismi de Interpretatione Naturæ, & Regno Hominis.	274
	De Interpretatione Naturæ, Liber ſe- cundus.	313

A P P E N D I X, C O N T A I N I N G,

*Several Pieces of Lord Bacon, not printed in the laſt Edition in four Volumes in folio: and now published from the original Manuscripts in the Library of the right honourable the Earl of Oxford. Ap-
pend.*

Of the true Greatneſs of the Kingdom of Britain, to King James. I
ibid.

Notes of a Speech concerning a War with Spain. 12.

*A Book of Speeches in Parliament, or other-
wiſe delivered by Sir Francis Bacon,
the King's Sollicitor-General.* 16

*Mr. Bacon's Diſcourſe in the Praise of his
Sovereign.* ibid.

The Proceedings of the Earl of Eſſex. 26

Of the State of Europe. 35

State-Piece in the Reign of King James. 46

*A Proclamation drawn for His Maſteſty's
firſt Coming in.* ibid.

A

- A Draught of a Proclamation touching His Majesty's Style*, 2 Jacobi. 48
- A Certificate or Return of the Commissioners of England and Scotland.* 51
- An Argument of Sir Francis Bacon, in the lower House of Parliament.* 53
- A Certificate to His Majesty, touching the Projects of Sir Stephen Proctor, relating to the penal Laws.* 58
- A Certificate to the Lords of the Council, upon Information given, touching the Scarcity of Silver at the Mint, and Reference to the two Chancellors, and the King's Solicitor.* 63
- A frame of Declaration of the Master of the Wards, at his first Sitting.* 66
- Directions for the Master of the Wards to observe, for His Majesty's better Service and the general Good.* 67
- Philosophical Pieces of the Lord Bacon.* 69
- Mr. Bacon in praise of Knowledge.* ibid.
- Valerius Terminus, of the Interpretation of Nature, with the Annotations of Hermes Stella.* 71
- Temporis Partus masculus, sive de Interpretatione Naturæ, Lib. 3.* 95
- Filum Labyrinthi, sive Formula Inquisitionis.* 96
- Se-

88	CATALOGUES DES	
	Sequela Chartarum, five Inquisitio legi-	
	tima de Calore & Frigore.	101
	Redargutio Philosophiarum.	107
	<i>Mr. Francis Bacon of the Colours of Good</i>	
	<i>and Evil, to the Lord Mountjoye.</i>	124

VOLUME SECOND.

P	PARASCEVE ad Historiam Naturalem	
	& Experimentalem: five Descriptio	
	Historiæ Naturalis & Experimentalis,	
	qualis sufficiat, & sit in Ordine ad Ba-	
	sin & Fundamenta Philosophiæ ve-	
	ræ.	1
	Aphorismi de conficiendâ Historiâ pri-	
	mâ.	3
	Catalogus Historiarum particularium.	9
	Fragmentum Libri <i>Verulamiani</i> , cui <i>Ti-</i>	
	<i>tulus</i> , Abecedarium Naturæ.	14
	Historiæ Naturalis ad condendam Philo-	
	sophiam Præfatio.	16
	Tituli Historiarum & Inquisitionum in	
	primos sex Menses destinatarum.	21
	Historia Naturalis & Experimentalis ad	
	condendam Philosophiam: five Phæ-	
	nomenon Universi, quæ est Instaurationis	
	magnæ Pars tertia.	21
		Nor-

Norma Historiæ præsentis.	23
Historia Ventorum. Aditus, five Præfatio.	25
Topica particularia: five Articuli Inquisitionis de Ventis.	25
Historia. Nomina Ventorum.	29
Venti liberi.	30
Venti generales.	31
Venti statii.	32
Venti affeclæ.	33
Qualitates & Potestates Ventorum.	35
Origines locales Ventorum.	39
Accidentales Generationes Ventorum.	42
Venti extraordinarii, & Flatus repentini.	43
Confacientia ad Ventos, originales scilicet.	44
Limites Ventorum.	47
Succeffiones Ventorum.	48
Motus Ventorum.	49
Motus Ventorum in Velis Navium.	52
Observationes majores.	55
Motus Ventorum in aliis Machinis humanis.	56
Prognostica Ventorum.	57
Imitamenta Ventorum.	63
Observatio major.	64
	Cano-

Canones mobiles de Ventis.	64
Charta humana, five optativa, cum proximis, circa Ventos.	65
Historia Denſi & Rari; nec-non Coitionis & Expanſionis Materiæ per Spatia.	67
Modus Experimenti circa Tabulam ſupraſcriptam.	71
Historia Gravis & Levis.	106
Historia Sympathiæ & Antipathiæ Rerum.	107
Historia Sulphuris, Mercurii, & Salis.	107
<i>Franciſci Baronis de Verulamio, Vice-Comitis Sancti Albani, Historia Vitæ & Mortis: five Titulus ſextus in Historia Naturali & Experimentalī ad condendam Philoſophiam.</i>	109
Historia Vitæ & Mortis.	110
Topica Particularia: five Articuli Inquiſitionis de Vitâ & Morte.	112
Natura durabilis.	114
Obſervationes majores.	115
Obſervatio major.	116
Deſiccatio, Deſiccationis Prohibitio, & Deſiccati Inteneratio.	117
Obſervationes majores.	120
Longævitæ & Brevitæ Vitæ in Animalibus.	121
	Ob-

Observationes majores.	125
Alimentatio, Via alimentandi.	127
Longævitas & Brevitas Vitæ in Homi- ne.	128
Medicinæ ad Longævitatem. Ad Artic. X.	141
Intentiones. Ad Artic. XII. XIII. XIV.	142
Operatio super Spiritus, ut maneant ju- veniles, & revirescant. I.	145
Operatio super Exclusionem Aëris. II.	154
Operatio super Sanguinem & Calorem sanguificantem. III.	158
Operatio super Succos Corporis. IV.	160
Operatio super Viscera ad Extrusionem Alimenti. V.	162
Operatio super Partes exteriores ad At- tractionem Alimenti. VI.	166
Operatio super Alimentum ipsum ad In- sinuationem ejusdem. VII.	168
Operatio super Actum ultimum Affimi- lationis Commentatio. VIII.	170
Operatio super Intenerationem ejus quod aresceri cœpit, sive Malaciffatio Cor- poris. IX.	171
Operatio super Expurgationem Succo veteris, & Restitutionem Succo novi, sive Renovationem per vices. X.	173
Atrio-	

Atriola Mortis. Ad Artic. XV.	174
Discrimina Juventutis & Senectutis. Ad Artic. XVI.	179
Canones mobiles de Duratione Vitæ, & Forma Mortis.	181
Historia & Inquisitio prima de Sono & Auditu, & de Forma Soni, & laten- te Processu Soni: sive Sylva Soni & & Auditûs.	189
Articuli Quæstionum circa Mineralia.	203
Inquisitio de Magnete.	208
<i>Franciscus Baconus</i> Lectori.	217
Filum Labyrinthi, sive Inquisitio legi- tima de Motu.	218
Cogitationes de Naturâ Rerum. De Sec- tione Corporum, continuo, & vacuo.	222
De Fluxu & Refluxu Maris.	234
Indicia vera de Interpretatione Naturæ.	243
Descriptio Globi intellectualis.	288
Thema Cœli.	312
De Principiis atque Originibus secun- dum Fabulas <i>Cupidinis</i> & <i>Cœli</i> : sive <i>Parmenidis</i> & <i>Telefii</i> , ac præcipuè <i>De- mocriti</i> , Philosophia, tractata in Fa- bulâ.	319
Scala Intellectûs, sive Filum Labyrin- thi.	

thi. Quæ est Instaurationis Magnæ Pars IV.	342
Prodromus, five Anticipationes Philo- sophiæ Secundæ. Instaurationis Ma- gnæ Pars V.	344
De Sapientiâ Veterum Liber, ad incly- tam Academiam <i>Cantabrigiensem</i> . Il- lustrissimo Viro Comiti <i>Sarisburiensi</i> , Summo Thesaurario Angliæ, & Can- cellario Academiæ <i>Cantabrigiensis</i> .	346
Almæ Matri, inclytæ Academiæ <i>Canta- brigiensi</i> .	347
Præfatio.	348
De Sapientiâ Veterum.	380
Imago Civilis <i>Julii Cæsaris</i> .	386
Imago Civilis <i>Augusti Cæsaris</i> .	388
In felicem Memoriam <i>Elizabethæ</i> , An- gliæ Reginæ.	389
Meditationes sacre.	396
De Miraculis Servatoris.	<i>ibid.</i>
De Columbinâ Innocentiâ & Serpentinâ Prudentiâ.	397
De Exaltatione Charitatis.	398
De Mensurâ Curarum.	<i>ibid.</i>
De Spe Terrestri.	399
De Hypocritis.	400
De Impostoribus.	<i>ibid.</i>
De Generibus Imposturæ.	401
De Atheïsmo.	<i>ibid.</i>

- De Hæresibus. 402
 De Ecclesiâ, & Scripturis. 403
 I. Epistola ad *Fulgentium*. *ibid.*
 II. Rescriptum Procuratoris Regis Primarii ad Academiam *Cantabrigiensem*, quando in sanctius Regis Concilium cooptatus fuit. 404
 III. *Franciscus Baro de Verulamio*, Vicecomes *Sancti Albani*, almæ Matri inclytæ Academiæ *Cantabrigiensi*, Salutem. 405
 IV. Inclytæ Academiæ *Oxonienfi* S. *ibid.*
 V. Rescriptum Academiæ *Oxonienfis* *Francisco Bacono*. *ibid.*
 VI. *Franciscus Baro de Verulamio*, Vicecomes *Sancti Albani* percelebri Collegio Sanctæ & Individuæ Trinitatis in *Cantabrigia*, Salutem. 406
 VII. Almæ Matri Academiæ *Cantabrigiensi*. *ibid.*
The first Book of Francis Bacon, of the Proficiency and Advancement of Learning, divine and human. 413

The second Book. 450
The Last Will of Sir Francis Bacon, Viscount St. Alban. 559



VOLUME TROISIEME.

NATURAL History, Cent. I. Experiments
in consort, touching the straining and
passing of Bodies one thro' another; which
they call Percolation. 1

———— Cent. II. Experiments in consort,
touching Music. 29

———— Cent. III. Experiments in consort,
touching the Motion of Sounds. 47

———— Cent. IV. Experiments in consort,
touching the Clarification of Liquors, and
the accelerating thereof. 65

———— Cent. V. Experiments in con-
sort, touching the Acceleration of Germin-
ation. 86

———— Cent. VI. Experiments in consort,
touching Curiosities about Fruits and Plants.
103

———— Cent. VII. Experiments in con-
sort, touching Differences between Plants
and animated Bodies. 120

———— Cent. VIII. Experiment solitary,
touching Veins of medicinal Earth. 141

———— Cent. IX. Experiment solitary,
touching Perception in Bodies insensible,
tending to natural Divination or subtile
Tryals. 165

*Natural History Cent. X. Experiments in
consort, touching the Transmiffion and In-
flux of immateriate Virtues, and the
Force of Imagination.* 189

*Physiological Remains. Inquisitions touching
the compounding of Metals.* 210

Articles of Questions touching Minerals.

*Lord Bacon's Questions with Dr. Meve-
rel's Solutions, concerning the compoun-
ding, incorporating, or Union of Metals
or Minerals: which Subject is the first
Letter of his Lordship's Alphabet.* 214

*Dr. Meverel's Answers to the foregoing
Questions.* 215

Articles of Enquiry concerning Minerals.

*The second Letter of the Cross-Row, tou-
ching the Separation of Metals and Mi-
nerals.* 217

*Dr. Meverel's Answer to the foregoing
Questions.* 219

Enquiries concerning Metals and Minerals.

*The fourth Letter of the Cross-Row, tou-
ching Restitution.* 221

Dr. Meverel's Answer. *ibid.*

*Lord Verulam's Inquisition touching the Ver-
sions, Transmutations, Multiplications,
and Affections, of Bodies.* 221

*Certain Experiments, made by the Lord Ba-
con about Weight in Air and Water.* 223

certain

<i>Certain Sadden of the Lord Bacon's, set down by him under the Title of Experiments for Profit.</i>	224
<i>Certain Experiments of the Lord Bacon's about the Commixture of Liquors only, not Solids; without Heat or Agitation, but only by simple Composition and Settling</i>	225
<i>A Catalogue of Bodies attractive and not attractive, together with experimental Observations about Attraction.</i>	226
<i>Medical Remains.</i>	228
<i>Medical Receipts of the Lord Bacon.</i>	233
<i>New Atalantis, a Work unfinished.</i>	235
<i>Magnalia Naturæ, præcipuè quoad Usus humanos.</i>	259
<i>A Collection of Apothegms new and old.</i>	261
<i>Ornamenta Rationalia: or elegant Sentences, some made, others collected, by the Lord Bacon.</i>	293
<i>A Collection of Sentences out of the Writings of Lord Bacon.</i>	294
<i>Essays civil and moral.</i>	301
<i>A Fragment of the Colours of Good and Evil.</i>	384.
<i>A Table of the Colours or Appareances of Good and Evil, and their Degrees.</i>	385
<i>History of the Reign of King Henry VII.</i>	398
	Hef-

198	C A T A L O G U E D E S	
	<i>History of the Reign of King Henry VIII.</i>	507
	<i>The Beginning of the History of Great Britain.</i>	509
	<i>Miscellany Works of the right honourable Francis Lord Verulam, publish'd by William Rawley, D. D. An. 1629.</i>	512
	<i>Considerations touching a War with Spain, inscribed to Prince Charles. An. 1624.</i>	513
	<i>An Advertissement touching a holy War, written in the Year 1622.</i>	534
	<i>Appendix. An Account of the lately erected Service, called the Office of Composition for Alienations.</i>	549
	<i>Advice to Sir George Villiers, afterwards Duke of Buckingham.</i>	564



VOLUME QUATRIEME.

A PROPOSITION to His Majesty,
by Sir Francis Bacon Knt., His Ma-
jesty's Attorney-General, and one of His
Privy-Council, touching the Compiling
and Amandment of the Laws of Eng-
land.

The Elements of the Common Laws of
England, containing : I. A Collection of
some principal Rules and Maxims of the
Common Law, with their Latitude and
Extent : II. The Use of the Common
Law for Preservation of our Persons,
Goods, and Good Names ; according to
the Laws and Customs of this Land.

12

The Maxims of the Law. 18

The Use of the Law. 56

A Preparation toward the Union of the
Laws of England and Scotland. 84

The Office of Constables, Original and
Use of Courts-Lect, Sheriffs Turn,
&c. 94

The Arguments in Law of Sir Francis
Bacon Knt., the King's Solicitor-Ge-
neral

neral , in certain great and difficult Cases. 101

Case of Impeachment of Waste , argued before all the Judges in the Exchequer-Chamber. 102

The Argument in Lowe's Case of Tenures , in the King's Bench. 114

The Case of Revocation of Uses , in the King's Bench. 121

The Jurisdiction of the Marches. 128

A Draught of an Act against an usurious Shift of Gain , in delivering Commodities instead of Money , &c. 145

Ordinances made by the Lord Chancellor Bacon , for the better and more regular Administration of Justice in the, Chancery to be daily observed, saving the Prerogatives of the Court. 146

The learned Reading of Mr. Francis Bacon upon the Statute of Uses. 156

The Argument of Sir Francis Bacon Knt., His Majesty's Solicitor-General , in Case of the Post-Nati of Scotland , in the Exchequer-Chamber , before the Lord Chancellor, and all the Judges of England. 185

A brief Discourse of the happy Union of the Kingdoms of England and Scotland.

Certain Articles or Declarations touching the Union of the Kingdoms of England and Scotland, collected and dispersed for His Majesty's better Service.

216

A Speech in Parliament, 39 Eliz. upon the Motion of Subsidy.

228

A Speech by Sir Francis Bacon Knt., chosen by the Commons to present a Petition touching Purveyors, &c.

231

A Speech used by Sir Francis Bacon Knt., in the honourable House of Commons 5 Jacobi; concerning the Article of the general Naturalization of the Scottish Nation.

235

A Speech used by Sir Francis Bacon Knt., in the lower House of Parliament, by occasion of a Motion concerning the Union of Laws.

246

A Report made by Sir Francis Bacon Knt., in the House of Commons, of a Speech delivered by the Earl of Salisbury; and another Speech delivered by the Earl of Northampton, at a Conference concerning the Petition of the Merchants upon the Spanish Grievances, in the Parliament 5 Jacobi.

105

A Speech used to the King, by His Majesty's Solicitor, being chosen by the Commons as their Mouth and Messenger, for the presenting to His Majesty the Instrument or Writing of their Grievances, in the Parliament 7 Jacobi. 260

A Speech of the King's Solicitor, used unto the Lords, at a Conference by Commission from the Commons, &c. 261

A Speech of the King's Solicitor, persuading the House of Commons to desist from further Question of receiving the King's Messages by their Speaker, &c. 263

A Brief Speech in the End of the Session of Parliament 7 Jacobi, persuading some Supply to be given to His Majesty, &c. 266

A Speech delivered by the King's Attorney Sir Francis Bacon, in the lower House, when the House was in great Heat and much troubled among the Undertakers, &c. 267

The Speech, which was used by the Lord-Keeper of the Great Seal in the Star-Chamber, before the Summer Circuits; the King being then in Scotland, 1617. 277

The Speech used by Sir Francis Bacon. 1 ord

Lord Keeper of the Great Seal of England, to Sir William Jones, upon his calling to be Lord Chief Justice of Ireland
1617. 279

The Lord-Keeper's Speech in the Exchequer to Sir John Denham, when he was called to be one of the Barons of the Exchequer. 281

His Lordships Speech in the Common Pleas, to Justice Hutton, when he was called to be one of the Judges of the Common Pleas. 282

His Lordship's Speech in the Parliament, being Lord Chancellor, to the Speaker's Excuse. 283

Sir Francis Bacon's Charge at the Sessions of the Verge. 288

A Charge delivered by Sir Francis Bacon, the King's Attorney-General, at the Arraignment of the Lord Sanquhar, in the King's Bench at Westminster. 295

The Charge of Sir Francis Bacon, His Majesty's Attorney-General, touching Duels; upon an Information in the Star-Chamber against Priest and Wright. 297

The Decree of the Star-Chamber against Duels. 304

The

The Charge of Sir Francis Bacon Knt., His Majesty's Attorney-General, against William Talbot a Counsellor at Law of Ireland. 309

The Charge given by Sir Francis Bacon, His Majesty's Attorney-General, against Mr. Oliver St. John, for scandalizing and traducing, in the public Session, Letters sent from the Lords of the Council touching the Benevolence. 314

The Charge against Owen, indicted of High Treason in the King's Bench, by Sir Francis Bacon Knt., His Majesty's Attorney-General. 321

The Charge of Sir Francis Bacon, the King's Attorney-General, against Mr. Lumfden, Sir John Wentworth, and Sir John Holles, for scandal and traducing of the King's Justice, in the Proceedings against Weston, in the Star-Chamber, 10 November 1615. 324

The Charge, by Way of Evidence, by Sir Francis Bacon, His Majesty's Attorney-General, before the Lord High Steward and the Peers, against Frances Countess of Somerset, concerning the Poisoning of Sir Thomas Overbury. 330

The Charge of Sir Francis Bacon, His Ma-

Majesty's Attorney-General, by Way of Evidence, before the Lord High Steward, and the Peers, against Robert Earl of Somerset, concerning the Poisoning of Overbury. 334

Certain Observations upon a Libel, published the present Year 1592, intituled, A Declaration of the true Causes of the great Troubles presupposed to be intended against the Realm of England. 342

A true Report of the detestable Treason intended by Doctor Roderigo Lopez, a Physician, attending upon the Person of the Queen's Majesty. 378

A Declaration of the Practices and Treasons, attempted and committed by Robert Earl of Essex, and his Accomplices, against her Majesty and her Kingdoms; and of the Proceedings, as well as the Arraignments and Convictions of the said Earl and his Adherents, &c. 386

Some Particulars of that which passed after the Arraignment of the late Earls, and at the Time of the Suffering of the Earl of Essex. 409

The Apology of Sir Francis Bacon, in certain Imputations concerning the late Earl of Essex. 429

Cer-

Certain Considerations touching the Plantation in Ireland, presented to His Majesty,
1606. 442

Advice to the King touching Mr. Sutton's Estate. 449

Theological Works. A Confession of Faith, written by the right honourable Francis Bacon, Baron of Verulam, &c. 453

An Advertisement touching the Controversies of the Church of England. 458

Certain Considerations touching the better Pacification and Edification of the Church of England, dedicated to His most Excellent Majesty. 472

Concerning the Liturgy, the Ceremonies, and Subscription. 479

Touching the Provision for sufficient Maintenance in the Church. 485

A Prayer or Psalm, made by the Lord Bacon, Chancellor of England. 487

The Student's Prayer. 488

The Writer's Prayer. *ibid.*

The Translation of Psalms into English Verse, by the right honourable Francis Lord Verulam, Viscount St. Alban. 489

An Explanation what manner of Persons those

ECRITS DE BACON.	207
<i>those should be that are to execute the Power of Ordinance of the King's Prerogative.</i>	498
<i>Short Notes for civil Conversation.</i>	500
<i>An Essay on Death.</i>	501
<i>The Characters of a believing Christian, in Paradoxes, and seeming Contradictions, compared with the Copy printed Lond. 1645.</i>	504
<i>A Prayer made and used by the Lord Chancellor Bacon.</i>	507
<i>Letters in the Reign of Q. Elizabeth.</i>	509
<i>Letters in the Reign of King James.</i>	556

F I N.





10 8 9 1/2 L

Tulhew
11/8/52
1202

